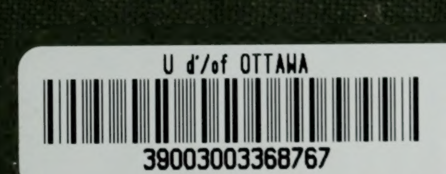

U d'/of OTTAWA
39003003368767

Walter Dunne



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PAUL VERLAINE

DANS LA MÊME COLLECTION :

Paru :

George Sand.

En préparation :

Lord Byron. ◇ Gœthe.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Alphonse SÉCHÉ et Jules BERTAUT

※ ※

La Vie anecdotique et pittoresque des Grands Écrivains

※ ※

PAUL VERLAINE

※ ※

42 Portraits et Documents



LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, Boulevard Saint-Germain, 168
PARIS

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2464
.S4
1909

VERLAINE

I

L'Enfance et la Jeunesse

Metz était, en 1844, une jolie et vieille petite ville de la province française, parée de la magie des beaux uniformes de ses innombrables officiers, toute reluisante de sa bourgeoisie cossue, qui s'assoupissait doucement dans le calme du joli site où elle reposait. Frémissante à tout instant du bruit de ses armes, postée comme une sentinelle perdue à la frontière avancée de l'est, elle modérait l'instinct combatif de sa garnison, la pétulance des jeunes officiers de son École militaire par la sagesse toute bourgeoise de ses habitants, par les habitudes prosaïques de sa vieille aristocratie.

Ce fut dans ce milieu d'une petite cité trop confiante, assoupie dans le beau rêve d'un passé glorieux, que naquit le 30 mars 1844 Paul-Marie Verlaine, dans la maison portant le n° 2 de la rue Haute-Pierre (1).

(1) Voici l'acte de naissance de Paul Verlaine tel qu'il a été relevé à l'Hôtel de ville de Metz :

L'an mil huit cent quarante-quatre, le premier avril, à l'heure de midi, par devant nous, Jean Baptiste Pierre Sido, adjoint à la mairie de Metz, faisant les fonctions d'officier public de l'État-civil, est comparu Nicolas Auguste Verlaine, âgé de quarante-six ans, né à Bertrix (Belgique), capitaine adjudant-major au deuxième régiment du génie, chevalier de la Légion d'honneur et de Saint-Ferdinand d'Espagne, domicilié à Metz, rue Haute-Pierre, lequel nous a présenté un enfant du sexe masculin, né le trente mars dernier, à neuf heures du soir, dans sa demeure, de lui déclarant, et de Élisa Julie Josèphe

Le capitaine de génie Verlaine que les hasards de la vie avaient amené à élire domicile dans la ville messine était né lui-même à Bertrix en 1798. Village situé entre Bouillon et Paliseul, Bertrix se trouve dans le Nord, tout près de la frontière.

Par son père, Verlaine est donc d'origine ardennaise.

Dans la *Plume* de février 1896, M. Saint-Pol Roux a donné de curieux renseignements à ce sujet :

Le bisaïeul de Verlaine, après avoir suivi les armées françaises se fixa à Arville, venant de Braz, village voisin, élu franc-fief par l'abbé de Saint-Hubert. Dispensé de la dîme, de la gerbe, sa fonction consistait à assister en uniforme et sabre au clair aux grand'messes de l'abbaye. De son mariage avec une Henrion naquirent Michel et Henri. Henri eut deux filles et un fils, le capitaine du génie, père de Paul.

Mme Verlaine mère était originaire de la Flandre française. Elle s'appelait Élisa-Julie-Josèphe-Stéphanie Dehée. Elle était née à Fampoux, dans le Pas-de-Calais. Appartenant à une famille de riches fabricants de sucre, elle avait apporté à son mari une assez jolie fortune. On peut affirmer qu'à cette époque l'avoir de la famille Verlaine se composait d'environ 400 000 francs.

Bien qu'il eût fait en qualité d'engagé volontaire les campagnes de 1814 et de 1815 et qu'il eût gagné, on peut le dire, tous ses grades à la pointe de son épée, le père de Verlaine ne semble pas avoir été d'un tempérament guerrier foncièrement actif et brutal élevant sa famille avec

Stéphanie Dehée, son épouse, âgée de trente-deux ans, née à Fampoux (Pas-de-Calais), sans profession, et auquel il déclare donner les prénoms de Paul Marie.

Lesdites déclarations et présentations faites en présence de Antoine Nicolas, âgé de soixante-quatorze ans, capitaine retraité, et de Charles Célestin Alexandre, âgé de trente-sept ans, capitaine au deuxième régiment du génie, chevalier de la Légion d'honneur, tous deux domiciliés à Metz, rue Haute-Pierre, et ont le père et les témoins signé avec nous le présent acte de naissance, après lecture faite : Nicolas, Alexandre, Verlaine, Sido.

cet autoritarisme sans mesure qu'on observe si souvent chez les vieux soldats.

M. Edmond Lepelletier, qui l'a connu, se souvient de lui comme d'un grand vieillard sec et droit, au visage maigre, tanné, parcheminé, avec une courte moustache blanche, d'aspect un peu sévère, « mais nullement grognon ». Et M. Lepelletier d'ajouter : « Il adorait son fils. »



Paul Verlaine enfant.

Un enfant gâté, c'est bien ainsi, en effet, qu'apparaît le petit Paul dans ces délicieuses années de la première enfance. Sa mère, aux allures très bourgeoises, qui conserva toute sa vie une grande piété et cette « respectabilité d'allures » un peu cérémonieuse qui indiquait tout de suite la femme de province, adorait elle aussi son fils et le traitait avec une indulgence qui passait déjà toute mesure.

Cependant, très peu de temps après la naissance de Paul, le capitaine adjudant-major Verlaine fut appelé à changer de garnison. Nommé à Montpellier d'abord, à Nîmes ensuite, il ne devait être de retour à Metz que cinq années plus tard.

De ce séjour dans le Midi, Paul Verlaine, si jeune, ne conserva nulle impression. Seuls de petits incidents d'enfance le frappèrent : il se souvenait de deux vieilles filles, marchandes de jouets, auxquelles sa bonne le confiait lorsque ses parents sortaient le soir. Cette boutique était pour l'enfant un véritable paradis où il ne se lassait pas de s'extasier.

« J'ai encore dans les yeux, a-t-il dit, les resplendissants polichinelles, joie et terreur, et tous ces tambours et toutes ces trompettes et les chariots sans nombre, et la pelle et le seau pour les trous dans le sable, et les paysages en boîte pour l'éparpillement des soldats de plomb grands comme les arbres aux feuilles de copeaux et plus petits que les moutons, et les bergers de Nuremberg ou supposés tels, et tant et plus d'autres merveilles ! Un soir d'hiver que j'étais sur les genoux d'une de ces demoiselles, prêt à m'assoupir, charmé de voir, à travers mes cils se rapprochant qui me kaléidoscopaient les choses, écumer sous le couvercle soulevé et d'entendre, parmi les bruits indistincts du demi-sommeil, chanter l'eau d'une bouillotte, j'eus l'idée, je m'en souviens comme d'hier, et je crois tellement *j'y suis*, que j'aurais encore l'idée, — l'idée ! — de plonger ma main droite dans la belle eau d'argent frisé qui faisait de si jolie musique. Le résultat, vous pensez bien, fut une effroyable brûlure grâce à laquelle je restai longtemps privé de l'usage d'un bras et suis demeuré aussi adroit ou maladroit d'une main que de l'autre, ce qui se nomme ambidextre, si je ne me trompe... »

A Nîmes, nouvelles histoires : il manque tout d'abord d'avaler un scorpion, un jour qu'il absorbe un verre d'eau, ensuite, il voit défiler dans la rue des êtres gris, noirs ou blancs revêtus de cagoules, il assiste à une cérémonie magnifique, sur une place immense, avec musique, fanfares, imposant défilé de troupes. C'est la révolution de 1848 dont il perçoit un écho.

Mais, bientôt, il faut abandonner le Midi bruyant et joyeux pour repartir à la suite du régiment qui retourne

à Metz. Les Verlaine reviennent donc dans la vieille cité messine et recommencent d'y mener la calme et lente vie des grandes villes de province.

Le petit Paul est maintenant un grand garçon de cinq ans, aux yeux bleus, « avec une bouche à la lèvre supérieure en avant, l'air foncièrement naïf et bon ».

« J'étais alors, raconte-il, le plus pratique des êtres de ma taille, gourmand pas trop, paresseux juste à point, assez joueur, et qui dormait bien quand il n'avait pas trop gambadé ni bavardé dans la journée. Je n'ai jamais été mélancolique de ma vie. »

Ce n'était pas pour être taciturne d'habitude non plus que coutumièrement expansif *in illo tempore*. Bref un parfait bourgeois, un « équilibré » s'il en fut.

« Les yeux surtout furent chez moi précoces; je fixais tout, rien ne m'échappait des aspects; j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d'arbres. Le jour me fascinait, et, bien que je fusse poltron dans l'obscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances peut-être. C'est sans doute à ces dispositions que je dus d'avoir un goût des plus précoces et très réel pour le gribouillage d'encre et de crayon et le délayage de laque carminée, de bleu de Prusse et de gomme-gutte sur tous les bouts de papier me tombant sous la main. Je dessinais d'épileptiques bonshommes que j'enluminais férocement... Le tout en deux traits et trois coups de plume, de crayon et de pinceau... »

Les spectacles militaires sont les premiers qui frappent sa vue dans une ville guerrière comme l'est Metz.

Chaque matin devant la maison, la file des élèves de l'École militaire passe à cheval. Le petit enfant qui les regarde, émerveillé et peut-être avec un peu d'envie, devait dire plus tard que « son petit cœur tout militaire » galopait derrière la troupe étincelante. Il adorait les uniformes, et celui de son père le rendait tout fier : habit à la française au plastron de velours avec ses deux décorations d'Espagne et de France, Alger et Trocadéro, bicorne à plumes

tricolores de capitaine adjudant-major, l'épée, le pantalon bleu foncé à bandes rouges et noires, bien ajusté et à sous-pieds... Mais s'il aimait l'aspect extérieur du soldat, il n'en aimait guère la discipline. Très espiègle, si on ne lui tolérait pas toutes ses fantaisies, il devenait méchant comme un petit diable, et sa mère devait « en venir aux extrémités ».

Pour apaiser cette turbulence, on l'emmène promener dans les rues de la vieille cité, et, surtout sur l'Esplanade, la fameuse Esplanade chère à tout Messin et dont l'enfant gardera un souvenir charmant puisque, plus tard, bien plus tard, il en décrira le spectacle tant de fois aperçu alors en cette page malicieuse et fine :

« L'Esplanade, très belle promenade, donne en terrasse sur la Moselle qui s'y étale, large et pure, au pied de collines fertiles en raisins et d'un aspect des plus agréables. Sur la droite de ce paysage, en retrait vers la ville, la cathédrale profile à une bonne distance panoramique son architecture dentelée à l'infini. Vers la nuit tombante, des nuées de corbeaux reviennent en croassant, faut-il dire joyeusement ? reposer dessus les innombrables tourelles et tourillons qui se dressent sur le ciel violet. Au centre de la promenade s'élevait, et doit encore s'élever, une élégante estrade destinée aux concerts militaires, qui avaient lieu les jeudis après-midi et les dimanches ensuite de vêpres. Le « Tout-Metz » flâneur ou désœuvré s'y donnait ces jours-là, à ces heures-là, rendez-vous. Toilettes, grands et petits saluts, conversations, flirts probablement, agitations d'éventails, brandissage et usage du lorgnon, alors un monocle carré, ou du face-à-l'œil de nacre ou d'écaille, ce face-à-l'œil qui a essayé de ressusciter ces temps derniers, entre tant de modes du passé, toutes ces choses intéressaient à l'extrême mon attention gamine et parfois malicieuse, plutôt en dedans, bien que parfois des mots d'enfant terrible m'échappassent sur les gants un peu passés de Madame Une-Telle, ou sur le trop court ou trop collant nankin du pantalon de Monsieur Chose, tandis que ma puérile mélomanie s'enivrait des airs de danse

de Pilodo, ou de solos de clarinette, ou de la mosaïque sur le dernier opéra-comique d'Auber ou de Grisar. »



Le père de Paul Verlaine.

Sur cette fameuse esplanade le petit Paul Verlaine n'est pas seul à jouer. De nombreux enfants courent, sautent et se poursuivent. Paul a des camarades turbulents comme lui-même il lie aussi connaissance avec des petites filles. Parmi les bambins qui s'amusent comme de jeunes fous sous les yeux de leurs parents, il distingue la fille d'un magistrat qui s'appelait Mathilde.

« Elle pouvait avoir huit ans, dit-il, moi je courais sur ma septième année. Elle n'était pas jolie de la joliesse qu'on veut chez les fillettes de cet âge. Blond ardent très près d'être fauve, ses cheveux en courtes papil-

lotes faisaient à sa face très vive aux yeux d'or brun, parmi le teint moucheté de taches de rousseur, comme autant, me semblait-il, et je le sentais ou plutôt ressentais ainsi, d'étincelles allant et venant dans cette physionomie de feu vraiment, des grosses lèvres de bonté et de santé, et, dans la démarche, un bondissement, un incessant élan, — tout cela m'avait saisi, m'allait au cœur, dirai-je aux sens déjà ? tout de suite nous étions devenus amis. Que pouvions-nous nous dire ? Je ne sais, mais le fait est que nous causions toujours ensemble, quand nous ne jouions pas, ce qui nous arrivait souvent. Quand l'un de nous n'était pas encore là, car je lui plaisais, je dois l'avouer, autant, ma foi, qu'elle me plaisait de son côté, c'était une attente, une impatience, et quelle joie, quelle course l'un vers l'autre, quels bons et forts et retentissants et renouvelés baisers sur les joues ! Parfois il y avait des reproches à propos du retard, des miniatures de scènes, des ombres peut-être de jalousie, quand un garçon ou une fille, mêlé à nos jeux, trouvait trop d'accueil d'une part ou d'une autre. Notre amitié si démonstrative avait été remarquée et l'on s'y intéressait ; elle amusait fort, entre autres gens, les officiers qui formaient une bonne part du public de ces concerts. « Paul et Virginie », disaient les commandants et les capitaines, restés classiques immédiats, tandis que les lieutenants et sous-lieutenants, plus lettrés et d'instinct plus vif, insinuaient en souriant : « Daphnis et Chloé ! » Le colonel, lui-même, de mon père, qui devait être plus tard le maréchal Niel, se divertissait tout le premier à ces jeunes ardeurs, et nos parents n'y voyant que ce qui y était foncièrement, naïveté et candeur, admettaient volontiers de tels gentils rapports... »

L'idylle ne tarda pas, du reste, à prendre fin d'elle-même par le départ de Metz de la famille Verlaine. Voici, en effet, ce qui s'était produit : peu de temps après son retour de Metz, excédé des passe-droits et des injustices qu'il voyait se commettre dans l'armée, se croyant gravement lésé dans son avancement, le capitaine Verlaine avait envoyé sa démission, malgré les flatteuses instances

de son colonel, l'avait maintenue et avait décidé de se retirer à Paris avec sa famille.

Ils débarquèrent donc, un beau matin, tous les trois, rue des Petites-Écuries, dans un appartement meublé, en attendant leur mobilier.

Paul, à qui l'on ne cessait de parler de Paris depuis trois mois que la démission du capitaine était décidée, s'était figuré un Paris tout en or et en perles fines... et il voyait un lacis de hautes maisons aux lourds volets gris sales sur des façades de plâtre verni où la pluie avait dilué la poussière en taches verdâtres sur du jaune pisseux. Déçu cruellement, il se mit à pleurer.

Le mobilier arrivé, ils émigrèrent aux Batignolles et allèrent loger rue Nollet (alors rue Saint-Louis) au n° 10. Ils occupaient là le second étage d'une maison très bourgeoise, avec vue sur la rue des Dames et sur la rue Lécluse.

Paul fut envoyé en qualité d'externe dans une institution primaire de la rue Hélène, une petite voie qui mène à l'avenue de Clichy. Ce fut là qu'il apprit à lire, à écrire et les quatres règles.

« Le patron, raconte Verlaine, digne homme dans les cinquante ans, était petit, glabre, avec de longs cheveux noirs séparés sur le côté droit par une raie, assez hâlé de teint, front haut, nez droit et gros : une ressemblance sinon parfaite, frappante, avec les lithographies de Victor Hugo à cette époque, le Victor Hugo-Dante au lieu du Victor Hugo-Ribéra des dernières années. Il s'était marié sur le tard et avait une petite fille qui mourut pendant le temps que je suivais encore son école, et ce fut une de mes premières fortes émotions de voir pleurer cet homme robuste, que nous redoutions un peu tout en l'aimant beaucoup, bambins de bonne famille et de saine éducation que nous étions, et dont il avait un soin et un souci vraiment paternels. »

La mère de Verlaine le conduisait elle-même par la main, chaque jour, à cette petite pension et le ramenait de même. Sa sollicitude n'eût permis à personne d'autre

qu'à elle-même, de s'occuper de son fils qu'elle gâtait peut-être ainsi à l'excès, mais qui lui rendait déjà une affection profonde.

En écrivant ses *Confessions*, Paul Verlaine s'est souvenu avec émotion de cet amour maternel si intense et il en a parlé en une jolie page qui, par son accent sincère, efface bien les révoltes de l'âge mur :

« Ce sentiment, puissant et doux, et bon par excellence, dit-il, se manifesta tout d'abord par une soumission surprenante et au fond attendrie, jusqu'à en avoir une envie délicieuse de pleurer. Il n'y eut pas de tisane assez amère, de drogue trop dure pour me tirer, quand, offerte par maman, autre chose qu'un sourire, j'oserais dire de béatitude, et lorsqu'arriva la guérison, d'étreintes assez étroites, de baisers assez forts, puis assez tendres, et mouillés de quelques larmes brûlantes sur ses joues et sur ses mains, et rafraîchissantes, oh combien ! à mon pauvre cœur d'enfant, encore si pur alors, et, au fond, toutes les fois que je pense à ma mère, à mon pauvre cœur d'homme, malheureux par ma faute, et la faute de l'avoir eue toujours sous les yeux, même morte, surtout morte qu'elle est maintenant... Mais non ! elle vit, ma mère, dans mon âme, et je lui jure ici que son fils vit avec elle, pleure dans son sein, souffre pour elle, et n'eut jamais un instant, fût-ce dans les pires erreurs, plutôt faiblesses ! sans se sentir sous sa protection, reproches et encouragements toujours !... »

Auprès de son père, Paul était moins confiant. Il se contentait de l'accabler de questions que les enfants posent si souvent à tort et à travers et avec une persistance qui déconcerte les grandes personnes.

C'est ainsi qu'à l'époque du coup d'État de Louis-Napoléon, entendant toute la journée prononcer par les siens ce mot de coup d'État, il harcelait chacun de ses demandes :

« Papa, qu'est-ce que c'est que le Président ?

— C'est le chef de l'État, petit.

— Et qu'est-ce que l'État ?



La mère de Paul Verlaine.

— C'est le pays, c'est la France.

— Alors, qu'est-ce qu'un coup d'État ? »

Un jour, son père rentre très excité.

« C'est fini, ça y est.

— Quoi donc, pour Dieu ! fit la mère, inquiète.

— Eh ! parbleu, le coup d'État. »

Maintenant que la « chose » était faite, il fallait absolument comprendre « le mot ».

« *Alors*, papa, dis-moi ce que c'est qu'un coup d'État ?

— Tu m'ennuies. Ça ne te regarde pas, va jouer plus loin. »

Cependant, après le petit pensionnat de la rue Hélène, il fallut chercher une école plus importante pour permettre à l'enfant de continuer ses études. Son père parlait de le mettre tout de suite au lycée, mais la tendresse inquiète de la maman s'interposa encore une fois, et, finalement, on décida qu'en attendant son entrée au lycée Bonaparte, il suivrait les cours de la pension Landry, un grand établissement qui s'honorait d'avoir compté Sainte-Beuve parmi ses élèves.

Les débuts de pensionnaire furent très durs pour l'enfant gâté et choyé qu'était Paul.

Il quitta ses parents joyeusement, mais la première journée d'internat ne devait pas s'achever aussi bien qu'elle avait commencé. Tout d'abord, il eut peur de ses camarades, hypocritement indisciplinés. L'étude, où, en guise de punition, un élève devait dicter en épelant les mots, lui fit une si intense mauvaise impression, qu'il eut grand'peine à refréner une envie de pleurer ; le réfectoire vint ensuite, avec son repas si différent du dîner paternel. C'en était trop ; il profita de la porte ouverte pour le départ des externes, il s'enfuit.

Il rentra chez lui ; on ne le gronda pas trop, ses parents étant plutôt émus. Mais le lendemain, on le raisonna, et on le fit reconduire à la pension par un cousin, un militaire, devant lequel il n'aurait jamais osé pleurer ou montrer de la crainte.

Cette fois, il se résigna, — en apparence, tout au moins,

car, dans le fond, il conserva toujours un souvenir terrible de ce qu'il a appelé « sa première geôle ». Prison bien bénigne pourtant, cachot bien peu terrible mais qu'il cite lui-même dans *Mes Prisons*, au même titre que la prison cellulaire de Mons où il devait passer, plus tard, de si durs moments.

Toujours est-il que la grammaire latine lui valut sa première réclusion.

« *Rosa*, la rose, dit-il, n'avait plus que peu de mystères pour moi. *Puer bonus, mater bona..., pensum bonum*, non plus. J'avais franchi, non sans encombres, cette passe dangereuse du *qui*, *quæ*, *quod*, et, en attendant l'affre déjà soupçonnée de ce « *que* retranché » non moins que les écueils d'une heureusement encore lointaine syntaxe, j'en étais à la seconde conjugaison des verbes actifs.

« C'est de *legere* qu'il retournait un certain jour.

« J'ai encore présent le théâtre de ces matinées plutôt ennuyeuses en somme pour des gamins à peine sevrés de papa et de maman. Un cabinet garni d'un vaste bureau, d'une chaise-fauteuil dossier d'acajou, siège de cuir, d'un banc et d'une table percée de trous où des encriers en plomb à l'usage des « élèves » que nous étions. De temps en temps la leçon se trouvait interrompue par l'entrée d'un tambour de la Garde nationale, bonnet de police noir à bordures quadrillées et à gland rouge et blanc, venant déposer quelque rapport au bas duquel notre maître, capitaine adjudant-major, mettait sa signature, et disparaissant dans le salut militaire auquel le père L... répondait en soulevant sa calotte de velours ramagée de soie bleue.

« Ce jour-là :

— Verlaine, conjuguez *legere*.

— *Lego*, je lis ; *legis*, tu lis, etc.

— Bien. L'imparfait ?

— *Legebam*, je lisais, etc...

— Parfait. Le prétérit ?

« Moi, tout frais émoulu de la première conjugaison :

— *Legavi*.

— *Legavi ?*

« *Lexi* », me souffla un de mes camarades, plus « fort » que moi, de la meilleure foi du monde.

« Moi, sûr de mon fait :

— *Lexi*, m'sieu.

— *Legavi ! Lexi !* » hurla littéralement le patron, dressé sur ses chaussons à talons, pourpre, presque écumant, tandis que sa robe de chambre bleu marine à doublure capitonnée rouge flottait autour de ses assez maigres jambes atteintes de vagues rhumatismes, et qu'un trousseau de clefs vigoureusement lancé allait frapper le mur à gauche de ma tête prise à deux mains et renfoncée dans mes épaules, tôt suivi d'un dictionnaire de Noël et Quicherat, presque un Bottin, qui vint s'écrabouiller à droite de ma tête sur le mur en question. Une double maladresse, sans doute intentionnelle après tout.

« Et après quelques pas trépidants de rage peut-être sincère.

— Au cachot, monsieur ! »

Ce cachot n'avait rien d'effroyable. Le poète lui-même avouait plus tard qu'il était « sortable », mais son imagination d'enfant trop sensible le peuplait de rats, de souris, de scorpions et de bêtes immondes s'agitant dans l'obscurité.

Le futur auteur des *Fêtes galantes* ne devait jamais s'habituer ni au cachot ni à la pension Landry. Il y avait déjà en lui trop d'instinct vagabondeur, une trop grande soif de liberté pour qu'il pût supporter la férule universitaire.

Heureusement, les classes ne sont point éternelles. Les vacances arrivèrent, et, avec elles, le départ pour la campagne.

Paul Verlaine a toujours et très sincèrement aimé les bois, les champs, le décor rustique et les êtres qui le peuplent. Il avait surtout un vif sentiment du terroir, adorant jusqu'à ces tristes horizons du Nord ou de la plaine belge parce que c'était le pays de son père ou celui de sa mère. Il a parlé avec une émotion très grande et très significa-

tive de ces paysages mornes, quelques-uns râpés, presque tous moroses, mais emplis d'un grand charme pour lui.

Ce fut dans les Ardennes, à Bouillon, qu'il fit vraiment connaissance avec la nature.

« Dès les premières fois que j'allais en Belgique, dit-il, ce qui me frappait, c'était d'abord le très beau paysage en haut du village de la Chapelle, frontière, consistant surtout en d'admirables prairies naturelles, dans des bois de chênes et de hêtres, aussi des étangs d'eau clapotante sombres à force d'être clairs, mais si profonds... Et c'était Bouillon, d'un vert de toutes nuances, en entonnoir, avec un horizon comme céleste de sapins, de chênes, de hêtres, de frênes et de tous les arbres de ces contrées... Bouillon, en entonnoir, la Semoy noire sur son lit de cailloux bavards, ses truites qualifiables vraiment de surnaturelles, et son château, son *burg* plutôt, taillé en plein granit parmi les bois sans fin, croirait-on, ses pentes rapides où dégringolaient, versant parfois, les malles-poste venant de Sedan, où il y avait un marchand de tabac ayant pour enseigne un tableau représentant un priseur Louis XV, avec ces vers du *Festin de Pierre*, de Thomas Corneille :

Quoi qu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale. »

A Bouillon, Paul Verlaine se rendait chez une de ses tantes qui y possédait une belle propriété. La maison était vaste et avait des apparences de petit castel.

Veuve, sans enfants, d'un colonel du premier Empire, orléaniste d'opinion, la vieille dame possédait dans son salon du rez-de-chaussée en velours d'Utrecht et à boiseries blanches, une grande lithographie au large cadre d'or, représentant la bataille de Valmy, avec le duc de Chartres (*alias* Louis-Philippe Ier) en hussard, par Horace Vernet.

Ce cadre, cette lithographie, ce salon, toutes ces choses étaient demeurées à l'état de souvenirs très vifs et très précis dans la mémoire du poète. Il avait été frappé

de cette vie campagnarde si différente de la vie qu'il menait à Paris, et il semble avoir beaucoup affectionné les séjours qu'il y fit.

Le frère du curé, curé lui-même à Paliseul, l'avait pris en affection, et lui donnait pendant les vacances des répétitions de latin et de grec. Il l'emmenait aussi parfois dans un modeste char-à-banc à quelques lieues de là, au château de Carlsbourg qui avait appartenu à la tante de Paliseul et qui était occupé par une école des *Frères ignorantins.*

Là, l'enfant était reçu comme chez lui. Vraie gaieté, bonne table et bon vin.

Le frère supérieur était une figure remarquable. Agé d'une trentaine d'années, bel homme à large face, souriant et lettré, il devait paraître plus tard un peu trop classique à Verlaine, quand il lui recommandait de lire les *Commentaires de César!...*

Le petit Paul était donc non moins choyé, non moins gâté pendant ses vacances qu'il l'avait été jadis à la maison, et ces éclaircies lui permettaient de mieux supporter au retour, la triste vie de potache qu'il commençait à mener.

L'institution Landry ne se contentait pas de donner aux enfants une bonne instruction secondaire, elle les conduisait elle-même au lycée Bonaparte et les ramenait à l'issue des classes. Deux fois par jour, en longues files turbulentes, les élèves descendaient la rue Blanche, la rue Saint-Lazare et la rue Caumartin sous la conduite d'un pion hirsute qui les attendait à la sortie.

Bientôt Paul Verlaine noua de bonnes et solides amitiés parmi ses camarades. Le lycée Bonaparte comptait alors parmi les élèves, un certain nombre de jeunes gens dont plusieurs allaient faire un certain bruit dans le monde parisien, ou même, dans le monde tout court.

C'est ainsi que le jeune Verlaine eut comme condisciples soit dans une seule classe, soit dans une série de classes, Richelot, devenu chef de clinique dans les hôpitaux de Paris; Albert Millaud, le futur chroniqueur du

Figaro; Paul Stapfer qui devait être lui-même un universitaire notoire; Vernhes; Hayem; Heugel, Destailleurs, l'orientaliste, etc...

Parmi ses camarades, l'un d'eux fut et resta son ami le plus fidèle, celui qui ne le devait jamais perdre de vue et qui a écrit sur Paul Verlaine le livre le mieux composé, le plus documenté et le plus juste. M. Edmond Lepelletier y a conté lui-même comment, en 1860, pendant qu'ils faisaient leur classe de seconde, il se lia avec le futur auteur de *Sagesse* :

« Verlaine était plus âgé que moi de deux ans; je n'avais que quatorze ans, en seconde, et Verlaine était dejà un assez grand gaillard de seize ans passés, toutefois resté un peu enfant. Nos relations étaient gênées par le système scolaire. J'étais externe libre, par conséquent affranchi de toute tutelle pionnesque. Je pouvais regagner, avec mes camarades externes, à ma guise, la maison paternelle, flânant sur les boulevards, regardant les boutiques, achetant, l'hiver, des marrons, l'été, des « suçons », au gré de notre fantaisie, et selon notre bourse. Tandis que le pauvre Paul, détenu scolaire, remontait, en rang, militairement, sous la direction du maître d'études, la rue Chaptal, pour rentrer au « bahut ».

« La population du lycée Bonaparte se composait d'externes libres, d'externes surveillés, et d'élèves des institutions de la rive droite, suivant les cours. Nous n'avions guère d'occasions de nous fréquenter avec ces derniers, et cependant la littérature nous fit, Verlaine et moi, rechercher les occasions de communiquer et de causer.

« Le professeur de seconde était alors M. Perrens, universitaire distingué, auteur d'une histoire de Savonarole, et d'un travail consciencieux sur l'Italie moderne, ainsi que d'une défense d'Étienne Marcel, le grand prévôt des marchands du XIVe siècle.

« Verlaine a dit de lui : « M. Perrens me détestait, et me déteste encore! » Il a dû s'exagérer l'hostilité professorale. Nos professeurs étaient de majestueux personnages, très indifférents à la conduite et à l'application de la plu-

part de leurs élèves. Ils faisaient leur classe la toque en tête, et revêtus de la toge magistrale, sur laquelle quelques-uns portaient brodées des palmes violettes, distinction alors purement universitaire. Ils ne s'abaissaient que rarement à surveiller leurs élèves pendant le cours. Ils s'occupaient presque exclusivement d'une dizaine d'écoliers, plus studieux ou plus âgés, la plupart étant préparés par des répétitions particulières, et qui figuraient régulièrement au tableau d'honneur. »

Un seul professeur, aux dires de M. Lepelletier, faisait exception à cette règle : c'était le doux M. Spiers, le maître d'anglais. Aussi, son influence fut-elle grande sur Verlaine, qui apprit non seulement les premiers éléments de la langue de Shakespeare, mais y fit des progrès assez rapides.

Il ne semble pas du reste, d'une façon générale, qu'il fut le « cancre invétéré » dont on a trop souvent parlé. Sans doute, ne devint-il jamais un brillant élève, mais, en rhétorique, sur une classe de cinquante jeunes gens, il était classé 14e ou 15e. C'était plus qu'honorable.

« Il soignait volontiers, nous dit encore M. Lepelletier, les dissertations et les versions qui sortaient des devoirs scolaires ordinaires. Un jour, il s'avisa de remettre versifiée une dissertation française, ce qui lui attira, bien entendu, les sarcasmes indignés de M. Deltour, son professeur. »

Vint l'époque du baccalauréat. Le 16 août 1862, âgé de dix-sept ans, le jeune Paul Verlaine se présenta très ému devant l'implacable jury.

« La partie littéraire, où je fus brillant, était présidée par M. Mézières, de l'Académie actuellement et de la Chambre, qui m'examina sur Boileau et sur Bossuet. Or, j'y étais ferré à glace. Boule blanche.

« Boules blanches également en latin : Cicéron, Tite-Live (qui donc m'interrogeait ?) et en grec, où l'excellent père Haze, l'helléniste en chef de ce temps-là concurremment avec Egger, fut très coulant sur ma plutôt ânonnante explication à livre ouvert d'un chœur de Sophocle et d'une période de ce dur Démosthène. »

En physique, par exemple, il fut déplorable : ayant à donner une définition de la pompe aspirante et foulante que lui demandait l'examinateur, il avait répondu :

« Monsieur, la pompe foulante est une pompe qui foule; la pompe aspirante une pompe qui aspire. »

Y a-t-il une part de vérité dans cette anecdote? On ne sait. En tous cas, il fut reçu d'emblée, — ce qui prouve qu'il n'était pas aussi mauvais élève qu'il s'est vanté d'avoir été, car le baccalauréat d'alors qui comprenait un discours latin à l'écrit était une épreuve autrement plus difficile que celle d'aujourd'hui.

Verlaine se trouvait donc libéré de la geôle universitaire, ayant entre les mains deux certificats, deux parchemins jaunis.

L'un était de la pension Landry et ainsi libellé :

« Je soussigné, déclare et certifie que le jeune Paul Verlaine a fait toutes ses classes dans l'Institution, d'octobre 1853 à octobre 1862; qu'il a suivi avec des succès marqués par plusieurs prix, les cours du lycée Bonaparte depuis la sixième jusqu'à la philosophie exclusivement; que sa conduite a été celle d'un bon élève; et qu'il a terminé ses études en se faisant recevoir bachelier ès lettres, à la fin de sa rhétorique. Je ne puis que rendre un excellent témoignage à cet élève qui est au nombre des sujets distingués que compte l'Établissement. »

LANDRY.
32. rue Chaptal.

L'autre était le diplôme officiel de bachelier ès lettres, dont voici la copie :

EMPIRE FRANÇAIS

Diplôme de Bachelier ès lettres.

« Au nom de l'Empereur.

Le Ministre Secrétaire d'État au département de l'Instruction publique et des Cultes.

Vu le certificat d'aptitudes au grade de Bachelier ès

Lettres, accordé le 16 août 1862 par les Professeurs de la Faculté des Lettres de Paris, Académie de Paris, Monsieur Verlaine (Paul-Marie), né à Metz, département de la Moselle, le 30 mars 1844;

Vu l'approbation donnée à ce certificat par le Recteur de ladite Académie;

Ratifiant ledit certificat;

Donne par la présente audit sieur Verlaine, le diplôme de Bachelier ès Lettres, pour en jouir avec les droits et prérogatives qui y sont attachées par les lois et règlements.

Fait à Paris, sous le sceau du Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, le 15 novembre 1862. »

Tout un chapitre de la vie de Paul Verlaine était déjà clos.

II

Le Bureaucrate

La première impression de Verlaine, son baccalauréat terminé, fut un immense soupir de soulagement. Débarrassé de toutes les entraves universitaires, il ne songea plus qu'à aller passer quelques bonnes semaines de liberté et d'insouciance dans la plantureuse campagne du Nord. Il s'enfuit à Lécluse et à Fampoux.

« Voilà un mois, écrit-il à son ami Lepelletier, que je respire un air pur, et que je retrempe, dans l'atmosphère des prés et des blés, ma tête et mes poumons, tout embarbouillés de grec et de mathématiques. Là, sans m'inquiéter, pas plus que Colin Tampon, de Démosthène et de sa logique, et de sa véhémence, comme disent les manuels, sans même *proh pudor!*... m'occuper en quoi que ce soit de la somme des angles d'un triangle, non plus que du carré construit sur l'hypothénuse, là, mon cher, libre comme l'air, et joyeux « comme un Cachot lâché », je me livre tour à tour aux plaisirs de la campagne, à savoir : la promenade, la pêche et la chasse. La promenade et la pêche sont mises par moi en oubli, ou à peu près, depuis que la chasse est ouverte; c'est-à-dire, en ce bienheureux département du Nord, depuis le 6 septembre. Et vraiment, je n'y suis pas trop maladroit : hier encore, je suis revenu du bois avec un énorme lapin que j'avais foudroyé, mais là, dans le chic, comme dirait Gavroche... »

La chasse n'est pas le seul plaisir auquel il se livre.

Dans une autre lettre à son ami, il lui narre les festins homériques, les beuveries sans fin, les bals enragés aux contredanses fantastiques où il s'ébroue joyeusement.

« Tout cela au bruit d'un orchestre-chaos : clarinette folle, piston enroué, violon intempérant, et triangle, oui, triangle, et tenu par un enfant qui tapait dessus rageusement... »

Parfois aussi, à ces heures de turbulence succèdent des heures plus calmes :

« Je vais m'asseoir, écrit-il, le livre en main, devant ces mélancoliques peintures flamandes, et j'y reste des heures entières, suivant rêveusement, en leur vol incertain, soit le bleu martin-pêcheur, soit la verte demoiselle, soit le ramier couleur de perles. »

Depuis longtemps déjà le rhétoricien du lycée Bonaparte faisait montre d'un vif penchant pour la littérature et se livrait lui-même à des essais qui étaient mieux que des essais.

Le poète était né chez lui vers la quatorzième année et la sensualité l'avait pris, c'est lui qui l'avoue, entre douze et treize ans, de sorte qu'à mesure que se développait la puberté, l'esprit, lui aussi, se formait, — à sa façon.

Il l'a écrit lui-même dans les *Confessions :*

« Ce fut aux environs de l'époque où se remuait en moi la manie des vers et de la prose que commença à grouiller dans mon... cœur l'amativité dont j'ai parlé plus haut et, pour brusquer l'aveu ridicule, il m'arriva dès lors d'éprouver à l'endroit de plusieurs camarades plus jeunes que moi, et successifs ou collectifs, je ne me souviens plus très bien, la jolie passionnette de l'Esplanade de Metz. Seulement, au cas présent, la puberté venant, ce fut moins pur...

Le voilà dévoilé, ce secret plein d'horreur!

« Toutefois, il n'est que juste de dire avec empressement que mes « chutes » se bornèrent à des enfantillages sensuels. »

Ses lectures étaient assez considérables et rien moins

que choisies : successivement *Gamiani*, les *Fleurs du Mal*, les *Émaux et Camées*, les *Cariatides*, de Banville, les *Vignes folles*, de Glatigny, l'*Examen de Flora*, les *Œuvres* de Piron furent pêle-mêle dévorées par lui.



Paul Verlaine.
Par Henry Cros.

Il ne comprit rien au livre de Baudelaire, n'y vit que des « perversités » et des nudités — et il fut longtemps persuadé que cela s'appelait les *Fleurs de Mai*.

Les *Cariatides*, de Banville, eurent sur lui une influence bien plus considérable. Bien entendu, par réaction contre l'Université, ses tendances le portaient au romantisme le plus fougueux. Il conspuait volontiers Ponsard, Scribe, Émile Augier, Octave Feuillet et applaudissait toute poésie tombée de la plume de l'exilé de Guernesey. Son intransigeance le poussait même vers les petits romantiques, Petrus Borel, Aloysius Bertrand, pour lesquels il se sentait une admiration sans bornes.

Cependant, si délicieuses que fussent ses vacances, elles ne tardèrent pas à prendre fin. Il fallut rentrer à Paris,

perspective morose, et se résigner à embrasser une carrière, perspective plus morose encore.

Lorsqu'un jeune homme se sent une vocation littéraire irrésistible et que sa situation de fortune ou ses parents ou quelque entrave familiale l'empêchent de se livrer à son penchant, par un détour d'esprit bien curieux et qui n'a encore jamais été expliqué, il se jette dans les études de droit.

Paul Verlaine ne fit point exception à cette règle.

Ne se sentant aucune aptitude professionnelle spéciale, talonné par son père pour faire choix d'une carrière, il se résigna, en attendant mieux, à prendre une première inscription de droit. Le diplôme de licencié pouvait être si utile pour des ministères futurs et des administrations problématiques!

Le droit était, au fond, une carrière qui allait assez à l'insouciance de Verlaine, car c'était à coup sûr celle qui lui demandait le minimum d'efforts et d'assiduité. Mais tel ne fut pas précisément l'avis de son père.

Nous avons dit que la situation de fortune des Verlaine était, à l'époque de la naissance de Paul, des plus enviables. Malheureusement cette situation ne se maintint pas. M. Edmond Lepelletier, qui a révélé ces intéressants détails, raconte comment cette large aisance fut compromise par les désastreuses spéculations du capitaine :

« M. Verlaine, père, dit-il, connaissait M. Michel Chevalier, l'ancien saint-simonien, l'économiste professionnel, sénateur de l'Empire. Comme ce personnage faisait partie du Conseil d'administration du Crédit Mobilier, fondé par les Péreire, M. Verlaine père crut devoir placer sa fortune dans cette valeur, qui atteignit un moment, à la Bourse, des prix fabuleux, les titres de 500 francs ayant été cotés jusqu'à 2 000 francs.

« Le capitaine Verlaine consulta trop tardivement mon père, fondé de pouvoirs d'une grande maison de banque, dont le chef était l'un des régents de la Banque de France, donc bien situé pour être renseigné. Mon père conseilla à

M. Verlaine de vendre au plus vite ces valeurs périlleuses, qui subissaient déjà une dépréciation considérable et qui éprouveraient rapidement une déperdition plus grande, mais il eut beaucoup de peine à le persuader. Le vieux militaire ne comprenait pas que des titres qu'il avait payés de 13 à 1 400 francs, et qui avaient même atteint en Bourse la cote de 1 900 et de 2 000 francs, pussent être vendus 800 francs. C'était une perte qu'il ne pouvait s'habituer à envisager. Il résistait donc à la réalisation conseillée.

« Il espérait toujours un retour à la hausse, et mon père ne put que difficilement le décider à vendre, tandis qu'il était encore temps. Le Crédit Mobilier, en effet, dégringolait tous les jours. On ne savait où s'arrêterait cette cascade de cours de plus en plus bas.

« Grâce à cette vente, malheureusement trop différée, accomplie presque au dernier moment, une partie de la fortune des Verlaine fut préservée, mais l'actif n'en était pas moins diminué. Je crois me souvenir que le capitaine Verlaine vendit aux environs du cours de 700 francs. D'où une réduction sensible de son capital. Il fit encore deux ou trois fâcheuses spéculations. Il avait conservé un excellent souvenir de l'Espagne, où il avait fait campagne. Cela le détermina à placer des fonds sur les chemins de fer de Séville-Xérès, aux mains des fils de Guilhou, dont la dépréciation fut rapide et importante. »

Ces pertes de Bourse successives incitèrent M. Verlaine à exiger de son fils qu'il s'occupât tout de suite d'une situation.

Lui-même ne tarda pas, du reste, à lui en trouver une. Sur la recommandation d'un de ses anciens compagnons d'armes, M. Darcet, officier retraité, il fit agréer son fils en qualité de commis dans les bureaux des Compagnies l'*Aigle* et le *Soleil* qui étaient alors réunies.

La nomination du jeune bachelier n'avait pas été des plus aisées. Paul Verlaine avait une écriture déplorable, et, pour postuler avec quelque chance de succès, il dut se soumettre à un entraînement spécial chez un teneur de livres nommé Savouret.

Enfin il fut nommé, et définitivement installé derrière ses cartons verts. Il n'y devait pas rester longtemps. L'ambition de son père était, faute de mieux, de faire de son fils un bureaucrate. Mais convenait-il au moins d'engager le jeune homme dans une administration où il eût des chances réelles d'avancement. Aussi, dédaignant les compagnies d'assurances où l'on stagne trop longtemps dans les emplois inférieurs, le jeune homme, toujours sur les conseils de son père, avait-il posé sa candidature à un poste d'expéditionnaire à l'Hôtel de ville.

Il fut nommé en mars 1864 et attaché à la mairie de la rue Drouot. On l'avait mis au bureau des mariages ! Après un certain stage, on l'envoya à l'Hôtel de ville où il fut casé au bureau des budgets et comptes.

Aux dires de M. Lepelletier toujours si documenté en ce qui concerne cette portion de la vie de Verlaine, les emplois bureaucratiques occupés par le poète eurent une plus grande influence sur lui qu'on ne le supposerait. Voici comment : les premiers appointements que toucha le futur auteur de *Sagesse* furent pour lui comme une initiation. Très serrée jusque-là, la bourse de son père ne s'était guère ouverte pour le jeune homme : il fut convenu, dès lors, qu'il remettrait à ses parents la moitié de sa paie et conserverait l'autre moitié pour ses besoins personnels.

« En remontant, dit M. Lepelletier, ce bienheureux soir de Sainte-Touche, attendu, escompté mentalement, la pente des Batignolles, on fit une ou deux stations dans les cafés rencontrés. Cela nous parut agréable. On se promit de recommencer, et des haltes en route on prit l'habitude. J'allais l'attendre à la sortie de son bureau, vers cinq heures, et nous faisions escale au café d'Orient, vaste établissement avec billards sis en haut de la rue de Clichy. Là, durant l'heure prolongée de l'apéritif, nous causions de tout ce qui nous intéressait, littérature, art, politique. Pendant ces conversations échauffantes, Verlaine s'accoutuma à renouveler la boisson verte placée devant lui. Dès lors, il contracta ce besoin de boire, avec fréquents renouvellements, que le service aux remparts

pendant le Siège devait développer, qui fut pour lui, à différentes époques de sa vie, une véritable maladie. Ce goût, cette habitude des liquides, confinant à la dipsomanie, ce fut pour lui une faiblesse morale et cérébrale profonde, une cause de déchéance sociale et même intellectuelle. »



M. Xavier de Ricard.

En attendant, c'était un employé à l'assiduité intermittente.

Il arrivait à dix heures et quart, signait la feuille de présence, puis lisait un journal du matin en attendant midi. Alors, il s'évadait, nu-tête, laissant accroché son chapeau qui répondait de sa présence. Et il se rendait au café du Gaz, rue de Rivoli, où se réunissaient tous les jours de nombreux poètes.

L'Hôtel de ville, en ce moment-là était fort littéraire. L'aimable hospitalité du baron Haussmann y avait accueilli de nombreux gens de lettres : Léon Valade, Albert Mérat, Henri Rochefort (qui y était passé, mais avait déjà démissionné), Georges Lafenestre, tous poètes, tous habitués du café du Gaz, rue de Rivoli. Là avaient lieu de véritables parlottes littéraires. Edmond Lepelletier, Émile Blémont y arrivaient en passants, Stéphane Mallarmé s'y montrait

de loin en loin. On parlait des uns et des autres, on s'entretenait d'art et de poésie, on se donnait mutuellement des nouvelles des samedis de Leconte de Lisle.

Verlaine y faisait des relations précieuses. Il se trouvait, par les hasards de sa destinée, débuter dans un vrai milieu littéraire, lui qui, depuis si longtemps, ambitionnait cette heureuse fortune.

Nous avons déjà dit ce qu'avaient été ses lectures dans les dernières années de lycée. On se doute qu'elles se multiplièrent dès qu'il fut à peu près libre de son temps. Elles ne tardèrent pas, du reste, à se traduire à leur tour, en création.

Ses véritables débuts littéraires peuvent être reportés à 1860. C'étaient, bien entendu, des brouillons informes, des ébauches, des idées, des pensées, des notations, des charges, des strophes jetés pêle-mêle sur le papier, tout cela encore très confus, pas au point. La plupart de ces petites pièces disparurent, Verlaine n'en ayant jugé aucune digne de l'impression. La seule qu'il conserva fut le *Nocturne Parisien* dédié à Edmond Lepelletier et qui figure dans les *Poèmes saturniens.*

Il n'y avait pas que des poésies, d'ailleurs, dans ces premières ébauches. On y trouvait aussi des comédies, des drames, un grand nombre d'essais de théâtre. Il y avait un projet de théâtre historique, avec un drame sur Charles-le-Fou (lisez Charles VI) dont le premier acte (celui du bal masqué où le roi brûle à moitié et commence à devenir maniaque) s'ornait d'une ronde orgiaque qui débutait ainsi :

Que l'on boive et que l'on danse
Et que monseigneur Jésus
Avecque les saints balance
La chaîne des pendus !

« Quant à vous informer, dit Verlaine, de la suite de ce drame, non, vraiment, en bonne conscience, et vous ne le voudriez pas. Bornez-vous à savoir que le second acte, insistant sur le premier et formant en quelque sorte un

second prologue, avait pour décor la légendaire forêt où l'infortuné monarque rencontrait une espèce de sauvage, braconnier ou tout simplement ivrogne dont la vue baroque et plus qu'insolite le fait tourner fou définitivement. Et, dans les actes d'après, en avant les Anglais, la guerre de cent ans *et cætera desiderantur !...* »

Verlaine avait aussi déjà le goût très vif — qu'il conserva toute sa vie — pour la grosse farce bien bouffonne, bien énorme.

Il avait conçu l'idée d'un opéra-bouffe, en collaboration avec Lucien Wiotti, qui s'intitulerait *Vaucochard et Fils Ier*. Mais cette œuvre ne fut jamais sérieusement commencée.

Par la suite, il donna à Chabrier un scénario d'opérette qui, rémanié et refait, fut joué sous le titre de *l'Étoile* et sous le nom d'un autre auteur, Verlaine en aurait écrit notamment la chanson du *Pal :*

Le pal
Est de tous les supplices
Le principal,
Il commence en délices,
Le pal
Mais il finit fort mal...

Ce fut aussi à cette époque qu'il composa force quatrains satiriques et triolets, dont l'épigramme sur la photographie représentant Alexandre Dumas en manches de chemises, tenant sur ses genoux miss Ada Menthar, une belle écuyère qui apparaissait dans les *Pirates de la Savane :*

L'Oncle Tom avec Miss Ada,
C'est un spectacle dont on rêve.
Quel photographe fou souda
L'Oncle Tom avec Miss Ada ?
Ada peut rester à dada,
Mais Tom chevauche-t-il sans trêve ?
L'Oncle Tom avec Miss Ada
C'est un spectacle dont on rêve !

Verlaine ne se contentait pas, du reste, de rimer. Un

jour, il voulut jouer pour de vrai un petit rôle dans une saynète-bouffe de Lepelletier et Charles de Sivry, *le Rhinocéros*. Sa voix, il est vrai, était fausse, discordante, impossible. Aussi au lieu de chanter sa partie — destinée primitivement à un ténor — il se contenta de la parler, en montant et en descendant du grave à l'aigu et du médium au grave. L'effet comique fut irrésistible.

C'est à cette occasion qu'il connut Charles de Sivry. Le musicien et le poète devaient devenir bientôt d'excellents camarades.

D'autres aussi : Albert Glatigny, Catulle Mendès.

Il avait fait la connaissance de Glatigny au café de Suède, un jour que l'auteur des *Vignes folles* était un peu pris d'absinthe... et Verlaine aussi. Glatigny, « quelle verve drôle et quel drôle de corps : long comme une anguille, souple comme elle... » Une sorte de faune « avec ses oreilles évasées, son nez effronté quoique pointu, et son rire si paysan, aux dents saines qu'auraient pu mordre, si son cœur, le meilleur qui palpitât, n'y eut mis ordre ».

Quand à Catulle Mendès, ce fut chez la marquise de Ricard qu'il en devait faire la connaissance, lorsqu'il commença d'aller dans le monde.

Tous ces poètes, tous ces auteurs dramatiques en herbe, tous ces jeunes hommes épris d'art et de poésie, éprouvèrent en effet le besoin de se réunir ailleurs qu'au café. Sans doute formaient-ils les uns pour les autres le meilleur des publics, possédant cette sincérité de jugement qui se perd si vite avec les premiers contacts de la vie hypocrite, mais, tout de même auraient-ils préféré clamer leur prose ou leur poésie devant un auditoire moins littéraire mais plus varié. Le hasard allait bientôt leur fournir cette occasion de se produire dans le monde qu'ils cherchaient inconsciemment.

Un camarade de lycée de Paul Verlaine, Miot-Frochet, le mit en rapports avec un jeune écrivain déjà célèbre dans les cénacles, Louis-Xavier de Ricard, qui introduisit aussitôt l'auteur des *Poèmes saturniens* et ses amis dans le salon de sa mère.

« Fils d'un général de l'Empire, le marquis de Ricard, ancien gouverneur de la Martinique, et ex-aide de camp du prince Jérôme, conte M. Lepelletier, Louis-Xavier de Ricard était alors un jeune homme brun, chevelu, barbu, grave, possédé d'une véritable fièvre de compilation, d'annotation, de commentaires et d'exégèse laïque. Il cumulait tous les genres ; son désir embrassait tout le cosmos de l'intellect. Tour à tour, et parfois simultanément, poète, romancier, dramaturge, historien, philosophe, critique, journaliste, vulgarisateur scientifique, homme politique, il semblait destiné à une encyclopédique carrière... »

Il habitait, 10, boulevard des Batignolles, avec sa mère, qui avait fait de son salon un centre politique et littéraire très curieux. Non point que Mme de Ricard fût elle-même très versée dans les questions d'art ni dans les questions sociales, mais l'amour profond qu'elle portait à son fils l'incitait à s'occuper avec ardeur de ce qui passionnait ce fils qu'elle chérissait. Elle aimait la jeunesse, se plaisait aux discussions ardentes, provoquait les polémiques, y attirant tous les visiteurs qu'elle jugeait curieux ou amusants et les y retenait par sa bonne grâce, son entrain et son amabilité.

Le général de Ricard, plein de mansuétude pour sa femme et son fils, les laissait agir à leur guise, se retirait dans le fond de son appartement, leur abandonnant le salon et ses annexes.

Dans ce milieu, Verlaine fut tout de suite mis en relation avec un grand nombre de jeunes poètes, de jeunes romanciers ou de jeunes auteurs dramatiques dont la plupart allaient devenir notoires et qui allaient rester les compagnons de toute son existence.

Catulle Mendès aux cheveux blonds et bouclés, qui apparaissait un peu à la manière d'un messie, François Coppée, pâle et maigre, aux yeux brillants, Anatole France, à la calme figure, au maintien tranquille, Sully-Prudhomme déjà célèbre, José-Maria de Hérédia, courtois et grand seigneur, Villiers de l'Isle-Adam, étrange et

ensorceleur, Emmanuel Chabrier, au talent si original étaient les principaux hôtes de ce salon littéraire.

On y disait des vers, on y discutait force questions d'art ou questions sociales, et, vers une heure du matin, lorsque les rangs commençaient à s'éclaircir, les intimes passaient dans un petit salon voisin où l'on se mettait à jouer au vieux jeu du lansquenet, parfois même au baccarat ou au chemin de fer. Verlaine jouait rarement, mais Coppée et Dierx, était, paraît-il, des pontes acharnés.

Dans le salon de Mme de Ricard, Verlaine fit la connaissance de plusieurs gens de lettres qui l'emmenèrent chez Nina de Callias, autre centre de réunion artistique, mais plus bohème.

Nina de Callias était alors une jeune femme de vingt-deux à vingt-trois ans, spirituelle et un peu névrosée, bonne musicienne, jouant du piano en virtuose, composant un peu, adorant les vers et ayant le goût de ne pas en faire.

Elle se passionnait pour tout : politique, littérature, philosophie, mathématiques, spiritisme, magie, escrime. Elle avait rencontré Rochefort, lui avait conservé une grande amitié, et, en souvenir de lui, écrivait sur du papier ayant une lanterne pour vignette.

On ne lui connaissait pas d'amant, mais quelques amis étaient très assidus chez elle, en particulier Charles Cros, l'inventeur du phonographe avant Edison, le diseur de monologues, le poète du *Coffret de Santal* et du *Hareng Saur*. Il remplissait chez elle les fonctions de vague secrétaire, de quasi-intendant.

Nina vivait très bien, tenait table ouverte, recevait de jour et de nuit. Le champagne, les liqueurs coulaient à flots.

Quelles étaient, au juste, les ressources de Nina? Aucun de ceux qui fréquentaient cette maison n'auraient su le dire exactement. On savait seulement que, fille d'un avocat de Lyon, M. Gaillard, elle avait possédé une assez belle fortune dont il lui restait une vingtaine de mille francs de rente. Cet avoir aurait été vite dissipé, au train

que menait Nina, sans la présence de sa mère qui gouvernait le budget de la maison. Étrange femme, cette Mme Gaillard, toujours en deuil, impassible, contemplant d'un œil un peu morne et comme indifférent les scènes bouffonnes, excentriques, farces, parfois violentes qui se déroulaient sous son toit.

Avec une personne aussi originale que l'était Nina de Callias, on se doute du milieu étrange et bohème qui s'était formé chez elle. Ce salon du 17 de la rue Chaptal était, lorsque Verlaine y fut introduit, le plus extraordinaire qu'on pût imaginer.

Notoriétés naissantes, poètes de cénacle, de petit cénacle et d'arrière-petit cénacle, auteurs plus « arrivés », peintres, rapins, sculpteurs, musiciens, grands et petits journalistes, bohèmes, mages, théosophes, hommes politiques, avocats, musiciens, tout le monde était admis et tout le monde défilait sans trêve jour et nuit.

« Où allez-vous ce soir, faisait l'un.

— Nulle part.

— Alors, allons chez Nina.

— Mais je ne la connais pas

— Qu'importe. Je vous présente. Vous verrez, la maison est charmante, le champagne est un peu frelaté, mais on y boit sec tout de même. »

A quelque heure que l'on vînt, la table était mise, et il y avait toujours trois grands canapés qui servaient de lits de repos à ceux qui, habitant trop loin, craignaient de rentrer chez eux à une heure trop matinale.

« Les notoriétés naissantes, raconte M. Lepelletier, les célébrités de l'avenir se coudoyaient chez Nina. On y voyait, avec son masque de premier consul, François Coppée récitant, d'une voix dolente, ses *Intimités*. Léon Dierx, évocateur des îles poétiques, secouait sa belle chevelure noire, en déclamant ses *Filaos*. Charles Cros décrivait, d'une voix moqueuse, les oscillations du hareng saur, suspendu à un mur nu, nu, nu, au bout d'un fil long, long, long, conte imaginé pour amuser les enfants petits, petits, petits. Anatole France, Mendès, Mérat,

Valade, tous les habitants du salon Ricard se retrouvaient là; Charles de Sivry, toujours au piano, improvisait, Dumont modulait des airs hongrois sur le zither, Francès, l'excellent comique du Palais-Royal, au masque finaud de curé campagnard, débitait, en enflant la voix et en faisant rouler les r aussi férocement qu'il lui était possible, comment on avait pris Sarragosse. Henri Cros, le sculpteur cirier, modelait, dans un coin, silencieux, la petite tête de la maîtresse de la maison, Villiers de l'Isle-Adam grimaçait et scandait les plus imprévus apophtehmes du Dr Tribulat Bonhomet, Prudhomme épique et Homais monstrueux. »

Nombreux et variés étaient les amusements chez Nina. On faisait des imitations des acteurs à la mode, on combinait des charades, on disait des monologues. Chacun y allait de sa chanson. Celles qu'improvisait Paul Verlaine étaient plutôt lugubres. C'étaient déjà des essais de cette littérature de l'argot que, quelques années plus tard, Aristide Bruant allait mettre à la mode mais qui était alors tout à fait inédite. Il les récitait avec une conviction, un brio, un enthousiasme qui lui valait d'unanimes applaudissements de l'auditoire.

Chez Nina on ne jouait jamais comme chez Mme de Ricard. L'on soupait et l'on buvait. Ces agapes menaient généralement fort tard dans la nuit et plus d'un rentrait chez lui au petit jour. Verlaine était alors, aux dires de M. Lepelletier, fort excitable, et, comme exemple, il cite l'anecdote caractéristique suivante :

Un samedi, sorti très tard de chez Nina, il leur prit fantaisie — à lui et à Verlaine — de s'en aller à pied, respirer l'air frais, à la campagne. En devisant ils arrivèrent au Pré-Catelan. Lait et œufs frais. La clientèle était nombreuse. Verlaine eut une altercation avec les voisins — car, après le lait il avait bu du café et du genièvre. Son ami l'apaise et ils sortent. Ils marchaient vers le lac, quand l'idée vint à Verlaine de retourner au Pré-Catelan. Il voulait boire encore et, sans doute, continuer la querelle. Edmond Lepelletier s'efforça de le calmer, mais,

comme il lui prenait le bras pour l'engager à continuer sa route, Verlaine se fâcha, dégaîna la lame qui était enfermée dans sa canne, et se rua sur lui. Après avoir paré quelque temps les coups que le poète lui portait, Ed. Lepelletier fuit en tournant autour des arbres, pensant bien qu'ivre comme il l'était, Verlaine ne saurait pas le suivre.



Madame la marquise de Ricard.

En effet, comme il brandissait de plus en plus furieusement son stylet, hurlant qu'il allait l'étriper, puisqu'il voulait l'abandonner, puisqu'il refusait d'aller avec lui au Pré-Catelan, il emberlificota les pans de son macferlane dans un buisson, trébucha et lâcha son arme. Lepelletier s'en saisit et la confisqua.

A ce moment, un vieux garde du bois arriva sur eux en courant. Il avait vu un homme en assaillir un autre et volait au secours de la victime. Les deux amis prirent la fuite, courant vers la Porte-Maillot : Verlaine était comme dégrisé. Le garde les poursuivait toujours, criant : Halte!... Arrêtez-vous!... Arrêtez-les!... Ils arrivèrent à la gare, rouges, haletants, et se jetèrent dans un train qui partait précisément. Une fois en wagon, et loin des foudres policières Verlaine exténué se mit à ronfler.

Heureusement pour la santé des deux amis que des aventures de ce genre ne se renouvelaient pas tous

les soirs, mais elles survenaient encore trop souvent.

Avec les salons de Mme de Ricard et de Nina de Callias, les réunions littéraires où Coppée introduisit Verlaine, furent celles du docteur Antoine Cros, rue Royale, un étrange milieu où venaient s'abreuver de punch Forain, Henri Cros, Valade, Mérat, André Gill, Paul Arène. Puis ce fut chez Leconte de l'Isle où l'auteur des *Poèmes saturniens* ne tarda pas à devenir un familier de la maison.

Verlaine grimpait au dernier étage d'une maison bourgeoise des Invalides et pénétrait dans le petit appartement de Leconte de l'Isle, tout plein de livres et d'objets d'art, modestes, mais choisis avec goût.

Beau causeur, avec son monocle traditionnel et sa cigarette, Leconte de l'Isle portait bien ses cinquante ans.

« Il accueillait difficilement, a dit Verlaine, mais dès qu'il vous avait admis, vous l'étiez bien. Sa précieuse cordialité, vous dispensait de toute révérence outrée et condescendait à une sorte de camaraderie un peu hautaine qui vous mettait à l'aise, sans trop toutefois de familiarité...

« Sa voix se tenait dans une note plus élevée, mais elle devenait grave dès que la discussion se faisait sérieuse; seulement si l'ironie s'en mêlait, le velouté revenait et l'épigramme n'en devenait que plus cruelle.

« Quand il récitait de ses propres vers, une haute émotion faisait vibrer tout son être, superbe, et allait frapper ses auditeurs d'une sympathie irrésistible. »

« A le voir ainsi tout droit, a dit encore Coppée, absolument immobile, la tête haute; à l'entendre déclamer d'une voix haute et grave, un superficiel aurait pu lui donner une fois de plus le nom d'impassible, dont la critique l'accabla si souvent et qui l'irritait si fort. En réalité, son trouble était extrême. Était-ce timidité naturelle? Était-ce émotion sacrée de l'artiste? Je ne sais. Mais l'homme alors se transformait et se revêtait d'une singulière majesté. La voix un peu sourde et presque tremblante prenait l'auditeur aux entrailles. Sur cette face marmoréenne, soudain mortifiée, on sentait courir un

frisson. Les yeux, surtout, devenaient effrayants. Ils se creusaient, et sous les paupières palpitantes, les prunelles montaient comme dans l'extase... »

A ces curieuses réunions, Verlaine pouvait rencontrer tout ce qui comptait dans le Paris littéraire d'alors depuis les familiers de la jeunesse de Leconte de l'Isle, jusqu'aux derniers venus comme Pierre de Nolhac, Henry Houssaye ou les Berthelot.

Les salons littéraires ne faisaient donc pas défaut à cette jeune école pour se produire, mais si ces centres artistiques sont parfois indispensables pour permettre à de jeunes auteurs de la même génération de se connaître et de s'estimer réciproquement, ils ne constituent qu'un des leviers de la gloire. Le plus puissant, c'est encore le journal, ou, à défaut du journal, la revue, ou, à défaut de l'un et de l'autre, le livre.

De journal, ces cénacles n'en avaient aucun, mais ils possédaient une petite revue, ou, plutôt, l'un d'entre eux, Louis-Xavier de Ricard, avait fondé une petite revue, *l'Art,* dont il était directeur.

L'Art eut une existence courte, mais cette feuille éphémère exerça néanmoins une influence assez considérable sur le groupe d'amis qui s'était réunis alentour en les forçant à se lier plus étroitement les uns aux autres par une appellation, une sorte de drapeau sous les plis duquel ils se rallieraient et qui les distingueraient tout de suite dans l'ensemble de la littérature.

Le mot d'*impassibles* manqua, tout d'abord d'être adopté, puis on essaya celui de *stylistes*, de *fantaisistes*. Enfin, ce fut un philologue, Marty-Lavaux, qui suggéra inconsciemment celui de *parnassiens* en fournissant le titre de leur nouvelle revue, *le Parnasse contemporain*.

Le journal *l'Art* faisait, en effet, de moins en moins ses frais, et Xavier de Ricard avait décidé d'en cesser la publication, lorsque le hasard mit sur sa route l'éditeur que tous rêvaient, depuis Coppée jusqu'à Verlaine, et qui allait devenir l'éditeur officiel de cette petite phalange poétique.

Un ami d'Edmond Lepelletier, Ernest Boutier avait parmi ses relations un libraire du passage Choiseul, jeune et hardi, qui avait de l'ambition mais se bornait pour l'instant à vendre de modestes livres de piété. Ce libraire, c'était Alphonse Lemerre. Il n'était pas décidé à faire les premiers frais d'impression pour le compte des auteurs, il est vrai, mais il consentait à les prendre en dépôt chez lui.

Le premier ouvrage paru fut une œuvre de Louis-Xavier de Ricard intitulée *Ciel, Rue et Foyer* (où l'éditeur seul mit son nom sur la couverture), bientôt suivie du *Reliquaire*, de François Coppée, et des *Poèmes saturniens*, de Paul Verlaine, qui parurent le même jour.

Depuis plusieurs mois déjà, Verlaine ambitionnait de réunir en volume ses premiers essais poétiques, mais le manque de ressources l'empêchait de satisfaire son projet. Heureusement il trouva dans une amie d'enfance, sa cousine Élisa, une admiratrice dévouée qui lui avança l'argent nécessaire.

Il fit le classement de ses premières œuvres et alla triomphalement porter l'ensemble à Lemerre qui le fit aussitôt imprimer.

Ces *Poèmes saturniens* se présentaient presque tous avec un grand caractère d'objectivité. Nulle émotion personnelle, nuls tableaux intimes, aucune plainte directe, aucune confession. Cependant cet objectivisme n'était pas tel qu'il menât le poète à l'impassibilité. Malgré ses efforts pour demeurer en quelque sorte indifférent au spectacle du monde, Verlaine ne peut s'empêcher de tressaillir, d'être ému. Un pessimisme singulier, un pessimisme volontaire, imaginé, plus artificiel que vrai, mais réel cependant, se distingue parmi tous ces poèmes.

Si le cœur du poète ne prétend point s'ouvrir à nous, sa voix, néanmoins, se fait volontiers confidentielle. Elle est douce, infiniment douce, presque câline déjà. Son inspiration est spontanée, originale, profondément sincère. Et toujours cette note de pessimisme, ce refrain triste qui apparaît à chaque page et arrache au poète des accents

vraiment profonds comme ceux de cette *Chanson d'automne*, si délicieuse dans sa langueur, quoique si éloignée de l'idéal parnassien :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne,
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens,
Et je pleure ;

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
De çà, de là,
Pareil à la
Feuille morte.

C'est en un volume in-18, de 163 pages, que parurent les *Poèmes saturniens*, avec, sur leur couverture, la vignette, devenue fameuse depuis, du laboureur bêchant, et la devise : *Fac et spera.*

Le livre de Verlaine ne fit pas un très grand bruit dans le monde des lettres. Cependant le poète reçut un très grand nombre de témoignages élogieux d'artistes ou de critiques auxquels il avait envoyé son œuvre et qui lui écrivirent spontanément.

Leconte de Lisle déclarait que « ces poèmes étaient d'un vrai poète, d'un artiste déjà très habile et bientôt maître de l'expression ». Sainte-Beuve lui disait : « ... Du talent il y en a, et je le salue avant tout. Votre aspiration est élevée, vous ne vous contentez pas de l'inspiration, cette chose fugitive : vous l'avez dit dans votre épilogue, et en paroles qui ne s'oublient pas. »

A la suite de cet article, Verlaine crut qu'il serait poli d'aller en remercier l'auteur. Il alla donc lui rendre visite en compagnie de François Coppée. Ils trouvèrent le critique des *Lundis* « chauve, rasé, aux petits yeux un peu à la chinoise, au rictus fin encore plus que malin, quoique bien malin déjà. Calotté de noir velours, tout de flanelle blanche habillé, en raison de rhumatismes, il avait l'air d'un pape hétéroclite dans son immense fauteuil... »

Il causa longuement avec eux, leur dit mille choses charmantes, leur conta force anecdotes et souvenirs et les « félicita gentiment », suivant le mot même de Verlaine, sur leurs succès.

Quant à Théodore de Banville, il écrivit à l'auteur des *Poèmes saturniens* qu'il avait lu et relu vingt fois ses poésies.

« Je suis sûr de ne point me tromper, affirmait-il, en vous disant que vous tiendrez parmi les poètes contemporains une des places les plus solides et les meilleures. »

Victor Hugo répondit par un de ces billets-types aux phrases lapidaires qu'il envoyait indistinctement à tous les débutants qui l'accablaient de leurs œuvres.

Un an plus tard, Verlaine eut l'occasion de passer par Bruxelles. Il alla, bien entendu, rendre visite à l'auteur des *Misérables* qui le reçut dans son appartement de la place des Barricades. Dans la conversation, Hugo cita à son hôte ravi quelques vers des *Poèmes saturniens.* On conçoit la joie de Verlaine.

Hugo s'était-il préparé à cette visite? C'est fort probable. Le Maître avait l'habitude de flatter ainsi tous les jeunes qui s'adressaient à lui, afin d'entretenir la petite cour de ses disciples et de ses fervents.

Pour en finir avec les relations de Verlaine et de Hugo ou de ses amis, disons qu'à son retour de Bruxelles, Verlaine s'en vint solliciter de Vacquerie la faveur d'écrire au *Rappel.* L'ami de Victor Hugo le reçut avec son affabilité coutumière. De sa voix profonde, aux inflexions agréables, il prodigua au jeune poète ses conseils familiers. Il lui parla poésie, loua l'effort des écrivains du

Parnasse, mais ne dissimula pas ses objections contre ce qu'il appelait le barbarisme de Leconte de l'Isle, l'orthographe nouvelle des noms des dieux et des héros de l'Italie et de la Grèce.

A la fin, il conseille à Verlaine d'écrire... des articles politiques. Celui-ci prit au mot son nouveau directeur et commença une série sur les réunions électorales tenues au gymnase Triat pour défendre la candidature d'Althon-Sée, l'ancien ami d'Alfred de Musset.

Le *Rappel* était un milieu de fervents antibonapartistes. Verlaine, auditeur tacite, en écoutant tonner Vacquerie contre les décadences de l'Empire, sentait son esprit s'échauffer, son cœur battre d'espérance pour la République future.

Sorti du journal, il retrouvait sous la voûte basse et hâlée d'un petit café de la rue de Fleurus un grand et gros garçon, à peine sorti de la jeune adolescence, l'air un peu casseur, grand buveur de bière, de rhum à l'eau et d'absinthe. C'était Victor Noir tonnant contre le régime, ne se doutant pas que sa fin tragique contribuerait à la chute de l'Empire.

Mais revenons en arrière. Si les *Poèmes saturniens* ne purent, d'un seul coup, lancer le nom de Verlaine dans le grand public, du moins eurent-ils cet excellent effet de faire connaître à son petit groupe d'amis la valeur véritable de celui qui les avait écrits.

Aussi l'accueillit-on avec joie dans la rédaction du *Parnasse contemporain*. Nous avons dit que ce recueil nouveau, destiné à remplacer *l'Art* qui venait de mourir... d'inanition, avait été créé grâce aux ressources de Louis-Xavier de Ricard et sous la firme d'Alphonse Lemerre.

Le premier fascicule, sur papier Whatmann teinté légèrement, avec couverture blanche, parut en mars 1866. Il comportait des vers de Théophile Gautier, le *Bédouin et la Mer*, le *Banc de pierre*, le *Lion de l'Atlas*, etc. Puis venait une longue pièce de vers de Théodore de Banville, l'*Exil des Dieux*, enfin des sonnets de José-Maria de Hérédia.

Les autres livraisons donnèrent des poésies de Léon Dierx, Sully-Prudhomme, André Lemoyne, Louis-Xavier de Ricard, Antoine Deschamps, Paul Verlaine, Arsène Houssaye, Léon Valade, Stéphane Mallarmé, Henri Cazalis, Philoxène Boyer, Emmanuel des Essarts, Émile Deschamps, Albert Mérat, Henry Winter, Armand Renaud, Eugène Lefébure, Edmond Lepelletier, etc.

Verlaine se trouvait donc en parfaite compagnie, et son passage au *Parnasse contemporain* fut une excellente chose pour lui. Un recueil de cette sorte ne tarda pas à appeler l'attention de la critique. Barbey d'Aurevilly, qui écrivait alors au *Nain Jaune*, emboucha contre eux sa terrible trompette. Sous le titre *les Trente-sept médaillonnets du Parnasse contemporain*, il publia une série de ces portraits à l'eau-forte dont il avait le secret, où, avec une verve endiablée, assourdissante, infernale, il caricaturait et défigurait. La plupart des rédacteurs du *Parnasse* y passèrent. Théophile Gautier était accusé de « servir de père à tous ces bâtards. Ils l'ont pris pour s'en faire un, mais, en réalité, ce n'est point lui qui devrait être le chef de la troupe imitatrice que voici, c'est plutôt M. Théodore de Banville... » Ce dernier n'était pas, du reste, jugé plus tendrement : « Sa flûte a plus de sept trous, ou, plutôt, elle n'en a qu'un seul, dans lequel la flûte disparaît. On a dit de lui avec une brutalité assez heureuse qu'il n'était littérairement qu'une cruche qui se croyait amphore. »

Paul Verlaine, sans être autrement fustigé, n'était pas ménagé non plus dans le « médaillonnet » que voici :

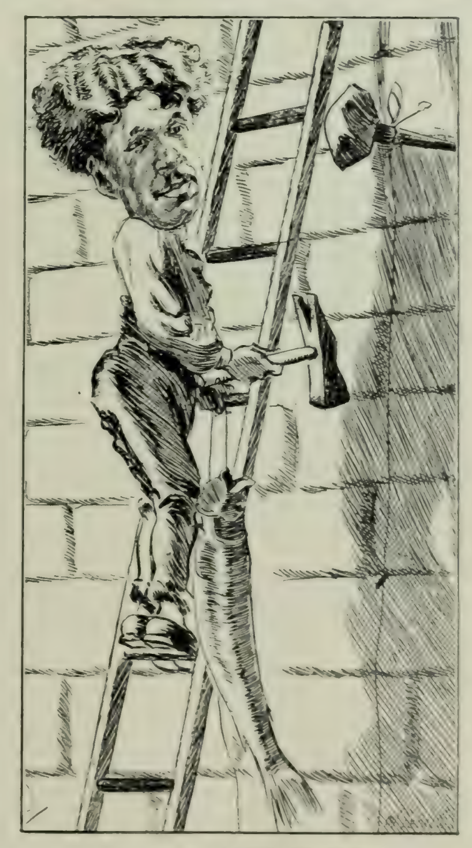
« Un Baudelaire puritain, combinaison funèbrement drôlatique, sans le talent net de M. Baudelaire, avec des reflet de M. Hugo et d'Alfred de Musset ici et là : tel est M. Paul Verlaine. Pas un zeste de plus ! Il a dit quelque part, en parlant de je ne sais qui, cela, du reste, n'importe guère :

... Elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

« Quand on écoute M. Paul Verlaine, on désirerait qu'il n'eût jamais d'autre inflexion que celle-là. »

Le trait n'était pas, au fond, des plus méchants. Aussi Verlaine ne crut-il pas devoir s'en froisser plus que ses camarades.

Il avait, du reste, d'autres préoccupations à l'époque où parut cette série d'éreintements signée Barbey. Il venait de publier son second volume, les *Fêtes galantes*, et, hélas! ce second volume n'avait pas plus de succès que le premier auprès de la grande presse et du gros public.



Caricature de Charles Cros,
Par Luque.

Pourtant, que de choses délicieuses il renfermait! L'inspiration de Verlaine était, cette fois, toute différente de celle des *Poèmes saturniens*. Très ingénieusement, M. Édmond Lepelletier en a expliqué les raisons :

« Je suppose, dit-il, que deux faits contemporains

dirigèrent la pensée du poète vers les marquis et les marquises, les Cydalises, les négrillons indiscrets, les Pierrots et les Colombines, et tout le décor des parcs de Lancret et de Fragonard, où chantent, au clair de lune, les jets d'eau sveltes parmi les marbres.

« Edmond et Jules de Goncourt venaient de publier plusieurs études fort belles sur le XVIIIe siècle, sur les artistes gracieux de cette époque charmeuse, les Saint-Aubin, les Moreau; ils avaient raconté la vie et les aventures des grandes actrices, la Guimard, la Saint-Huberti, et écrit la seule histoire sincère et non diffamatoire de la Dubarry, cette reine des fêtes galantes dont la fin fut si tragique. Il est possible que Verlaine ait puisé dans ces travaux le goût de se promener poétiquement dans le monde évoqué par les Goncourt.

« Et puis, on venait d'ouvrir au public la galerie Lacaze. au musée du Louvre, et nous ne nous lassions pas d'aller admirer le Gilles, les embarquements pour Cythère, les escarpolettes de Fragonard, les intérieurs de Nattier, les Lancret, les Chardin, tout cet art à la fois intime et féerique, réaliste et poétique, dont Greuze, Watteau et Boucher sont les maîtres. Il est fort présumable que de ces visites fréquentes et passionnées à la collection d'œuvres du XVIIIe soit venue au poète l'idée de peindre à son tour, avec des verbes et des rimes, en des tableautins agréables, les personnages de Boucher dans les décors de Watteau. »

Il semble bien, en effet, que ce soit là les raisons qui aient déterminé Verlaine à orienter son inspiration du côté des marquises, des clairs de lune à la Watteau, des délicatesses de cette époque charmante et maniérée. Il y devait revenir souvent, ce qui prouve que cette tendance était dans sa nature, ou, du moins, ce qui prouve qu'il avait été très profondément influencé par les circonstances que nous venons de relater. Et c'est, en définitive, un contraste assez piquant que cette verve malicieuse, spirituelle et élégante, et que ce poète déjà très hirsute qui n'allait pas tarder à s'enfoncer de plus en plus dans la bohème la plus vulgaire.

III

Mariage

L'ACCIDENT le plus extraordinaire de la vie de Verlaine, ce fut certainement son mariage. Par les conséquences qu'il eut sur sa destinée, on peut même dire que ce fut l'acte le plus important de son existence.

A la suite de quelles circonstances, le joyeux bohème qu'était déjà Verlaine, l'habitué des cafés de l'Hôtel de Ville et de Montmartre, le noctambule assidu de pas mal d'établissements de plaisir, fut-il amené à contracter mariage, à goûter de cette vie de famille et de foyer?... C'est une chose assez inexplicable, sur laquelle l'auteur de *Sagesse* aimait très peu à s'étendre et qu'il faudrait interpréter uniquement par le banal coup de foudre.

Le hasard qui le mit en présence de M[lle] Mathilde Mauté de Fleurville lui révéla brusquement tout un arrière-fonds sentimental qu'il ne se connaissait pas à coup sûr.

Il semble bien, en effet, que jusqu'à ce qu'il rencontrât sa fiancée, la vie du cœur n'ait, pour ainsi dire, pas existé chez Verlaine. Ses aventures de Montmartre et du Quartier avaient été de simples expériences sexuelles d'où, son caprice satisfait, il n'avait retiré qu'un dégoût assez vif; les liaisons sentimentales de la seizième ou de la dix-huitième année lui étaient inconnues. L'imagination littéraire seule avait fait vibrer ce cœur de jeune

homme tout neuf qui allait battre pour la première fois d'un amour sain et puissant.

En robe grise et verte, avec des ruches,
Un jour de juin que j'étais soucieux,
Elle apparut souriante à mes yeux
Qui l'admiraient, sans redouter d'embûches.

Elle alla, vint, s'assit, parla,
Légère et grave, ironique, attendrie,
Et je sentais en mon âme assombrie
Comme un joyeux reflet de tout cela.

Ce fut chez Charles de Sivry, rue Nicolet, à Montmartre, que se profila cette charmante apparition sous les yeux émus de Verlaine.

Nous avons dit que l'auteur des *Poèmes saturniens* avait rêvé, à une certaine époque, d'écrire des opérettes. Charles de Sivry, le futur chef d'orchestre du Chat Noir, s'était offert à lui faire la musique, et les deux jeunes gens étaient entrés en relations assez intimes.

Charles habitait à cette époque avec sa mère et son beau-père, M. Mauté de Fleurville, et ce fut dans sa chambre, où les deux amis bavardaient, qu'un soir Verlaine vit entrer la fille de ce dernier, une gentille brunette répondant au nom de Mathilde.

Discrètement la jeune fille voulut se retirer, mais Charles la retint et lui présenta le jeune poète.

On avait souvent parlé de Verlaine dans la maison Mauté. Charles de Sivry était un assidu des soirées Nina de Callias, et il avait lu à ses parents les vers des *Poèmes saturniens* et des *Fêtes galantes*. La jeune fille, elle aussi, les avait lus et elle se trouva tout de suite en pays de connaissance avec un auteur qu'elle avait admiré et auquel elle adressa le plus gentil compliment du monde.

Verlaine était ravi. L'espèce de misanthropie un peu bourrue dont il faisait preuve alors disparut devant le frais sourire de cette jeune fille. Était-ce une illusion? Il lui sembla qu'elle le regardait avec des yeux très attentifs, qu'elle le fixait à la dérobée.



à Félix Régamey
son ami.

Paul Verlaine.

Louis Ulbach et Charles de Sivry.
Charge de Paul Verlaine.

Et, soudain, comme un incendie dévorateur, voici que l'amour se mit à gronder en lui. Ce fut quelque chose d'instantané, d'envahissant, d'absolu. Il sortit de chez Charles de Sivry presque hagard, bouleversé, ses habitudes mises en déroute. Deux jours plus tard, il partit pour Fampoux. Fuite devant l'amour? Non, mais besoin

profond, intime, d'interroger son cœur seul à seul, loin des vaines agitations quotidiennes.

« Très souffrant, écrivait-il à M. Edmond Lepelletier. Lettre de ma mère à mon chef. Plus tard détails, un retour prompt, suivant réponse attendue... »

Quel fut le résultat de cette villégiature? Quelles furent les conclusions de cette analyse intime? Au bout d'une semaine, il écrivait une longue lettre à Charles de Sivry et lui demandait tout simplement la main de Mlle Mauté!

Le procédé n'était peut-être pas des plus corrects. Heureusement que Charles de Sivry, pas plus que les Mauté ne s'en froissèrent. Quelques jours plus tard, Charles répondit à son ami qu' « il y avait lieu d'espérer ». Le projet était accepté en principe par Mme Mauté et sa belle-fille, mais on demandait encore un peu de temps avant de se décider. Aussi engageait-on Verlaine à attendre tranquillement à la campagne.

M. Edmond Lepelletier a fort bien expliqué cette soudaineté de décision de la famille Mauté en établissant que cette dernière n'était pas très fortunée, et que Verlaine, physique à part, n'était pas un parti à dédaigner.

« Il n'était pas le poète famélique des légendes de la bohème. Employé à la préfecture de la Seine, il avait une situation sérieuse, fixe, solide, très appréciée dans le monde bourgeois. C'était sûr, un emploi pareil. Il était bachelier, et par conséquent, il pouvait espérer, à la suite d'examens, arriver à des emplois supérieurs. De plus, fils unique, il devait avoir une dizaine de bonnes mille livres de rente à recueillir du côté de sa mère, sans parler d'autres parents, cousins et cousines, dont il était l'héritier éventuel. Enfin, dès les premiers mots à Sivry, il avait écrit qu'il aimait Mathilde, et qu'il la prendrait pour elle-même. »

C'étaient là, on l'avouera, d'excellentes raisons. Charles de Sivry vint bientôt lui-même à Fampoux confirmer la bonne nouvelle à son ami dont la joie était intense.

Il semblait que cette passion qui venait de se dévelop-

per si brutalement dans son cœur eût fait de lui un autre homme.

Tous ceux qui l'approchaient remarquaient des changements considérables dans sa personne. Il avait totalement cessé de boire. Il avait adopté une tenue plus correcte que la tenue déjà un peu débraillée qu'il affectionnait depuis plusieurs années. Lorsqu'il revint à Paris, sa mère put s'apercevoir qu'il ne sentait point l'alcool.

L'amour pur, l'amour virginal, venait d'opérer ce miracle dans cette âme qui se croyait plus blasée qu'elle n'était, et qui renfermait encore des coins si adorablement naïfs. Un sentiment d'orgueil qui lui était inconnu débordait de lui pour la première fois : ainsi, malgré ses imperfections physiques, une jeune fille n'hésitait point à se livrer à lui. Il avait pu inspirer à quelqu'un un amour sincère ! Nouveauté profonde qui l'étonnait et le grisait, — mais, cette fois, d'une bonne ivresse.

Dans sa joie, il eut voulu que le mariage fut célébré immédiatement. Mais, quoique déjà consentante en principe, la famille Mauté ne voulait pas avoir l'air de brusquer les choses, et tous, sauf Charles, étaient partis en Normandie. Il avait été convenu qu'au retour le mariage serait définitivement décidé et annoncé d'une façon officielle.

Durant cette absence, qui parut longue à Verlaine, ce dernier échangea avec M[lle] Mauté quelques lettres banales, aussi innocentes de forme que de fond. Cependant, le littérateur ne perdait pas tous ses droits, et, bien souvent, les lettres banales se nuançaient en délicieux billets écrits avec humour ou avec une verve charmante. Parfois encore c'étaient des vers qui venaient tout naturellement sous la plume du poète, qu'il devait réunir en volume plus tard sous le titre *la Bonne Chanson*.

Enfin la famille Mauté revint de Normandie, et l'entrevue si désirée eut lieu rue Nicolet, après le dîner.

Il l'a contée lui-même dans ses *Confessions* :

« Qu'il me parut long, bien que bon ce divin et infernal jour-là ! Aussi, quand s'approcha l'heure exquise, quel

soin, pour passer le temps d'une manière du moins conforme à mon train de pensée, apportai-je ou n'apportai-je pas, moi d'ordinaire expéditif en ces matières, à ma toilette ! Que de fois dut ma pauvre bonne mère toute souriante, peut-être, et, quand j'y pense, sans doute inquiète, troublée un peu, de mes expansions, faire et refaire le nœud de ma cravate alors La Vallière (depuis ?), brosser et rebrosser redingote et pardessus, lisser et relisser le haut de forme, etc. Et de quel pas léger et... sérieux (j'avais volontairement oublié mon monocle carré... en verre de carreau. Cet attribut me semblait, pour la première fois, *inutile*... et même un tantinet ridicule), de quelle allure comme ailée, gravement, n'enfilai-je pas le sans fin boulevard de Clichy et celui non moins interminable Rochechouart, n'escaladai-je pas l'escarpement, puis ne dégringolai-je pas la pente de la rue Ramey pour finalement gravir le doux Calvaire dénommé en langue vulgaire rue Nicolet !

« On m'introduisit au salon où Mme M... descendit bientôt, m'encourageant d'une poignée de main vraiment cordiale, et bientôt suivie de son mari avec qui un salut quasiment cérémonieux fut échangé. De vagues propos s'engagèrent... avait-on fait un bon voyage ? où en étaient les cénacles là-bas ? et ainsi de suite, — quand entra la demoiselle vue la première fois.

En robe grise et verte avec des ruches.

« ... Elle s'assit, après que je lui eus doucement serré ou plutôt caressé les fins doigts de sa main droite, dans le cercle que nous formions aux environs d'une grande table guéridon chargée d'albums et d'un vase de la Chine.

« ... Évidemment, il y avait de la timidité, beaucoup de timidité dans son fait et dans son attitude, et de l'émotion évidente, et, pour ma part, je crois bien qu'à cet instant je ne brillai pas non plus par trop d'aplomb. Ravissante sensation, prologue délicat, comme surnaturel, aux suprêmes rapprochements... »

A partir de cette première entrevue, Verlaine se rendit tous les soirs rue Nicolet faire une cour assidue à sa fiancée.

Après de nombreuses hésitations de part et d'autre, le mariage avait été fixé à la fin du printemps ou au commencement de l'été de 1870. C'étaient encore quelques mois d'attente pour l'impatience amoureuse de Verlaine. La destinée allait le faire languir plus de temps encore...



Paul Verlaine à 26 ans.

Un soir, comme il se présentait rue Nicolet, il trouva sa fiancée malade d'une forte fièvre soudaine. Deux jours après, la petite vérole se déclarait.

« A la douleur très réelle, et, comme toute très réelle douleur morale ou physique, très chaste, se mêlait, dois-je l'avouer, a-t-il dit, une manière de vilain désappointement, que je me blâmais et rougissais presque, si j'ose ainsi dire, mentalement, de ressentir, et comme qui dirait charnel. Alors, voilà mon mariage remis aux calendes grecques !... C'était bien la peine de tant m'abstenir, de tant jeûner !... J'étais comme qui dirait honteux de trouver le nom à donner à l'abstinence, au jeûne, et j'étais comme quelqu'un à qui — excusez l'expression vulgaire pour caractériser un sentiment vulgaire — on aurait promis plus de beurre que de pain, et qui n'aurait ni pain ni beurre. »

Heureusement la maladie de Mlle Mauté ne se prolongea pas, mais le mariage fut encore une fois retardé, Mme Mauté ayant, à son tour, contracté le mal en soignant sa fille !

Enfin tout semble terminé, les bans sont publiés, le

mariage tant désiré de part et d'autre va être célébré. L'avant-veille de la cérémonie, Verlaine apprend qu'un de ses meilleurs amis, Lambert de Reissy, un hôte du salon Ricard, vient de se brûler la cervelle. En hâte il court à la maison mortuaire, veille aux derniers préparatifs, s'occupe de tous ces détails lugubres ou tragiques quelques heures avant son propre mariage !...

Le lendemain il conduit le corps de son ami au cimetière, mais, comme il s'en revient le long des boulevards il trouve la ville entière dans un état de surexcitation impossible à décrire. Les cafés sont pleins d'une menace sourde et grondante, les journaux vendent des éditions spéciales que l'on s'arrache, des clubs en plein air se forment, des soldats passent sur la chaussée, la *Marseillaise* retentit dans un coin. Des cris isolés de « Vive la République ! » se font entendre. Ce sont les premières nouvelles de la guerre néfaste qui se répandent comme une traînée de poudre. Après la fausse dépêche annonçant l'écrasement du prince Frédéric-Charles, sont arrivés les vrais messages relatant la retraite de Mac-Mahon, le désastre imminent, les drapeaux et les canons enlevés par l'ennemi.

Au café de Madrid, Verlaine trouva tous ses amis délibérant, buvant et protestant contre l'Empire. Lui-même se mêla à eux, criant comme eux, brandissant son chapeau haut de forme, sautant sur une table et criant : « Vive la République ! » A ce moment, des « blouses blanches » passaient sur le boulevard. *Ils* s'arrêtèrent, jetèrent un coup d'œil du côté du café de Madrid et auraient infailliblement arrêté Verlaine si ce dernier ne s'était échappé par une porte de derrière.

Mais il était dit que les aventures que lui réservait cette journée n'étaient pas finies.

A peine en liberté, il acheta l'un des nombreux journaux que les promeneurs s'arrachaient, et, entre autres nouvelles, ses yeux s'arrêtèrent avec stupeur sur cette information :

« L'Impératrice Régente a promulgué, le Conseil des

Ministres entendu, le Corps Législatif ayant voté, et le Sénat ayant été entendu, la loi suivante :

« Tous les hommes non mariés, des classes 1864-1865, qui ne font pas partie du contingent, sont appelés sous les drapeaux. »

Or Verlaine appartenait à la classe 1864 !

Heureusement il se mariait le lendemain...

Circonstances tragiques de tous côtés, son union était célébré, on peut le dire, dans une aurore de sang et sous les plus sinistres auspices.

La cérémonie eut lieu à la mairie de Montmartre et à l'église Notre-Dame-de-Clignancourt. Les témoins de Verlaine étaient Léon Valade et Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo.

En attendant la cérémonie civile, l'on causait par petits groupes de la guerre et des nouvelles de plus en plus mauvaises qui arrivaient de toutes parts. Dans l'assistance : les amis du poète, Camille Pelletan et Louise Michel qui, alors, donnait des leçons pour vivre et comptait Mlle Mauté parmi ses élèves. Elle remit à la femme de Verlaine quelques poésies où elle engageait les jeunes époux à demeurer de bons citoyens et à en procréer d'autres... le plus possible !

Après le mariage à l'église, « le déjeuner dinatoire, rue Nicolet », ce fut la fin de ce jour que Verlaine appelait depuis si longtemps de tous ses vœux.

C'était bien, en effet, pour l'auteur des *Poèmes saturniens* l'un des moments les plus émouvants de son existence. L'amour qu'il a voué à Mathilde du premier soir où il la vit, devait demeurer chez lui toujours aussi ardent, aussi pur, aussi absolu. Même lorsque la vie mauvaise l'éloigna de cette femme, même lorsqu'il se contraignit à lui demander un humble pardon, des effusions de tendresse montaient à ses lèvres, un immense et joyeux sentiment d'adoration le soulevait tout entier. Par la pensée il se reportait alors à l'époque des fiançailles, à celle de son mariage, et ces années lui apparaissaient à distance les plus charmantes qu'il eût vécues.

N'avait-il point, du reste, un témoin de ces minutes de joie sincère et profonde dans ce recueil de vers qu'il a intitulé *la Bonne Chanson*? La *Bonne Chanson* qui fut écrite en ces années 1869 et 1870, c'est la chanson d'amour qui fleurit instinctivement sous la plume du poète amoureux, c'est l'aveu cent fois répété de la joie qui l'étouffe, de l'enivrement qui le possède.

La plupart des vers de ce recueil ont été, nous l'avons dit, empruntés aux lettres mêmes que Verlaine envoyait à Mathilde lors du séjour en Normandie de cette dernière.

Ce qu'il y a d'intéressant, au point de vue poétique dans ce nouveau livre de Verlaine, qui parut en 1870, c'est qu'il accuse le passage d'une manière poétique à une autre manière. Beaucoup de critiques l'ont noté justement : la *Bonne Chanson* est le premier essai du génie de Verlaine dégagé de la tradition parnassienne et s'essayant à conter l'histoire de son propre cœur. C'est la première confession qui sorte de cette bouche, et c'est une confession sincèrement brûlante comme toutes celles qu'écriva plus tard le poète.

L'amour pur, l'amour jeune et ardent qui vient de l'envahir le transporte, il éprouve l'intense besoin de clamer son bonheur, il le donne en confidence au monde entier. C'est qu'il a senti son être comme rafraîchi, comme récréé au contact frais de sa jeune fiancée, de sa jeune épouse. C'est que dans son adoration exclusive, il jure d'oublier les heures mauvaises de son existence, il jure — de bonne foi — de devenir meilleur afin de rester plus digne de celle qu'il a choisie pour sa compagne :

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
Puisqu'après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

C'en est fait, à présent, des funestes pensées,
C'en est fait des mauvais rêves, ah! c'en est fait
Surtout de l'ironie et des lèvres pincées,
Et des mots où l'esprit sans l'âme triomphait!

Arrière aussi les poings crispés et la colère
A propos des méchants et des sots rencontrés ;
Arrière la rancune abominable ! Arrière
L'oubli qu'on cherche en des breuvages exécrés !...

Résolutions pleines de sagesse qui, hélas ! vont se diminuer, se dissoudre au contact de la vie malfaisante, et, d'abord, au contact de l'existence tragique que Verlaine va mener pendant l'Année terrible et pendant la Commune.

Le poète de la *Bonne Chanson*, nous l'avons dit, appartenait comme homme marié, ayant déjà, du reste, fourni un remplaçant, aux contingents non appelés dans l'armée active ou dans la mobile.

Tout à l'épanchement de ses premières joies matrimoniales, il accepta d'abord, d'un cœur léger cette exemption. On avait loué au n° 2 de la rue du Cardinal-Lemoine, un gentil appartement au quatrième étage, avec un grand balcon qui avait vue sur le quai de la Tournelle. C'était plutôt le logement d'un ménage de petit employé de l'Hôtel de ville que le logis d'un artiste. Les meubles qui le garnissaient, étaient simples, aussi bourgeois que possible. Seules quelques lithographies pendues au mur, quelques estampes japonaises — peu recherchées encore à cette époque — venaient apporter une note originale. Une quinzaine de photographies d'amis, un portrait à l'huile de Lepelletier par F. Bazille, un lavis de Verlaine représentant le château de Carlsbourg, dans les Ardennes, complétaient le mobilier, avec une bibliothèque assez bien garnie, dans laquelle Racine alternait avec les *Épaves*, de Baudelaire, et Voltaire avec la *Lanterne*, de Rochefort.

Aussitôt terminées les quelques heures accordées à son bureau, Verlaine accourait dans son petit logement y retrouver celle qu'il aimait du plus profond de son cœur et auprès de laquelle il rencontrait ce qu'il n'avait jamais connu encore : la sincérité et la pureté dans l'effusion de l'amour.

Cependant, si absorbés par leur jeune passion que

fussent les deux amoureux, ils ne pouvaient oublier entièrement le monde extérieur qui se révélait à eux de façon si tragique dans cette effroyable année terrible. Bientôt Paris fut investi, et Verlaine, patriote à ses heures, crut qu'il était de son devoir de concourir à la défense de la grande ville. S'arrachant aux bras de sa jeune femme, il se fit bravement inscrire au 16e bataillon de la Rapée-Bercy, le bataillon de son quartier destiné à défendre la région du sud, entre Issy et Montrouge.

Ce passage à l'armée fut très funeste à la destinée des jeunes époux. En effet, Verlaine qui avait à peu près cessé de boire, se retrouva au milieu d'une société de marchands et garçons de marchands de vins de Bercy qui aimaient volontiers à lever le coude et se vengeaient des froides nuits de garde en se dispersant, au retour, parmi tous les zincs qui jalonnaient leur route. L'auteur de la *Bonne Chanson* fut assez faible pour les accompagner une première fois, il y prit goût, y revint, et, un soir de décembre, rentra chez lui dans un piteux état. La nuit avait été glaciale, le garde national avait combattu le froid en absorbant force boissons capiteuses. Mme Verlaine éclata en reproches. Monsieur se fâcha tout rouge.

Le lendemain, à la rentrée du bureau, il ne trouva plus sa femme au domicile conjugal. Elle s'était réfugiée chez ses parents! L'époux l'y poursuit et parvint à la ramener. Mais désormais c'en était bien fini de la bonne entente conjugale.

C'en était fini aussi du patriotisme de l'auteur des *Poèmes saturniens*. Un jour, Verlaine, dégoûté du métier de garde national, omit de se présenter à son corps et resta tranquillement chez lui les pieds au feu. Coût : quarante-huit heures de prison.

Ne tenant guère à renouveler connaissance avec les cachots, il se fit appeler deux fois avant de s'y rendre, et encore lorsqu'il se décida à obéir, coupa-t-il le chemin de nombreuses stations chez les marchands de vin.

Cette prison-là était un immense hangar, une grange qui eut pu être l'atelier d'une tribu de peintres ou

de sculpteurs en gros, prenant jour d'en haut par un vitrage demesuré, mal joint, sommairement meublé de lits de camp tout autour d'un poêle entretenu du dehors et d'un « cabinet », dans un coin, où le *Jules* traditionnel sommeillait, utile et mal odorant. « J'entrai, dit-il, dans cette gigantesque salle de police où une trentaine, au bas mot, de prisonniers, képis et vareuses, causaient et chantaient, fumaient et jouaient, dominos, dames et échecs — ou les cartes! en un mot menaient un train des moins maussades... pour eux-mêmes... Le poêle faisait rage, le vitrage aussi, et c'était une touffeur dans les bises, trop efficaces véhicules de bronchites prochaines et de rhumatismes à l'horizon, dont j'attrappai ma juste part rétributive aux temps voulus. La connaissance entre mes compagnons et moi fut vite faite, grâce à une humeur spécialement communicative et relativement toute ronde que j'ai. » ·

Cette rapidité de liaison n'alla pas cependant jusqu'à lui faire partager avec les autres détenus le pâté de perdreaux dont sa femme l'avait pourvu, et il avoue qu'il profita de l'ombre et du repos des deux nuits, pour le déguster. Il ajoute « Tiens, eux, les autres, à ma place!... »

Au bout de quarante-huit heures, il quitte ces nouveaux amis, qui l'accompagnent jusqu'à la porte d'un vigoureux

Tu t'en vas et tu nous quittes,
Tu nous quittes et tu t'en vas.

Quand il rentra chez lui, il apprit que le pâté de perdreaux était un pâté de rat. Dans sa colère, il en fit une scène terrible à sa malheureuse femme!...

Une bronchite contractée sur les remparts vint bientôt, du reste, le dispenser de toute obligation militaire. Reconnu inapte au service, il reprit tranquillement le chemin familier de son bureau qu'il n'aurait jamais dû abandonner.

Survint le 18 mars et la Commune. M. Thiers, en s'enfuyant à Versailles, emmenait avec lui le gouvernement et l'administration. Les employés zélés s'empressèrent de

le suivre. Verlaine ne les imita point : il resta tranquillement à son poste. Sa paresse native et son insouciance le disposaient à ne s'émouvoir de rien. Et puis il était républicain (Vive la Commune!), assez lié avec Raoul Rigault, et, surtout, décidé à s'épargner les tracas d'un déménagement hâtif, avec sa mère qui ne voulait à aucun prix quitter Paris.

Il resta donc, retournant chaque jour à son bureau avec la même monotone régularité, retrouvant les mêmes tables, les mêmes encriers, les mêmes fauteuils, mais non les mêmes collègues. La plupart de ces derniers, en effet, s'étaient éclipsés dès qu'il s'était agi de prendre parti entre Versailles et Paris, et le gouvernement de la Commune était même assez embarrassé pour faire fonctionner certains services. Heureusement, Verlaine se trouvait à ce moment-là au bureau de l' « ordonnancement des mandats aux desservants et curés ».

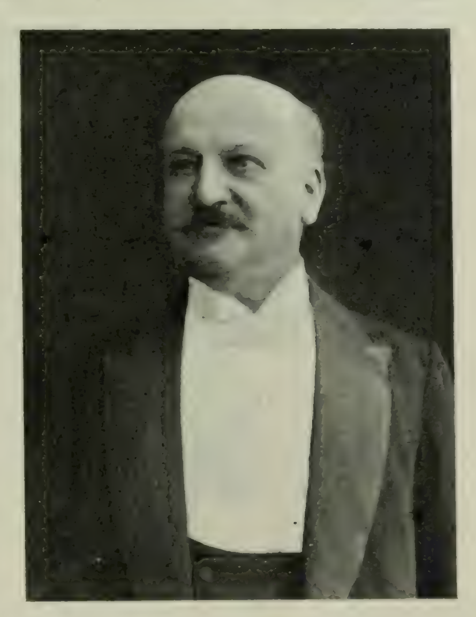
On jugea qu'un tel emploi pouvait à la rigueur demeurer sans titulaire pendant quelque temps, et on arracha l'auteur des *Poèmes saturniens* à ses innocentes occupations pour lui confier la fonction beaucoup plus importante, mais aussi beaucoup plus dangereuse pour lui, de « chef de bureau de la presse ». Son travail consistait à dépouiller les journaux et en signaler tous les articles favorables ou hostiles à la Commune. Nulle réflexion à émettre, du reste, au sujet de ces coupures : les signaler d'un trait, les arracher d'un coup de ciseaux et les présenter aux maîtres du jour.

Comment Verlaine avait-il été désigné à une fonction somme toute aussi importante? Probablement en raison de sa qualité d'homme de lettres, peut-être aussi à l'amitié de Raoul Rigault...

Le poète de la *Bonne Chanson* ne s'émeut pas, du reste, de l'honneur qu'on lui faisait. Avec la même placidité d'employé studieux, il crayonnait, coupait et collait les extraits de la presse, et ce jusqu'au jour de l'écroulement de la Commune, jusqu'à la minute où l'on apprit que les Versaillais venaient de franchir la porte d'Auteuil. Ce

jour-là, il eut vraiment peur, une peur bête, atroce, implacable qui lui fit oublier toute idée de sagesse ou de prudence. Ne songeant même pas à défendre sa femme, ou à s'enfuir avec elle, il la laissa partir chez ses parents, rue Nicolet, à Montmartre, et lui-même demeura au logis — avec la bonne!

M. Edmond Lepelletier, dans son livre si documenté, a conté d'une façon fort pittoresque et en mettant les choses au point, la rencontre qu'il fit de Verlaine dans la journée du mercredi 24 mai 1871 :



M. Edmond Lepelletier.

« Je me trouvais, dit M. Lepelletier, avec mon ami Émile Richard aux environs de l'Hôtel de ville en flammes... Nous étions pris entre deux feux... Je proposai à mon compagnon de nous réfugier chez Paul Verlaine... Il n'était pas sorti. Il avait passé la journée de la veille dans un cabinet de toilette, sans fenêtres, affolé par la canonnade. Dans ce réduit obscur, il cherchait cependant à attirer la petite bonne, pour la rassurer, disait-il, pour se rassurer aussi sans doute. A deux on est plus brave...

« Le pauvre Paul était si affamé qu'après un repas expédié à la diable, il ne voulut jamais consentir à monter

sur le balcon pour contempler la magnificence hideuse du spectacle. Un panorama d'empereur romain!

« De son balcon, on découvrait un impressionnant paysage parisien. On plongeait sur la Seine, on apercevait les hauteurs de Passy, Montmartre, Belleville, et le fond de la Seine vers le grenier d'abondance, Ivry et Charenton, En face, tout près, Notre-Dame, noire et reposante; sur le côté, l'Hôtel de ville, rouge, et à gauche, le Palais de justice tout noir, enveloppé de fumées épaisses, d'où par moments, dardaient d'énormes langues violacées, des jets de flammes sombres. Et tout cela flambait, crépitait, craquait, s'écroulait, s'effritait. Le ciel devenait tout ténébreux, avec d'immenses reflets cramoisis. Une forge dans une caverne. Comme des vols de corbeaux ou de chauves-souris, des feuilles de papier noircis, calcinés, recroquevillés, voletaient, s'abattaient, reprenaient leur course aérienne, planaient, tourbillonnaient, ou montaient tout à coup, cerfs-volants chimériques, fantastiques aérostats, vers les nuages fuligineux et disparaissaient à la vue. C'étaient les détritus des archives de la Cour des comptes, du Conseil d'état, de la Préfecture de police, que l'incendie dispersait ainsi. Le ciel était lapidé avec du papier noirci.

« L'Hôtel de ville rougeoyait, avec des trophées de flammes, jaillissant de ses hauts combles, comme des banderoles de fête. L'édifice demeurait à peu près intact, d'apparence. Son bloc se tenait encore. Avec ses verrières brisées, ses fenêtres sabordées, on eût dit, immense et monstrueux, un de ces édifices en bois sculpté qu'ouvrageaient de naïfs sculpteurs italiens, et que de l'intérieur ils éclairent avec des bougies. La Seine, que sillonnaient de lourdes canonnières, de temps en temps lâchant un obus, reflétait l'Hôtel de ville illuminé. A gauche, à droite, au sud, au septentrion, partout s'étalaient, en plein midi, des lueurs de couchant. Un crépuscule permanent d'ocre, de bitume et de vermillon.

« De tous les côtés, des vapeurs montaient, s'étalaient, s'agglomeraient. La coloration générale était non pas rouge, mais grise. Et cependant tout Paris flambait, mais

la masse des nuées lourdes, des fumées tirebouchonnantes, enveloppait tout, et mettait comme un écran entre chaque brasier ardent. On distinguait très nettement, s'élevant hardie et finement amenuisée, la flèche dorée de la Sainte-Chapelle; elle émergeait, intacte et comme mystérieusement protégée, des flocons noirâtres de la préfecture incendiée.

« Tout à coup, à l'Orient un flamboiement intense éclate. C'est comme un bol de punch formidable tout à coup remué, se ravivant. Des flammes vertes, bleues, irisées, mordorées, jaunes, se hérissent, gigantesques lames de sabres, bariolées de couleurs sauvages. Le grenier d'abondance avait pris feu. Je criai à Verlaine de venir un instant sur le balcon. Il fallait se hâter de contempler ce lugubre et prodigieux spectacle, qui eût découragé Érostrate et humilié Néron. Il ne voulut pas. Il prétendit demeurer avec Louise, la servante qui avait peur, dans le cabinet de toilette sombre. On ne put pas le faire renoncer à ces deux idées tenaces : éviter de voir l'horreur de l'incendie et réconforter la bonne.

« Du côté des vaincus, les détonations sourdes des pièces du Père-Lachaise et des Buttes-Chaumont, lâchant leur dernières volées, la fusillade au loin déchirant l'air; du côté des vainqueurs, à la Bastille, ajoutaient à l'horreur du tableau...

« La poudrière du Luxembourg éclata au moment où nous venions de nous asseoir dans la salle à manger pour déjeuner... Ce fut une secousse violente dans tout le quartier. Les vitres tremblèrent et la vaisselle s'entrechoqua sur la table.

— Ah! s'écria Verlaine, voilà le Panthéon qui va tomber dans mon assiette!... »

« Et il s'enfuit derechef vers le cabinet noir.

« Par moments, Verlaine, en geignant, s'informait de sa mère, de sa femme aussi, mais moins anxieusement. Il disait mollement qu'il était un misérable de rester là, bien à l'abri, et qu'il devrait sortir, s'informer de ce qu'étaient devenues les deux femmes. »

Enfin elles arrivèrent, Mme Verlaine mère ayant traversé à pied tout Paris, au milieu des fusillades, des cadavres, des ruisseaux de sang.

Le récit tragique qu'elle fit de sa journée donne hâte à Edmond Lepelletier et à son compagnon de s'enfuir vers des lieux plus tranquilles. On pouvait à tout instant venir fouiller la maison. Lepelletier, qui avait accompli des fonctions administratives sous la Commune, pouvait être reconnu et fusillé.

Heureusement, se penchant sur le balcon, ils aperçurent le 110e de ligne où Edmond Lepelletier avait servi et où il connaissait tous les officiers et sous-officiers. Ils descendirent, allèrent serrer les mains de leurs anciens camarades et obtinrent d'être accompagnés par l'un d'eux jusqu'à la rive droite où le passage, désormais, était libre.

Quant à Verlaine, les émotions intenses qu'il avait vécues dans ces journées tragiques le laissèrent abattu et découragé. Il commit la faute de se croire perdu parce qu'il avait découpé des journaux sous la Commune, et il n'osa point — sinon retourner à son bureau qui était en cendres, — du moins se présenter au Luxembourg où étaient installés les services municipaux. Affolé, il se voyait déjà arrêté, condamné, déporté.

En hâte il déménagea de la rue du Cardinal-Lemoine et alla habiter à Montmartre, 15, rue Nicolet, dans la petite propriété sise au bas des buttes et appartenant à ses beaux-parents, M. et Mme Mauté de Fleurville.

Par une étrange inconséquence de résolution, en même temps qu'il se cachait, il se montrait dans tous les lieux où on était accoutumé de le voir, dans ses cafés ordinaires où il reprenait peu à peu ses anciennes habitudes. Il n'eut donc pas été difficile au gouvernement de M. Thiers de s'emparer de lui si, par hasard, on avait voulu le poursuivre pour participation à la Commune. Mais qui se souciait d'un humble bureaucrate comme lui?...

Au fond, Verlaine n'était pas fâché de saisir ce prétexte pour se débarrasser définitivement de ce lien administratif

qu'il appelait plaisamment le *bural*. Depuis longtemps il aspirait à recouvrer une liberté complète. Les derniers mois l'avaient vu à peu près inactif. Il n'éprouvait aucune envie de reprendre le collier de misère, et, sans doute, était-il beaucoup plus intéressant d'absorber un grand nombre d'apéritifs dans les cafés en discutant littérature.

Le malheur est que cette vie d'inaction, de paresse et de beuverie, Verlaine l'étalait avec cynisme sous les yeux indignés de sa femme et des parents de cette dernière. A partir de ce jour, on peut dire que son ménage devint un enfer, les disputes succédant aux scènes, les rentrées de plus en plus tardives du poète s'accompagnant des gémissements et des désespoirs de sa malheureuse femme qui passait des nuits entières à l'attendre.

Un jour, nouvelle alerte. On a parlé à Verlaine de dénonciation, de poursuite possible. Le voilà perdu. Il rentre bouleversé, affole la maison, et, claquant de peur, s'enfuit à Fampoux avec sa femme. Il y passe tout l'été. Puis il villégiature quelque temps à Lécluse, chez M. Dujardin.

De là, il écrit à Émile Blémont :

« Notre fenêtre donne sur une grande cour, au milieu de laquelle s'élève une colonne Vendôme, moins prétentieuse que la défunte, et qui, plus utile, se contente de l'humble nom de cheminée. Puis viennent des toits de brique percés de mille tuyaux plus bizarres les uns que les autres, puis des cuves, puis des cuves encore et toujours des cuves. Et si vous aimez la mélasse, on en a mis partout, et encore ailleurs. Cet ensemble, industriel à l'excès, est heureusement compensé par le voisinage d'un petit bois charmant qui fourmille de fraises, de noisettes et de points de vue : de plus, mon cousin possède un jardin *very confortable*, où les poiriers en chandelles, les pêchers en espaliers et les vignes en arceau encadrent très pompeusement d'admirables roses et d'énormes lys.

« Fumer là deux pipes, après le dîner (midi), boire sept à huit chopes au cabaret (4 heures à 5 heures), et voir tomber la nuit dans le bois, en lisant quelque livre bien

calmant, telle est ma nouvelle vie, qui diffère de celle de là-bas. Nous comptons retourner sous peu dans Fampoux... »

Deux semaines plus tard, il rentrait à Paris, en septembre, et, tout naturellement, il reprenait ses habitudes de café, d'apéritifs et de soirées nocturnes. Les querelles empiraient dans son ménage : elles allaient bientôt atteindre leur point culminant avec l'intrusion d'un nouveau personnage dans la vie de Verlaine, son mauvais génie, Arthur Rimbaud.

IV

Arthur Rimbaud

Mon mauvais génie ! C'est ainsi, en effet, que Paul Verlaine a appelé Arthur Rimbaud, et, vraiment, le qualificatif n'est pas trop fort si l'on songe aux désastres qu'accomplit son ami dans la vie de l'auteur des *Poèmes saturniens*.

Il a été le prétexte à l'éloignement de la femme de Verlaine ; il a motivé le procès en séparation ; il a accru la funeste ivrognerie du poète, et l'a transformée en affection pathologique ; il l'a enfin entraîné en des voyages continuels et sans but. Il domina, il ensorcela, il envoûta pour toujours le pauvre et faible garçon qu'était Paul Verlaine.

A diverses époques de son existence, Verlaine s'était pris d'affection étrange pour certains de ses camarades. Edmond Lepelletier se souvient du cousin du poète, nommé Dujardin, qui demeurait à Lécluse, un bourg près Arleux, dans le Nord, que Verlaine, encore enfant, aima d'une amitié ardente. « C'était, dit-il, tout différent de l'amitié, véritablement intellectuelle, qui nous unissait. Il s'exprimait sur le compte de son jeune cousin comme un amant vantant sa maîtresse... » Mais le biographe s'empresse d'ajouter que le lycéen Verlaine « avait encore sa robe d'innocence », bien qu'il en puisse paraître autrement !

Au lycée Bonaparte, il se prit d'une tendresse infinie

pour un frêle et mélancolique jeune homme du nom de Lucien Viotti qui devait trouver une fin tragique en 1870.

Puis vint Arthur Rimbaud.

Edmond Lepelletier non seulement insiste sur l'influence de Rimbaud sur les mœurs de Verlaine, mais il assure également « que les combinaisons imaginatives et les spéculations extraordinaires de Rimbaud eurent une grande action sur son cerveau et modifièrent son tempérament poétique ».



Arthur Rimbaud.
Par Paterne Berrichon.

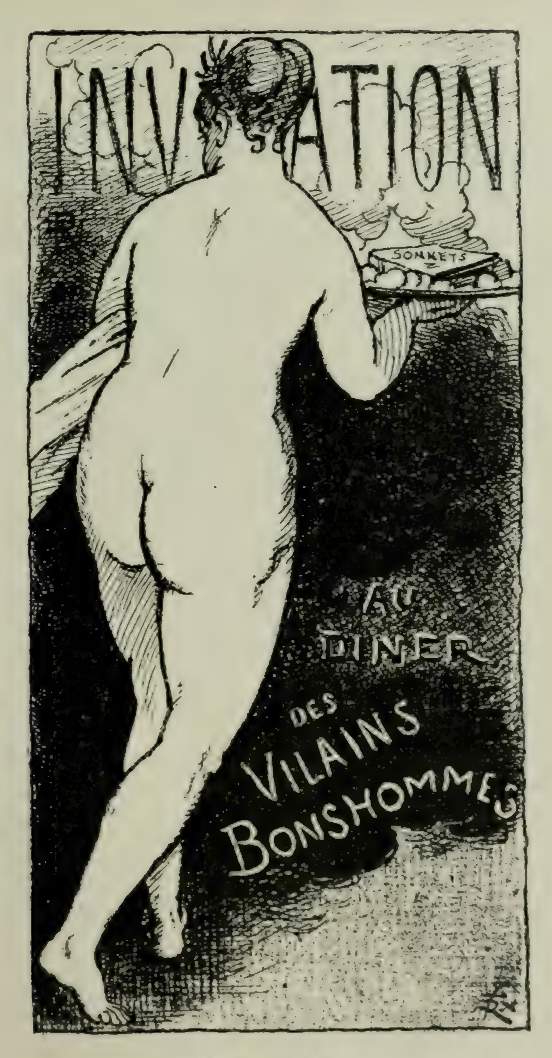
Rimbaud ne fut pas, au reste, le dernier ami de Verlaine ; il s'attache encore à bien des jeunes hommes, — poètes, professeurs, dessinateurs, — qu'il aimait à appeler ses disciples. Pendant son séjour au collège de Réthel, et dans une institution anglaise, chez M. Andrewss, où il professait, il eut encore ce que son principal biographe appelle des « liaisons d'âmes très fortes », mais nulle ne fut aussi suivie, aussi serrée que celle qu'il contracta avec l'auteur du *Bateau ivre*.

Arthur Rimbaud, comme Paul Verlaine, était né dans les Ardennes. Il avait vu le jour à Charleville le 20 octobre 1854. Autre coïncidence curieuse : son père était aussi officier, capitaine d'infanterie, mais, pas plus que Verlaine, cette hérédité n'orienta ses goûts vers l'armée.

Être bizarre, imprévu, Arthur Rimbaud devait avoir l'existence bizarre, imprévue qu'il avait rêvée pour lui-même.

« Gavroche sinistre, cet étrange garçonnet avait l'aspect d'un échappé de maison de correction. Mince, pâle, dégingandé, pourvu d'un appétit robuste et d'une soif inextinguible, avec cela froid, méprisant et cynique. »

Intelligence précoce, du reste, mais tourmentée et gonflée d'un immense orgueil que venaient amplifier



Dessin de Félix Régamey.

encore ses succès scolaires. Déjà il rime, il écrit le *Bal des Pendus*, les *Premières Communions*, mais nul talent sympathique chez lui, nulle cordialité franche. Il y a dans son être quelque chose de mauvais qui effraie ceux qui l'approchent. Toute sa vie il sera ainsi, surtout dans les milieux littéraires de Paris où il se montrera aussi taciturne et aussi insociable que possible.

Cependant, dès sa rhétorique, il a la hantise de Paris. Avant la fin de la guerre avec l'Allemagne, il vend ses livres de prix et il part. Où va-t-il? Chez qui descendra-t-il? Avec quel argent pourvoiera-t-il à ses premiers besoins? Il n'en sait rien. Il part et il prend le chemin de fer, sans billet! A la gare de l'Est, à Paris, on l'arrête, on lui demande son nom, il refuse de répondre, on le conduit au Dépôt, il demeure toujours muet. Enfin, au bout de quelques jours, il se décide à avouer qui il est. On le ramène à Charleville.

Équipée absurde. Rimbaud ne perd pas, pourtant, le goût de Paris. Il y songe sans cesse, tout en composant de nouveaux poèmes, en correspondant avec des amis, en déblatérant contre la guerre, contre la défense des Parisiens, contre la poésie romantique et Victor Hugo.

L'image seule de l'auteur des *Poèmes saturniens* trouve grâce devant lui. Il se repaît de ses vers, les récite à tout venant.

Enfin il n'y peut tenir, il repart pour la capitale en février 1871.

Edmond Lepelletier conte ainsi cette pittoresque aventure :

« Il arriva chez André Gill. Pourquoi? Peut-être parce qu'en route quelque caricature du célèbre dessinateur avait frappé ses yeux. Il pénétra chez Gill, avec une liberté d'allures étourdissante. Cette hardiesse froide, ce mépris de toute convenance, cette absence de respect des usages, fut un des côtés saillants de son caractère. L'artiste était absent de son atelier, et il avait laissé, avec sa confiance habituelle, sa clé sur la porte. Quand il revint, il s'arrêta sur le seuil, légèrement surpris de trouver un hôte in-

connu allongé sur le divan et ronflant vigoureusement. C'était un enfant. Toute idée de méfait fut écartée immédiatement.

« Il secoua le dormeur, lui demandant : Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ? Arthur Rimbaud se nomma, dit qu'il habitait Charleville, qu'il était poète, qu'il venait pour conquérir Paris, et il ajouta, en se frottant les yeux, qu'il regrettait d'avoir été réveillé si vite, parce qu'il faisait de bien beaux rêves. — « Moi aussi, répondit Gill, avec sa grosse jovialité, et son air bon garçon, moi aussi je fais quelquefois de beaux rêves, mais je les fais chez moi ! »

« Le dormeur s'excusa. C'était un adolescent pauvre, un rimeur isolé, un enfant perdu. Gill avait bon cœur, il eut pitié de lui, et voulut bien l'avertir qu'il n'y avait rien à faire pour un poète à Paris. Il lui donna une pièce de dix francs, toute sa fortune ce jour-là, en l'engageant à retourner vers la maison maternelle. »

C'est ce que fit, en effet, Rimbaud, mais quelques semaines plus tard, après avoir franchi à pied la distance de Paris à Charleville, au milieu des lignes allemandes, se faisant passer pour franc-tireur aux yeux des paysans, courant mille dangers de toutes sortes, y prenant goût, cependant, puisque, bientôt, il renouvelle son équipée. Il revient à Paris en pleine émeute sanglante, participe, bien entendu, à la Commune, s'échappe et revint en province.

C'est alors qu'un jour il se décida à écrire à Verlaine une lettre enthousiaste où il lui clame son admiration. En même temps il lui envoie le *Bateau ivre* qu'il lui dédie, et il lui recommande la cantilène, depuis fameuse, des *Chercheuses de poux*.

L'auteur de la *Bonne chanson* est ému et répond au jeune poète en l'invitant à venir le voir au plus tôt à Paris. Et c'est ainsi qu'un beau matin, Arthur Rimbaud descendit chez Paul Verlaine, ou, plus exactement, chez les beaux-parents de ce dernier.

Celui-ci avait annoncé à tous la venue d'un nouveau phénomène littéraire qui devait tout bouleverser. La dé-

ception fut grande lorsqu'on vit paraître cet adolescent imberbe, pâle et triste, qui ne disait mot à personne et boudait éternellement dans les coins, d'un air soucieux ou fatigué.

Les beaux-parents, la femme de Verlaine s'émurent devant cet être insociable et ils commencèrent de le prendre en horreur. Enfin, quelques jours après son arrivée, excédés des mœurs sans-gêne de cet intrus, M. et Mme Mauté sommèrent Verlaine de mettre dehors son nouvel ami.

Rimbaud partit donc, à travers Paris, un peu à l'aventure, couchant tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, abrité par des poètes, recueilli par des peintres, repoussé par les artistes, se rabattant sur les bourgeois.

Cependant, si Verlaine avait dû obéir aux injonctions de sa famille en mettant Rimbaud à la porte de chez lui, il ne vouait pas moins à ce dernier une admiration sans bornes. Durant cet hiver 1872, il le conduisit partout, il le traîna dans toutes les réunions d'art et de littérature, il l'exalta et le produisit comme le plus miraculeux des petits prodiges.

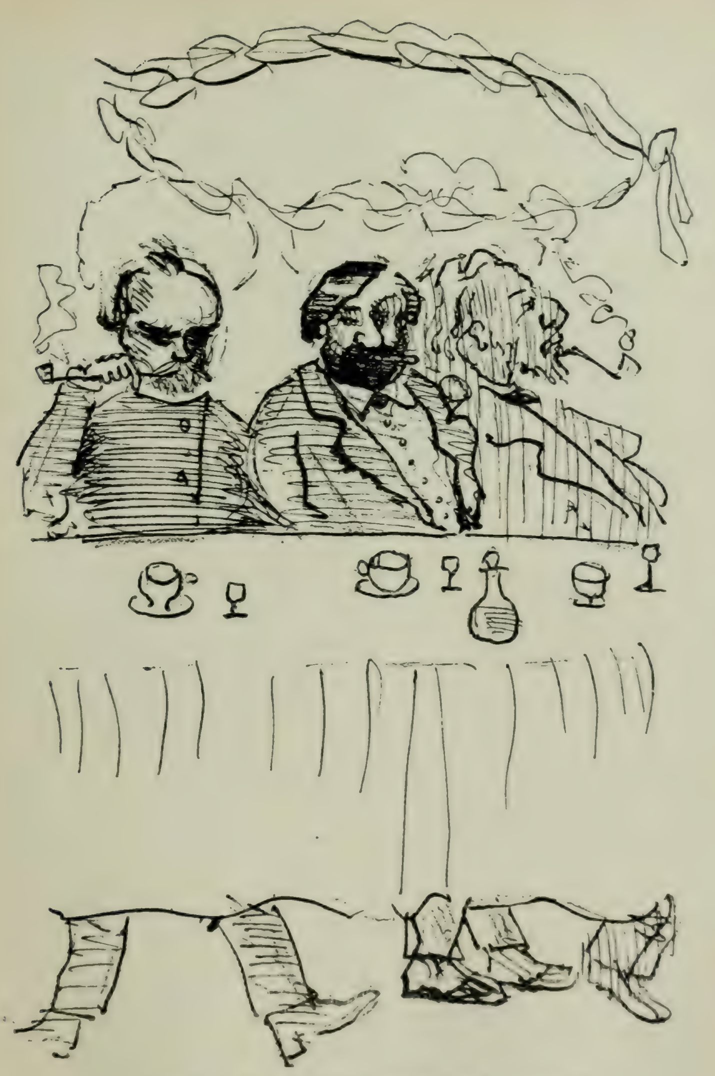
Successivement on les vit tous les deux dans chaque coin du Paris littéraire. C'est ainsi qu'il le présenta tout de suite à un dîner où lui-même fréquentait assidûment, le *Dîner des Vilains Bonshommes.*

Ce dîner avait prit naissance au café du théâtre de Bobino. Modeste boui-boui, Bobino, au coin de la rue Madame et de la rue de Fleurus, avait pour fournisseur attitré Saint-Aignan Choler, auteur infatigable de revues qui faisaient la joie du quartier.

Les premières réunions eurent lieu à l'hôtel Camoëns, rue Cassette, et aussi dans le passage Saint-Benoît tout plein des souvenirs romantiques.

Le dîner émigra ensuite rue Montpensier, au restaurant des Mille-Colonnes, puis revint à son point de départ.

Il n'avait pas de dénomination au début, et faillit s'appeler le *Dîner des Cygnes* grâce à l'inspiration d'une amie habituelle de ces agapes, la belle Léda.



Les « Trois » du dîner des « Vilains Bonshommes ».

Verlaine. Valade. Mérat.

(Dessin de Paul Verlaine.)

Enfin surgit le titre définitif : *Les Vilains Bonshommes*.

Pourquoi ce titre ? Voici : c'était le soir de la première représentation du *Passant* à l'Odéon (14 janvier 1869). Tous les amis de Coppée étaient là qui applaudissaient à outrance, et Sarcey les désigna ainsi le lendemain : « Ah ! c'était une réunion de vilains bonshommes ! »

F. Régamey devait faire le dessin pour l'invitation à dîner qui suivit de près cette première mémorable, et, comme on était en quête d'un titre, il lui sembla que l'apostrophe du critique était bonne à prendre.

Le nom lui resta.

Le *Dîner des Vilains Bonshommes* comptait un grand nombre de convives habituels dont beaucoup devaient devenir illustres ou étaient déjà fort notoires : Banville, Coppée, de Hérédia, Léon Dierx, Armand Silvestre, Léon Valade, Camille Pelletan, les deux Cambon, Régamey, Verlaine, Forain, Bracquemond, etc...

Rimbaud y vint donc plusieurs fois, accompagné de son mentor. Un soir, au cours des lectures poétiques qui terminaient le repas, une violente altercation se produisit entre Rimbaud et Étienne Carjat lequel applaudissait vivement une pièce de Jean Aicard. Bruyamment, l'auteur du *Bateau ivre* se mit à ricaner.

« Oh ! non, assez !

— Silence ! cria Carjat d'une voix forte.

— Je me tairai si je veux, riposta Rimbaud.

— Morveux, si tu ne te tais pas, je vais te tirer les oreilles, s'exclama Carjat hors de lui. »

Furieux, l'éphèbe se précipita sur la canne à épée que Verlaine apportait toujours et qu'il avait déposée dans un coin. D'un geste brusque il découvrit la lame, et, fonçant sur Carjat, l'aurait sûrement transpercé sans l'intervention de ses voisins de table.

Inutile de dire que les dîneurs furent suffoqués de telles manières, et décidèrent qu'à l'avenir Rimbaud n'y serait plus admis.

Verlaine se montra, bien entendu, extrêmement froissé

du procédé, et ce fut-là, paraît-il, l'origine de la brouille avec tous les amis littéraires de sa jeunesse.

Révolté à l'idée que le *Dîner des Vilains Bonshommes* n'agréait plus la présence de Rimbaud, il présenta celui-ci à des artistes plus dignes de le comprendre. Il le mena, en particulier, chez Victor Hugo. Consécration suprême. Le demi-dieu accueillit avec une olympienne sérénité l'auteur du *Bateau ivre*, et Verlaine ayant parlé du génie naissant de cet adolescent, l'auteur des *Contemplations* le salua aussitôt de « Shakespeare enfant ».

Enfin Verlaine réussit à faire admettre son jeune compagnon dans le fameux « Coin de Table » de Fantin-Latour qui fut exposé au salon de 1872. Debout, au centre de la toile, Emile Blémont et Pierre Elzéar à sa droite, Jean Aicard à sa gauche, et au coin de la table à demi desservie où l'on vient de dîner, sont assis Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan.

Albert Mérat devait compléter le groupe, à côté de Pelletan, mais il ne vint pas, ayant alors un certain éloignement pour Verlaine et Rimbaud ; il fut remplacé par un grand géranium blanc, et Fantin se consola en disant qu'il avait métamorphosé un poète en fleur !...

Ainsi partout où il passait, Rimbaud trouvait le moyen de faire du vide autour de lui. Il menait, du reste, une existence étrangement anormale de visionnaire et d'homme ivre. Il se grisait, par système, de haschich, d'alcool et de tabac ; il goûtait les impressions du noctambulisme et de l'insomnie. Il passait dans l'existence comme dans un rêve.

« Ses allures, disent MM. Jean Bourguignon et Charles Houin, ses attitudes, ses propos étonnèrent, inquiétèrent, stupéfièrent, épouvantèrent nombre de gens qui virent à côté du poète un « insupportable voyou » et pis encore...

« Dans ce monde littéraire et artiste, où plus qu'ailleurs règnent la vanité, le persiflage, le ton autoritaire et le souci de l'individualité, Rimbaud n'avait pas plié son

esprit d'indépendance parfaite, son caractère entier, tenace et volontaire, mais forcément timide, où une pointe de fumisterie froide se mêlait à une sensibilité native et délicate. Aussi ne fut-il pour la plupart qu'un passant énigmatique, soulevant les mépris et les soupçons jaloux, et ne laissant que le souvenir d'histoires ambiguës, ou contradictoires. Ainsi semble s'expliquer ce qu'on peut appeler l'échec moral d'Arthur Rimbaud dans la vie parisienne. »

Lui-même dut sentir qu'il ne réussissait à s'imposer ni au respect ni à l'admiration des gens. Verlaine seul demeurait son fidèle disciple. Mais quelles querelles violentes ne suscitait pas l'intrusion de cet étranger dans le ménage de l'auteur de la *Bonne Chanson !*

Ce ménage allait de mal en pis. Cependant le lien conjugal avait été renforcé par la naissance d'un enfant, un fils, Georges. Verlaine a toujours parlé avec attendrissement de son fils. Il l'eut, certes, beaucoup aimé s'il n'en avait été séparé de bonne heure. En tout cas, c'eût été là, pour sa femme, un motif suffisant à exploiter pour faire revenir à elle son mari lorsqu'il commença de se détacher d'elle. Mais, déjà, une suspicion plus forte que l'amour conjugal avait envahi le cœur de Mme Verlaine. Cette suspicion naquit du jour où Arthur Rimbaud débarqua chez eux.

L'enthousiasme exagéré de son mari pour le génie de l'auteur du *Bateau ivre*, les démonstrations de l'amitié la plus expansive qu'il lui prodigua tout de suite éveillèrent sa méfiance. Les longs tête-à-tête des deux poètes, des serrements de main surpris, une certaine familiarité un peu louche confirmèrent ses soupçons.

Rimbaud, dans la beauté de son jeune visage, dans le charme de son corps d'éphèbe, était décidément trop joli, trop affiné. Il était grand, bien bâti, avec des cheveux châtain clair et des yeux d'un bleu pâle inquiétant. Son visage parfaitement ovale charmait et inquiétait à la fois par tout ce qu'il y avait de fougue dans ses yeux étincelants, par tout ce qu'il y avait de charme esthétique dans la pureté de ses lignes.



Coin de table.
Par Fantin-Latour.

Elzéar Bonnier, Émile Blémont, Jean Aicard.
Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, E. d'Hervilly, C. Pelletan.

Cet étrange éphèbe attirait et repoussait à la fois. En tout cas, personne ne pouvait passer auprès de cette beauté baudelairienne et perverse sans être frappé de son originalité.

On pense si Verlaine déjà nerveux, inquiet à cette époque et rendu plus nerveux encore par de fréquents excès de boisson, s'enflamma pour la beauté et le génie de son jeune ami.

Se livra-t-il vraiment à cette époque à la passion coupable que sa femme devait lui reprocher plus tard avec tant d'âpreté et dont elle aurait déjà noté alors les symptômes? On ne saurait le dire avec précision, et, peut-être alors, n'y avait-il chez l'auteur de la *Bonne Chanson* que cette sorte d'entraînement intellectuel et imaginatif qu'il

a si curieusement caractérisé dans la préface de la *Sodome* de M. Henri d'Argis :

« Une surexcitation de l'intellect, avec un sentiment plastique peut-être exagéré, des déboires dans un amour qui devait rendre heureux, voilà, croyons-nous, l'origine habituelle d'une erreur qui, pour n'avoir pas eu cette excuse et n'être pas restée un cas intellectuel et moral, est punie si terriblement par la Bible. »

Elle devait l'être terriblement aussi dans la vie de Verlaine puisqu'il devait l'acheter au prix de tout son bonheur familial.

Sans doute n'y eut-il pas complètement de sa faute dans cet entraînement systématique, et sa femme comme sa mère furent-elles aussi coupables de n'avoir pas compris le cœur inquiet, nerveux de leur poète toujours un peu désemparé, toujours si triste, ayant toujours besoin d'être pardonné, d'être consolé.

En réalité, M. Lepelletier l'a dit avec raison, deux personnes seulement avaient de l'action sur Verlaine, sa mère et sa femme. Mais Mme Verlaine mère montrait trop d'indulgence pour son fils — alors qu'elle était peut-être un peu injuste pour sa belle-fille et la famille de celle-ci. Quant à la jeune femme, elle était véritablement excédée et des brutalités et des exigences passionnelles du poète que des excès d'alcool rendaient chaque jour plus intraitable.

Néanmoins, elle était par trop indifférente à la renommée et aux travaux de son mari. Elle ne voulait voir en lui que les défauts les plus grossiers. Verlaine était un faible, un sensible, presque un malade; s'il avait été compris, soutenu, *soigné* par celle qu'il adorait et qu'il ne cessa jamais d'aimer — peut-être n'aurait-il pas alors versé dans cette affreuse vie de dissipation. Cela, Verlaine le comprit bien :

> Vous n'avez pas eu toute patience,
> Cela se comprend, par malheur, de reste;
> Vous êtes si jeune! et l'insouciance,
> C'est le lot amer de l'âge céleste!

Il se plaint et il excuse tout à la fois.

Vous n'avez pas eu toute la douceur,
Cela, par malheur, d'ailleurs se comprend;
Vous êtes si jeune, ô ma froide sœur,
Que votre cœur doit être indifférent!

Aussi, me voici plein de pardons chastes,
Non, certes, joyeux! mais très calme, en somme,
Bien que je déplore, en ces mois néfastes,
D'être, grâce à vous, le moins heureux homme.

Fut-ce de l'exaspération? Fut-ce le goût des voyages qui hantait Arthur Rimbaud et que celui-ci fit partager à son ami? ... Toujours est-il que bientôt Verlaine ne put demeurer à Paris. La hantise du départ l'absorba.

Il semble bien que sa femme fit peu pour le retenir. Les parents de cette dernière, exaspérés, dans leur bourgeoisisme, par la vie de leur gendre, espéraient bien profiter de l'absence du poète pour amener peu à peu Mme Verlaine à l'idée d'une séparation de corps.

Bref, l'auteur des *Poèmes saturniens* ne fut guère contrarié dans ses préoccupations de départ, et, tout naturellement, un beau jour de juillet 1872, ils décidèrent Rimbaud et lui, de quitter la France pour quelques mois. Seulement, agissant toujours un peu en gamins, ils se convainquirent l'un l'autre qu'il serait plus piquant de faire en quelque sorte la répétition de leur fuite par un faux départ. Ils auraient l'air de s'enfuir et ils ne s'enfuiraient pas. Quelle bonne niche ils allaient faire à tout le monde!... Et puis, en route, on pouvait s'amuser tout son saoûl, se payer la tête des gens, jouir de cette bonne liberté dont l'un et l'autre étaient affamés, promener leur curiosité à travers les villes et les villages, rire et s'amuser comme des fous! Et, joyeux déjà de leur escapade, comme des collégiens en rupture de classe, les voilà partis pour Arras. Ils arrivent dans la vieille ville picarde, mais comme il était trop tôt pour se présenter chez les personnes que Verlaine connaissait, ils s'installèrent au buffet de la gare. Là, pour tuer le temps, ils s'offrirent mutuel-

lement apéritifs sur apéritifs. Une fois gris, l'idée les prit de jouer un bon tour aux provinciaux assis autour d'eux. Avec un calme imperturbable, ils se mirent alors à se raconter leurs soi-disants exploits de malfaiteurs. Assassinats, vols, viols de vieilles femmes, ils n'oublièrent rien, aucun détail. Et, pour ajouter à la véracité de leur récit, ils échangeaient leurs impressions sur les pénitenciers dans lesquels ils étaient supposés avoir fait des séjours fréquents. Et comme tout cela était dit assez haut pour que chacun puisse entendre, les voyageurs qui consommaient à côté d'eux, ne tardèrent pas à manifester leur inquiétude. Évidemment, ils avaient affaire à deux criminels échappés de prison. La prudence indiquait de prévenir les gendarmes. C'est ce qui fut fait, car bientôt deux pandores survenaient qui intimaient l'ordre aux deux « individus » de les suivre. Verlaine et Rimbaud obéirent.

« Ils sortirent — ajoute M. Lepelletier qui raconte cette anecdote — au milieu des clignements d'yeux, des chuchotements, des mines effarées, et la légende courait bientôt, sur le quai, et de là se répandait en ville, qu'on venait d'arrêter deux célèbres assassins. Peu s'en fallut qu'on ne donnât des détails circonstanciés sur l'âge, le sexe, la situation de leurs victimes, et les dimensions des blessures qu'ils avaient faites.

« Conduits à l'Hôtel de ville, on procéda à l'interrogatoire des deux suspects. Rimbaud, en présence du procureur de la République, reprit son aspect d'enfant et se mit à pleurnicher. Verlaine, interrogé ensuite, confirma les dénégations de son ami, et comme le procureur commençait à s'excuser reconnaissant l'erreur des gendarmes, le poète, dont ne s'était pas encore dissipée l'excitation des apéritifs, éleva la voix. Il menaça le procureur. Il déclara, avec des regards terribles lancés au personnel judiciaire estomaqué, qu'en présence de son arrestation arbitraire, et il accentuait « arbitraire » à la façon d'un traître de mélodrame, roulant les *r* dans un tremblement expressif, il allait faire du bruit dans la presse, agiter ses amis républicains, qui ne laisseraient



Dites, n'avez-vous pas, lecteurs, l'âme attendrie...
Contemplé quelquefois son image chérie ?
Tête pâle appuyée au revers de la main
César rêve d'hier et pense au lendemain
Il évoque les jours de gloire et d'ordre, et songe
Aux jours où le crédit n'était pas un mensonge
Au moins, il s'attendrit sur les chemins de fer
Très-mous et sur l'emprunt inférieur au pair,
Puis, triste, il rêve, avec un rêve et gros soupir
À sa tant blanche et si pâle Marguerite !

François Coppée

†

Napoléon III après Sedan.

(Croquis de P. Verlaine.)

point ainsi passer cette séquestration de deux camarades, citoyens paisibles, honorables, n'ayant pas l'ombre d'un casier judiciaire. Puis il ajouta qu'il était né à Metz, qu'il avait à opter entre la France et l'Allemagne, et qu'en conséquence des procédés violents dont usaient les agents français, il était sur le point de se mettre sous la protection des gendarmes allemands, qui, eux au moins, n'arrêtaient que les coquins !...

Le magistrat appela les gendarmes, et leur donna l'ordre de faire reconduire ces « individus » à la gare, et de leur faire prendre le premier train pour Paris...

A la gare du Nord, ils descendirent, se restaurèrent, et se rembarquèrent immédiatement pour la Belgique, d'où ils passèrent en Angleterre, sans encombre.

On avouera que c'était là pour nos deux voyageurs un piquant début. Il devait, cependant, leur arriver bien d'autres aventures. Toutes malheureusement, ne nous sont pas connues. On a, en particulier, très peu de renseignements sur ce séjour à Londres que firent les deux amis à l'automne et pendant l'hiver de 1872.

On sait néanmoins que vers le mois de septembre, Verlaine s'en allait souvent rendre visite à Régamey en son atelier de Longham street. Il y passait d'assez longues heures à bavarder avec l'artiste, en regardant celui-ci peindre et dessiner.

Un jour, l'inspiration le prit soudain, et, saisissant une feuille de papier, qui traînait sur un divan, il se mit à croquer un Napoléon III après Sedan, ainsi qu'un Prince Impérial. Puis, trouvant ces charges trop grêles, il jugea qu'un peu de littérature alentour ne messiérait point, et, en parodie du style de Coppée, il improvisa au-dessous de chaque dessin quelques vers signés d'un paragraphe magnifique avec la croix symbolique du poète des humbles.

Par ces facéties qui étaient encore des gamineries, il essayait de combattre l'ennui lourd et sinistre que le ciel londonien déversait sur lui. Rimbaud, plus pratique, profitait de ce séjour en Angleterre où, du reste, il vivait



Verlaine et Rimbaud à Londres.
(Dessin de Félix Régamey.)

aux crochets de son ami, pour apprendre la langue, ébaucher quelques relations avec de gros commerçants de la Cité, se préparer à son futur métier d'explorateur.

Mais Verlaine! Mais le poète primesautier, charmant et gamin de la *Bonne Chanson*, à quoi eut-il bien pu occuper les heures monotones de ce monotone exil volontaire si ce n'est à observer autour de lui, à mali-

cieusement noter les mœurs, les us et coutumes de la Babel moderne.

Ces notes familières sur Londres, ces croquetons rapides et amusants, jamais « poussés » mais toujours vrais de lignes, il les adressait à Edmond Lepelletier dans les nombreuses letttres qu'il lui écrivait, et celui-ci les a citées dans son intéressant volume.

Les quelques fragments suivants donnent une idée de la vision du poète :

Voici d'abord, Londres :

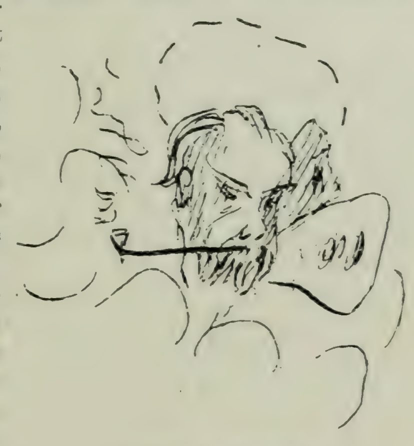
« Plate comme une punaise qui serait noire, London! Petites maisons noirousses, ou grands bahuts « gothiques » et « vénitiens »; quatre ou cinq cafés potables, et encore! Battur en rirait bien! [Baptiste, garçon qui nous servait à la Brasserie des Martyrs.] Tout le reste c'est des dining rooms [restaurants], où l'on ne boit pas, ou des coffee-houses, d'où l'Esprit (spirits) est soigneusement écarté. « Nous ne tenons pas d' « esprit », m'a répondu une « maid » à qui je posais cette question insidieuse : « One absinth, if you please, mademoisell! »

« Une nuée de boys rouges frotte vos bottes du soir au matin, pour un penny. Quand ils ont obtenu, grâce à leur mélange sirupeux, ce vernis, dont Labertaudière croit avoir accaparé le secret [personnage d'un monologue que débitait l'acteur Francès chez Nina de Callias], ils lèchent positivement votre soulier, et repartent de plus belle, la brosse molle d'une pince, et de l'autre la brosse dure! et la botte reluit, sacrebleu!...

« Ici, c'est le triomphe du haillon. Impossible de rêver de loques pareilles! Par exemple, grâce à l'application de petits décrotteurs rouges, il n'y a pas un immonde mendiant dont les souliers, semelles et orteils y compris, ne soient cirés comme feu Cyrus lui-même...

« Ici, tout est petit. Sauf la Cité, vastes offices, banques, etc., sauf *Southwark*, énorme rue pleines d'usines et d'immenses warehouses (magasins), sauf les docks, moins beaux pourtant que ceux d'Anvers, Belgravia Square, et quelques *Terminus Hotels* gigantesques, tout

est petit : les maisons à deux étages, sans toiture visible, d'en bas, les portes, les « collidors », les boutons de porte, les compartiments des public-houses, comparables vraiment à des intérieurs de grenades, les toutes petites briques jaunes des murs, lesquelles briques deviennent, au bout de très peu de temps, obscurément rougeâtres, puis tout à fait noirouffes ; tout est petit, mince, émacié, surtout les pauvres, avec leur teint pâlot, leurs traits tirés, leurs longues mains de squelettes, leur barbiche rare, leurs tristes cheveux blondasses, frisottés naturellement par la floraison des choses faibles, telles que les pommes de terre énervées dans les caves, les fleurs de serre, et tous les étiolements. Rien ne pourra dire la douleur infâme, résignée jusqu'à l'assassinat, de ces très peu intéressants, mais très beaux, très distingués misérables... »



Verlaine en chérubin.
Par lui-même.

Ailleurs, Verlaine note le tabac immonde, « les cigares inabordables ». Pas de cafés propres (et Dieu sait, cependant, si, avec Rimbaud, ils faisaient, à ce sujet, des recherches laborieuses!...) « Il se faut résigner aux immondes caboulots, ou, alors, aux boites à commis-voyageurs de Leicester-Square. »

Partout des nègres, « comme s'il en neigeait », aux vitrines des photographies de Stanley et d'Eugénie, quelques réfugiés politiques, Lissagaray, Vermesch (et sa femme qui élevait des souris blanches), rencontrés au

café et dont la conversation coupe les heures de ce triste exil.

Pourtant, à la longue, Verlaine semble s'acclimater un peu mieux. Il a fait connaissance — par Rimbaud — de gros négociants anglais de la Cité, et ceux-ci, un jour, lui offrent une place dans leur *office*!... Belle recrue!... Aussi bien s'abstiennent-ils de donner une suite à leur idée, et Verlaine retombe dans l'oisiveté des longues, des interminables journées passées à parcourir les rues de Londres et à se reposer dans les tavernes où l'on ingurgite force gin sous l'œil indifférent des *bar-maids* diligentes et correctes.

Et le travail, la poésie?... Eh bien, Verlaine ne la néglige pas autant qu'on pourrait le croire. Tandis que Rimbaud va baragouiner son anglais avec ses commerçants, l'auteur de la *Bonne Chanson* achève un volume de vers, les *Romances sans paroles*.

« Ma vie est toute intellectuelle, écrit-il (un peu exagérément peut-être) à Edmond Lepelletier. Je n'ai jamais plus travaillé qu'à présent, débarrassé que je suis des mille papotages, cancans, taquineries, commérages et potins... »

Et, quelques semaines plus tard :

« Je vais porter chez l'imprimeur les *Romances sans paroles*, 4 parties :

« Romances sans paroles. — Paysages belges. — Nuit falote (XVIIIe siècle populaire). — Birds in the night.

« Avec ceci pour épigraphe :

« En robe grise et verte avec des ruches,
Un jour de juin que j'étais soucieux,
Elle apparut souriante à mes yeux,
Qui l'admiraient sans redouter d'embûches. »

« 400 vers à peu près en tout, tu auras çà dès paru, c'est-à-dire en janvier 1873. »

Cependant Verlaine se trompait ou trompait volontairement son ami en lui assurant que son livre paraîtrait à

Londres. Peut-être était-il de bonne fois et cherchait-il simplement un éditeur...

D'autres soucis l'accablaient en même temps, du reste. Sa femme le harcelait de lettres lui réclamant une pension de 1 200 francs dont il était bien décidé à ne pas donner un sou. Alors elle commença contre lui une série de manœuvres légales offensives qui devaient avoir pour objet d'amener peu à peu une séparation de corps. Nous avons dit que les Mauté avaient été enchantés, à cet égard, de la fuite à l'étranger de leur gendre. Ils l'exploitaient longuement, eux et leur avocat, répandant avec insistance les bruits les plus infamants sur la vie de Paul Verlaine et d'Arthur Rimbaud. Bientôt ils jugèrent le moment favorable et ils lancèrent la demande en séparation. Le grief « inavouable » y était articulé en termes précis.

En apprenant, dans sa retraite londonienne, ce dernier détail, Verlaine fut transporté de colère.

« Les misérables! s'écria-t-il. Ils espèrent me contraindre par ce procédé. Eh bien, ils ne m'auront pas. Je vais convoquer mes amis, faire passer des notes dans la presse, produire des témoins, constituer un tribunal d'honneur. »

Et, prenant la plume, il écrivit à sa mère, à Edmond Lepelletier, à Émile Blémont, à tous ses amis, tout ce qu'il méditait d'accomplir pour se disculper. Il proposa de se soumettre, lui et Rimbaud, à une expertise médicale!...

On l'engagea au calme, à l'apaisement. Il ne put jamais s'y contraindre, mais divers événements vinrent le distraire de ses préoccupations matrimoniales. Ce fut, d'abord, le départ de Rimbaud qui, en garçon pratique, ayant appris l'anglais et noué les relations commerciales qui lui paraissaient indispensables, sentait qu'il n'y avait plus rien à faire à Londres et retournait chez lui.

Cette séparation fut très cruelle pour Verlaine qui se trouva tout d'un coup isolé dans cette immense ville étrangère, avec toutes sortes de préoccupations maté-

rielles et morales. Bientôt il tomba malade, s'alita, se crut gravement atteint, télégraphia à tous, à Rimbaud, à sa mère, à sa femme même, d'accourir, les suppliant de venir assister à ses derniers moments. Rimbaud se hâta de reprendre le paquebot, Mme Verlaine accourut au chevet de son fils dont l'état était surtout nerveux et qui guérit promptement lorsqu'il se vit entouré de ceux qu'il aimait.

Ce furent ensuite ses poésies, les *Romances sans paroles*, qu'il n'avait pu caser à Londres, que Lepelletier n'avait pu placer de son côté et qu'il voulait absolument faire paraître avant son procès.

Toutes ces préoccupations, ainsi que la tendre sollicitude de sa mère qui espérait voir son fils revenir à la vie saine dans un milieu de campagne et de nature, l'incitèrent à partir de l'Angleterre pour aller passer quelques semaines en Belgique, à Jehenville, chez une de ses tantes, Mme Vve Evrard.

Il partit au commencement du printemps de 1873, ne se doutant pas qu'il approchait d'une des crises terribles de sa vie et que le printemps suivant le trouverait entre les quatre murs d'une geôle !

V

« Mes Prisons »

La grasse campagne belge était décidément le lieu de refuge favori de Verlaine désireux d'échapper, pour une halte de quelques semaines, aux tracas sans nombre de sa vie aventureuse. Le fait est que le matérialiste un peu grossier qu'il était à ses heures se plaisait admirablement dans cette Wallonie pittoresque aux salubres émanations forestières, au milieu de ces gais compagnons, de ces voisins sans morgue, grands mangeurs et fort buveurs, qui accueillaient toujours avec la plus franche cordialité le fils du capitaine Verlaine.

Il faut lire les pages émues et reconnaissantes que l'auteur des *Croquis de Belgique* a consacrées à ces plantureuses contrées pour comprendre quelle passion il leur voua.

Cette fois encore, l'atmosphère ambiante agit sur lui pour le plus grand bien de ses nerfs exaspérés. Pendant les longues heures qu'il passa dans le calme champêtre à jeter sa ligne dans le courant rapide de la Semoy, il tourna et retourna dans sa tête toute l'histoire de ses démêlés conjugaux, et il parvint à cette conclusion que la seule solution possible était un raccommodement avec sa femme. Mais comment l'opérer? Et Mme Verlaine était-elle encore digne de l'amour de son mari?... A tout hasard, il écrit à son ami et confident, Edmond Lepelletier, il le prie d'enquêter, de la voir lui-même.

« Ce qu'il me faut, écrit-il, c'est, je ne dis pas une réconciliation — moi, je n'ai jamais été « fâché », — c'est un retour immédiat de ma femme à moi. Je lui ai tout récemment écrit dans ce sens, la prévenant que cette fois serait la dernière. J'attends sa réponse, et il est clair que si, d'ici à très peu de temps, elle ne me donne pas satisfaction, force me sera d'agir, car il serait trop bête de me brûler le sang et la vie dans une attente sous l'orme, aussi prolongée que cruelle. »

Avec une jolie désinvolture, Verlaine retourne ainsi les rôles. Il *exige* maintenant, il parle en maître courroucé. Puis, afin de bien montrer qu'au fond il ne tient pas autant qu'on pourrait le croire à ce retour conjugal, il se lance aussitôt dans les projets littéraires qu'il caresse depuis quelques mois.

« Je fourmille d'idées de nouvelles, de vers, de projets vraiment beaux. J'ai fait un drame en prose, je te l'ai dit, *Madame Aubin*. — Un cocu sublime, pas à la manière de *Jacques*. Le mien est un moderne, extrêmement malin, et qui rendra des points à tous les aigrefins de Dumafisse. Je complète un opéra-bouffe, XVIIIe siècle, commencé il y a deux ou trois ans avec Sivry. Ceci serait avec de la musique à faire, pour l'Alcazar de Bruxelles, d'où sont parties *les Cents Vierges* et *la Fille de Madame Angot*. — Puis, un roman en prose, aussi sadique que possible, et très sèchement écrit; une série de sonnets, dont *les Amies* (si tu peux les recopier, envoie-les-moi) font partie, et dont je t'envoie le prologue, entortillé, mais assez explicatif, je crois. — La préface aux *Vaincus*, où je tombe tous les vers, y compris les miens, et où j'explique des idées que j'ai, que je crois bonnes. Je t'enverrai ça un jour, et tu verras que c'est bien. Voilà, je pense, quelque besogne... »

Malheureusement, ce ne sont guère là que des projets qui n'aboutissent pas : le manuscrit des *Romances sans paroles* est promené par Edmond Lepelletier d'éditeur en éditeur sans aucun succès, et, d'autre part, la réconciliation conjugale ne s'effectue point.

En vain Verlaine fait-il appel aux sentiments de sa femme, en vain fait-il vibrer la corde maternelle et la corde amoureuse, la famille Mauté répond par du papier timbré, et le jugemenf prononçant la séparation de corps est, on le sent, tout proche.

Dans ces conjonctures, il semble que Verlaine ait besoin d'accomplir un coup de tête. On lui fait grief de son intimité avec Rimbaud. Eh bien, il va l'afficher une fois de plus aux yeux de tous, des Mauté et de toute la séquelle, en partant encore en voyage avec l'auteur du *Bateau ivre*.

Ce dernier était venu le rejoindre en Belgique. Les deux compagnons se grisaient copieusement chaque jour, puis la fantaisie leur prit de gagner l'Angleterre par Anvers. Une petite promenade en mer de dix-huit heures, une jolie fugue et un beau voyage, « inouï de beauté », écrit, de Londres, Paul Verlaine, et, dans une lettre suivante, il donne quelques détails sur leur séjour dans la capitale anglaise, parle des leçons de français qu'il est obligé de donner pour vivre, fait encore mille recommandations à Edmond Lepelletier au sujet du manuscrit des *Romances sans paroles*, qu'il appelle plaisamment « Gustave ». « Que devient Gustave?... Gustave est-il casé?... Que reproche-t-on à Gustave?... » Il termine en blaguant son présent état de professeur de *French*, à 100 francs par mois, se montre amusant, gouailleur, sceptique à son ordinaire. Rien n'annonce la catastrophe qui va se produire quelques jours plus tard.

Nous sommes à la fin du mois de juin 1873. Les deux amis sont installés au cœur de la vie anglaise... pour quelque temps, semble-t-il, lorsqu'un jour, brusquement, comme s'il se décidait à rompre une chaîne, Verlaine abandonna son compagnon, sans argent, et s'enfuit à Anvers sans même avertir Rimbaud!...

Que s'était-il exactement passé entre eux! Verlaine était-il de sang-froid lorsqu'il mit cette fuite à exécution? Y eut-il une scène violente entre les deux amis? On ne sait. Une seule chose subsiste qu'il faut souligner : l'état de nervosisme aigu où était Verlaine. L'approche du juge-

ment de séparation de corps qui anéantirait le lien conjugal entre lui et cette femme qu'il avait tant aimée, le rendait comme fou. Maintes fois il avait parlé de se tuer. Tous ceux qui le virent à cette époque le trouvèrent exalté au plus haut point.

Tel un dément qui fuit, il courut au bateau, arriva à Anvers, fut à Bruxelles le lendemain et écrivit aussitôt à sa mère. Il suppliait sa femme de venir le rejoindre. Avec son imagination maladive et excessive, il ne doutait pas de la voir arriver. Aussi fut-ce encore une déception cruelle pour lui lorsqu'il reçut de sa mère une réponse négative à ce sujet. Mme Verlaine suppliait son fils de prendre patience et annonçait elle-même sa prochaine arrivée à Bruxelles.

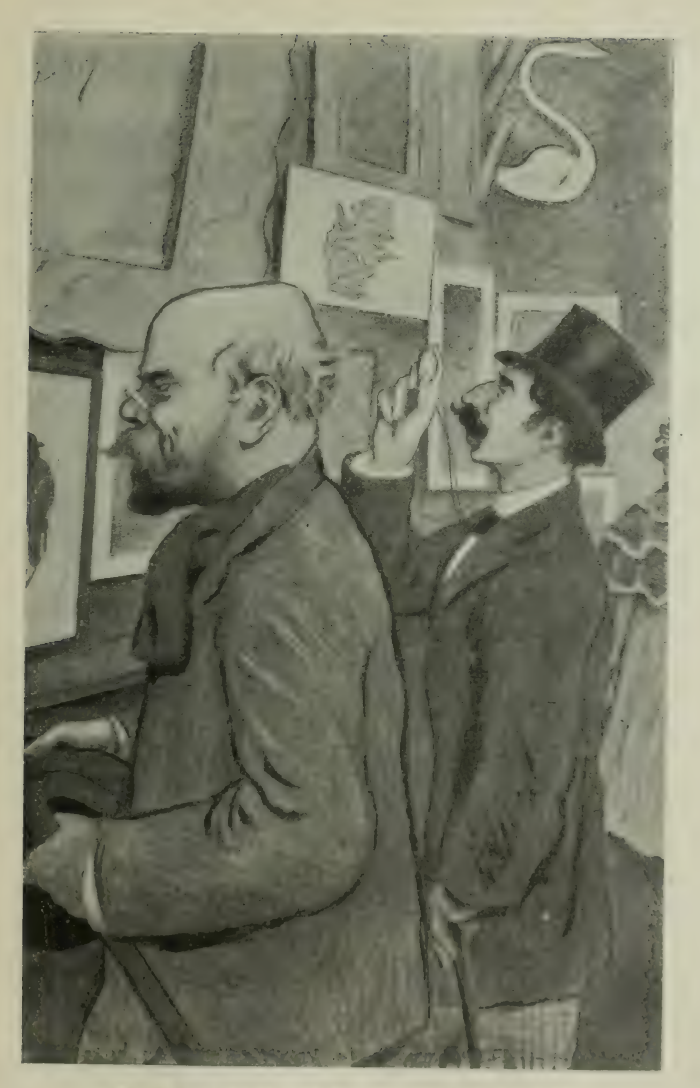
Désespéré du côté de sa femme, Verlaine se retourna vers Rimbaud. Il lui envoya lettres et dépêches, implorant son pardon, le suppliant de venir. Rimbaud accourut, — non qu'il fut très aise de retrouver son ami, mais il espérait lui soutirer encore une somme d'argent, grâce à laquelle il aurait pu faire un séjour à Paris. Verlaine ne voulut rien entendre, parlant seulement de reprendre l'ancienne vie commune, et, ils en étaient là de leur dispute, lorsque la présence à Bruxelles de Mme Verlaine vint mettre en tiers un témoin gênant.

Le lendemain de l'arrivée de cette dernière, eut lieu une explication décisive.

Voici comment Verlaine, beaucoup plus tard, un soir monotone d'hôpital, raconta la scène à Adolphe Retté :

« Je nous revois à Bruxelles, dans cet hôtel borgne de la rue Pachéco où nous étions descendus. J'étais assis sur le pied du lit. Lui, debout près de la porte, croisait les bras et me défiait de toute son attitude... Ah ! la méchanceté, la flamme cruelle de ses yeux d'archange damné ! Je lui avais tout dit pour qu'il restât avec moi. Mais il voulait partir et je sentais que rien ne le ferait revenir sur sa décision.

« Ma pauvre mère accourue de Paris pour tenter de me ramener auprès de ma femme et de mon enfant, était là



Paul Verlaine et Jean Moréas au salon des Cent.

(D'après l'affiche de F.-A. Cazals, 1894.)

7

aussi. Elle voyait déjà que j'étais hors de moi, et, sans parler, elle me posa sa main sur l'épaule afin de me contenir.

« Nous restons peut-être cinq minutes immobiles, Rimbaud et moi, à nous dévorer du regard.

« A la fin, Rimbaud se détourna.

— Je m'en vais, dit-il.

« Et, gagnant le couloir, il descendit l'escalier quatre à quatre. J'écoutais les marches craquer sous ses bonds. Je haletais, je voyais rouge ; il me semblait qu'il emportait ma cervelle et mon cœur.

« Quand je ne l'entendis plus, ce fut comme une tempête en moi. Je me dressai, je courus vers la porte. Ma mère voulut me barrer le passage ;

— Paul, supplia-t-elle, tu es fou, reviens à toi, pense aux tiens ! »

« Mais la colère m'emportait. Je la bousculai en criant je ne sais quelle injure. Comme elle essayait de me barrer le passage, je l'écartais d'un mouvement si brusque qu'elle se cogna le front contre le chambranle.

« Je dégringolai l'escalier. Dans la rue je vis Rimbaud qui suivait le trottoir vers le boulevard Botanique. Il marchait lentement et avait l'air indécis. Je le rattrape et lui dis :

— Il faut que tu viennes, ou, prends garde, cela tournera mal.

— Fous-moi la paix ! me répondit-il.

« Alors je me dis qu'il n'y avait plus qu'à le tuer. Je pris le revolver que je portais toujours dans ma poche et je tirai deux fois. Rimbaud tomba, les gens me saisirent et voilà. »

La scène se passa-t-elle exactement de cette façon ? Il faut douter un peu de la mémoire de Verlaine qui n'était pas toujours très sûre, et, du reste, Mme Verlaine mère la raconta plus tard d'une manière différente à M. Lepelletier.

Voici le récit tel que ce dernier le reproduit :

« Elle se trouvait, en tiers, dans la petite pièce de

l'Hôtel liégeois, à Bruxelles, où les deux jeunes gens se querellaient, à l'occasion du départ annoncé par Rimbaud.

« Celui-ci affirmait n'être revenu qu'avec l'intention bien arrêtée de repartir aussitôt. De l'argent, et il tournait les talons ! Tous deux avaient la tête montée par les apéritifs. Verlaine, plus faible, ou plus surexcité par l'alcool, s'exaspéra. En vain, Mme Verlaine mère suppliait les deux amis de se mettre à table, et de renvoyer au lendemain, lorsqu'ils seraient pourvus de plus de sang-froid, leur explication, Rimbaud ne voulut rien entendre. Il déclara, de son petit ton sec, qu'il partirait sur-le-champ, et, avec le geste autoritaire qui lui était habituel, il ajouta qu'il lui fallait de l'argent. Il répétait, en scandant nerveusement, sur un rythme analogue à celui des lampions, sa demande impérative « de l'argent !... de l'ar-gent !... »

« Verlaine avait acheté un revolver, peut-être dans une vague appétence de suicide, tourmenté par le souvenir de sa femme, le cœur torturé par la séparation que le refus du voyage à Bruxelles affirmait définitive. Depuis quelque temps, il sentait voltiger autour de ses tempes des chimères funèbres. Il était hanté, la nuit, de démons noirs dégagés des vapeurs de l'alcool. Dans un impulsif élan de violence, il tira l'arme de sa poche, et fit feu dans la direction de Rimbaud.

« Le mouvement avait été suffisamment lent pour permettre à ce dernier d'avancer la main, instinctivement, comme pour s'emparer du revolver. La première balle effleura le poignet gauche de Rimbaud, la seconde, tirée après l'effort de celui-ci pour détourner le coup, partit vers le plancher, le canon du revolver étant abaissé.

« Une stupeur profonde enveloppa les trois personnages de cette scène. Mme Verlaine mère entraîna son fils dans sa chambre. Il pleura, il exprima les regrets les plus vifs, et revenant vers Rimbaud, qui ne disait mot, il lui cria : « Prends le revolver et tue-moi ! » Mme Verlaine mère s'efforça de calmer les deux jeunes gens. Elle se mit à panser le poignet de Rimbaud, et, sur les instances de ce

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

dernier, qui reprenait son idée fixe, elle lui remit 20 francs comme viatique, pour retourner chez sa mère à Charleville. On croyait, de part et d'autre, l'affaire terminée, et l'égratignure de Rimbaud, insignifiante, semblait déjà cicatrisée, sans suites possibles, ni médicales, ni judiciaires.

« Le blessé insistant pour prendre le prochain train, et réintégrer immédiatement la maison maternelle, Verlaine voulut lui faire la conduite. Durant le parcours vers la gare, il était toujours en proie à une surexcitation vive.

« Rimbaud crut, à un moment donné, qu'il fouillait dans sa poche pour de nouveau s'armer du revolver et faire feu. C'est du moins l'explication que le plaignant a donnée par la suite. Soit effet de la peur, soit par une sorte de machination diabolique, qui était bien dans son caractère, et afin de se débarrasser brutalement de Verlaine qui l'obsédait, Rimbaud se mit à courir vers un agent de police, en criant : à l'assassin ! Verlaine le suivit, comme un fou, courant, gesticulant, criant, menaçant peut-être. Rimbaud le désigna au policier. Arrestation.

« Verlaine, fouillé, fut trouvé porteur du pistolet. La preuve était visible. »

Tandis que Rimbaud, insouciant, partait pour Charleville, le malheureux poète était écroué à Amigo (violon belge).

« Pas beau, l'Amigo, a-t-il écrit lui-même. Propre tout au plus, et le fier mérite, au pays de la propreté à outrance ! Comme j'avais de l'argent sur moi, on me mit *d'office* à la pistole, ce qui au fond est bien. Mais là cette pistole prenant air et jour par un vasistas situé trop haut, avec dedans, deux lits, deux tables et deux chaises, et toutes autres commodités, une exceptée, omise, ne me procura pas la paix comportée : un ivrogne bien mis, fléau pire ! n'ayant pas tardé à partager mon sort, se rendit insupportable de toute façon toute la nuit. Et du dehors, des chants, des cris, des braillements, parvenaient jusqu'à des heures très avancées. Des airs surtout de la *Fille de la Mère Angot*, alors dans la fleur de sa nouveauté... belge,

me tympanisèrent jusqu'à l'aube, un litre de faro, du fromage et du pain, avec l'espoir qu'on me donnait ou plutôt me rendait, en outre, d'une prompte mise en liberté, me laissèrent paraître néanmoins le temps bien long. Vers sept heures du matin, ma porte s'ouvrit — quels verroux ! — et l'on me fit descendre de quelques marches, dans une petite cour pavée où me furent apportés le café au lait et le petit pain nommé *pistolet*, traditionnels à Bruxelles.

« Les heures passèrent très nombreuses, me semblait-il ; à toutes mes questions sur ma délivrance prochaine, de vagues, je dis vagues geôliers, moitié en « civils », moitié en policiers, en pantoufles, flemmards, impolis et patelins, répondaient : « Oui, tout à l'heure, savez, ils vont v'nir, soyez sûr, tu verras », si bien qu'après, vers une heure, des pommes de terre en purée et je ne sais plus quelle viande mi-partie bouillie et rôtie de veau ou d'agneau avalées sans appétit, je fus appelé... vers une voiture cellulaire assez semblable aux « paniers à salade » affectés chez nous à certains transports féminins pour la Préfecture, c'est-à-dire à panneaux métalliques peints en jaune et noir extérieurement et donnant quelque prise aux yeux sur le dehors. »

Cette voiture cellulaire le conduisit aux Petits-Carmes, qui correspond à peu près au « Dépôt » de Paris.

« Une vaste cour pavée, plutôt longue. D'affreux types, en général. Beaucoup d'Allemands, majorité de Belges, naturellement, des Italiens, comme de juste, et trop de Français assez hideux, hélas ! J'arrive très ahuri, timide et comme ivre encore. D'ailleurs, bien mis, je suis l'objet, de la part de mes camarades, de quolibets, de ricanements, de quels regards, qui me tuent vraiment. Le gardien de service, une brute très chamarrée, me bouscule, par surcroît de paroles flamandes que je comprends à leur intonation. Il m'indique du doigt un groupe où l'on pèle des pommes de terre. Très fatigant, debout, pendant une heure, ce turbin. On sonne une cloche. C'est le déjeuner. Le réfectoire est crépi à la chaux. Des tables et des bancs pas propres. L'*adjudant*, encore plus chamarré que le

gardien, dit *sergent*, aiguillette d'argent énorme et képi extraordinairement chargé de galons, fait le signe de la croix et d'une voix terrible :

Benedicite.

Cependant voici le directeur de la prison, petit homme au visage disparaissant sous les moustaches et les favoris, bedonnant, grisonnant, qui s'en vient trouver Verlaine, une lettre à la main, faisant force courbettes et excuses à son prisonnier.

« Veuillez-vous asseoir, je vous en prie, monsieur Verlaine. Je viens de lire, comme c'est mon devoir de directeur, une lettre qui vous est adressée. Elle vous fait beaucoup d'honneur. Cette lettre était une missive de Victor Hugo en réponse à une supplique désespérée que Verlaine avait eu le temps d'envoyer au grand poète.

Elle contenait ces mots :

« Mon pauvre poète,

« Je verrai votre charmante femme, et lui parlerai en votre faveur, au nom de votre tout petit garçon.

« Courage et revenez au vrai,

« VICTOR HUGO. »

Le directeur, en lisant cette lettre, conçut aussitôt une considération énorme pour un prisonnier qui avait de tels répondants. Il se hâta de le mettre au régime de la pistole. Dès lors, Verlaine eut une cellule, avec la permission de faire venir ses repas du dehors. Enfin il lui fut loisible de se promener seul dans le préau.

Ne sachant que faire entre ses quatre murs, il écrivit. Il se servait d'un petit morceau de bois et d'un peu d'encre conservée dans un interstice de carrelage.

C'est là qu'il composa les récits diaboliques qui parurent dans *Jadis et Naguère : Crimen Amoris* et *Don Juan Pipé*. Et encore de nombreuses poésies dont les vers de *Sagesse :*

Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte...

Cependant l'instruction de son procès avançait à grands pas. On commença par demander à Paris des renseignements sur le prisonnier. Ceux qui furent fournis par les concierges, les voisins et les fournisseurs furent déplorables. Amplifiées par les petites gens du peuple, les querelles de ménage de Verlaine devinrent d'épouvantables scènes où la fureur le disputait à la débauche. M. Mauté, interrogé à son tour, n'hésita point à reproduire l'accusation d'homosexualité qu'il avait lancée contre Verlaine et Rimbaud.

Dès lors, le siège de la justice belge fut fait. De simple délit, l'affaire devint correctionnelle.

Verlaine fut déféré au Tribunal de Bruxelles :

« Vilaine, raconte-t-il dans *Mes Prisons*, étroite et galeuse cette chambre, ou plutôt cette salle, jadis crépie à la chaux, alors tout écaillée, lézardée et comme menaçant ruine. Au mur d'en face (le public assis sur des bancs de bois, munis juste de dossiers, qu'il semblait qu'on eût pleuré pour les mettre là) un Christ dartreux pendait, qui paraissait se faire des cheveux trop longs et n'avoir été perché en ce lieu que pour regarder les prévenus

« d'un air fâché. »

« Les trois conseillers chargés de me faire mon affaire, siégeaient en des fauteuils cachés par leur larges manches, vêtus à peu de chose près comme nos juges français, derrière une table à tapis vert uni, sur laquelle des codes, des papiers, des écritoires et un pupitre central pour M. le président...

« Mon « audience » commença. Même cérémonie qu'en France.

— Accusé, levez-vous.

— Vos noms et prénoms?

— Profession?

— Vous êtes accusé d'avoir, etc... et, après un interrogatoire, d'ailleurs court et pas trop féroce, le traditionnel :

— Allez vous asseoir.

« Et, tandis que j'obtempérais, le procureur du roi se leva.

« Je vois encore le personnage, petites moustaches en crocs, petits favoris dits « Cambronne », une main dans la poche de son pantalon de coutil blanc (pourquoi pas de treillis?) retroussant comme cavalièrement, à la houzarde, la robe noire, tandis que son autre main retirait de dessus sa petite tête, la disgracieuse lourde toque de l'emploi et la posait sur la table étroite, aussi, du décor recouverte d'un tapis comme celle du tribunal, et, comme elle chargée de codes, de papiers, d'une écritoire et d'un pupitre.

« Messieurs, débuta-t-il, en me désignant, l'homme que vous avez devant vous est un étranger... »

« Et c'était comique d'entendre en français, cet accent pas trop belge que vous avait ce jeune à peine sorti de quelque Louvain ou de quelque Gand ou de quelque autre université du cru. Puis passant aux faits de la cause et après avoir déploré qu'il n'en fut pas en justice civile comme devant les conseis de guerre pour lesquels « l'ivresse n'est pas une excuse », il me flétrit en me traitant de lâche (quelle logique!) « Oui, messieurs, l'assassin » — il oubliait que l'accusation d'*asacinat* avait été abandonnée, « oui l'assassin tire de sa poche un revolver à six coups chargé (simplet, s'il n'avait pas été chargé, à quoi bon le tirer de ma poche? raisonnons un peu tout de même) il vise sa victime (prononcez victimne), deux coups partent dont l'un atteint l'infortuné » (O Rimbaud alors confortablement soigné pour ton bobo que je déplorerai quand même toute ma vie de t'avoir fait, en voulant d'ailleurs faire pire, comme tu eusses ri, pauvre ami disparu à jamais, de t'entendre ainsi qualifier!)

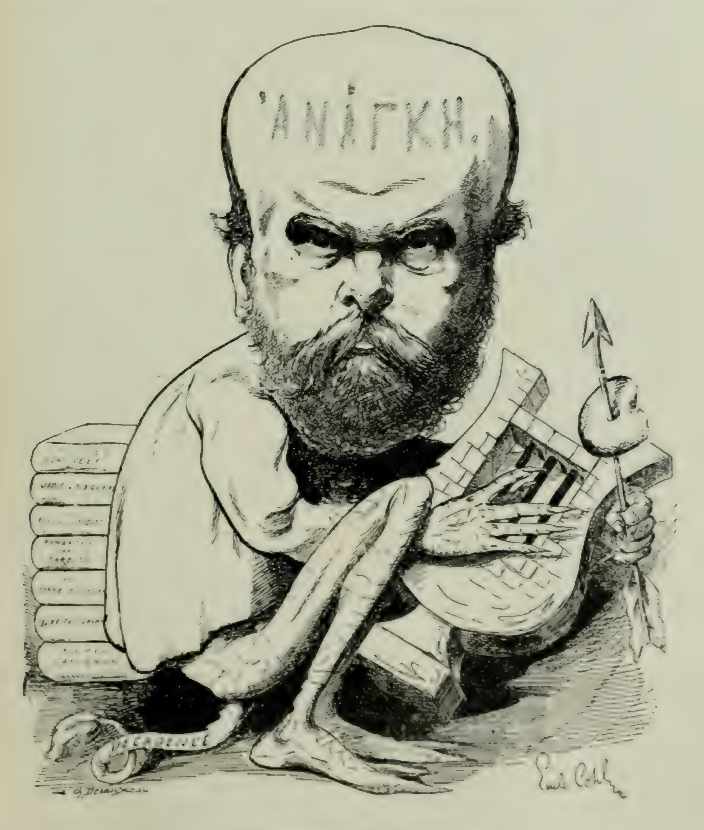
« Et ensuite, messieurs, non content de ce premier crime (lisez délit)... »

« Et le « magistrat debout » raconte en son langage et à sa manière la scène, d'ailleurs déplorable, de la rue, et finalement réclame pour moi « toutes les sévérités dont la loi est armée ».

« Se conformant à ces conclusions, malgré une bonne

plaidoirie de mon défenseur, le tribunal, sans en avoir plus mûrement que le droit délibéré, m'appliqua le maximum, deux ans d'emprisonnement.

« Sur le moment, et devant le public, je fis bonne contenance. Mais une fois rentré sous la garde d'un huissier à chaîne d'acier, dans le vestibule où les gendarmes m'attendaient, je me pris à pleurer comme un enfant, si bien



Caricature de P. Verlaine.

Par Émile Cohl.

que mes « anges gardiens » se mirent à me consoler en ces termes textuels :

« C'est pour une fois, ça, mais il y a l'appel, tiens. »

« Et mon avocat, survenu, me fit en effet signer un acte en appel. »

Hélas! L'appel n'eut pas plus de succès que la première instance. Les juges se contentèrent purement et simplement de confirmer la première sentence. Verlaine fut transféré à la prison de Mons pour y accomplir sa peine.

Ce que fut la vie de Paul Verlaine pendant les dix-huit mois qu'il passa dans cette prison (accomplissant sa peine en cellule, il bénéficia d'une réduction du temps d'emprisonnement) on s'en rendra compte pour le détail en lisant le si pittoresque livre intitulé *Mes Prisons*, et, surtout, en parcourant dans l'ouvrage de M. Edmond Lepelletier l'intéressante correspondance qu'il échangea avec celui qui fut son meilleur ami.

Résumons-la à grands traits.

D'abord, qu'on ne s'imagine point Verlaine désespéré écrivant dans un style à la Silvio Pellico. Même sous les verrous, il demeurait le gamin amusant et amusé de tout qu'il avait toujours été. Il blague son cachot, il blague ses geôliers, il se blague lui-même avec un joli entrain et un doux scepticisme.

Il reconnaît qu'il est logé dans une pittoresque demeure :

« La prison de la capitale du Hainaut est, je dois le confesser, une chose jolie au possible. De brique rouge pâle, presque rosé, à l'extérieur, ce monument, ce véritable monument, est blanc de chaux et noir de goudron intérieurement avec des architectures sobres d'acier et de fer. »

Dans ce « château », on le loge, on le nourrit, on l'habille : « Casquette de cuir de la forme qu'on pourrait dire dite Louis XI, veste, gilet, pantalon d'une étoffe dont le nom m'échappe, verdâtre, dure, pareille assez à du reps très épais, très grossier et en somme très laid, gros tour de cou en laine, des chaussettes et des sabots... »

Et il ajoute d'un ton plaisant :

« On compléta mon costume par l'apport d'une cagoule en toile bleue destinée à cacher le visage des prisonniers dans leur passage par les corridors pour les promenades dans les préaux, — et d'une large plaque de cuivre verni en noir, en forme un peu de cœur, avec mon numéro en relief, étincelant comme de l'or plus beau. Je devais accrocher cette enseigne, lors de chaque promenade, à un bouton de ma veste.

« Puis le barbier de l'établissement me rasa conformément au règlement. J'étais élégant et joli, je vous assure. »

Au bout de quelques jours, on lui permit des livres : dictionnaires classiques, ouvrages anglais, Shakespeare surtout qu'il dévora dans ses années de cellule, « mais qui ne lui fit pas oublier Racine, non plus que Fénelon ni que La Fontaine, sans compter Corneille et Victor Hugo, Lamartine et Musset. »

Que faire entre les quatre murs d'une geôle, sinon lire et écrire?... Verlaine lisait donc beaucoup. Avec son imagination toujours exubérante, il se voyait déjà sorti de prison, obligé de gagner sa vie. Comment faire? Il rumine plusieurs projets. L'un d'eux le séduit tout à fait : retourner à Londres et y fonder une agence de traduction. Aussi pioche-t-il l'anglais en force. Bientôt il lit couramment cette langue. Quelle joie! Il en écrit aussitôt à son ami.

Sa correspondance (avec sa mère, avec Edmond Lepelletier) est des plus actives. « Écris-moi au moins tous les quinze jours, mande-t-il à ce dernier. Songe que je n'ai pas lu un journal depuis six mois. » Événements politiques, événements littéraires, il voudrait être au courant de tout. Enfin il s'inquiète surtout de son fameux manuscrit, les *Romances sans paroles*.

Ce fut en cette occasion que Edmond Lepelletier montra pour Verlaine toute l'obligeante tendresse d'un ami. A cette époque, Lepelletier toujours très lancé dans la politique, avait dû se réfugier à Sens pour continuer d'écrire dans le journal *le Peuple souverain* qui était saisi

à Paris soumis à l'état de siège. Dans l'imprimerie où s'éditait son journal, il découvrit suffisamment de caractères typographiques neufs pour pouvoir imprimer les *Romances sans paroles*. Il acheta du papier Whatman et fit faire un tirage restreint du nouveau volume du poète.

On juge de la joie de Verlaine lorsque cette bonne nouvelle lui parvint au fond de sa prison! Il voulut lui-même voir les épreuves, activer l'impression, faire faire les dernières retouches.

Le volume fut tiré à cinq cents exemplaires seulement. Il parut au mois de mars 1874. Encore que le service de presse eût été fort bien fait par Edmond Lepelletier, ce dernier n'eut, hélas! aucune « coupure » de journaux à envoyer au poète. Le silence morne le plus absolu accueillit cette œuvre charmante. La bêtise des critiques, considérable déjà, s'aggravait d'une pudibonderie extrême à l'égard de Verlaine-le-Réprouvé. Il ne se trouva pas dans la presse un seul feuilletoniste, un seul critique, assez indépendant, assez insoucieux de la vie privée d'un auteur pour juger une œuvre en elle-même et en proclamer la beauté.

Déception cruelle pour celui qui, derrière les hautes murailles de sa prison, guettait ce témoignage d'amitié de la part de ses anciens compagnons de luttes qui auraient pu au moins reconnaître le plus talentueux d'entre eux.

Bien d'autres se seraient découragés. Mais Verlaine avait déjà en lui ce fonds d'insouciance qui caractérise le bohème, et, en outre, cette imagination excessive qui lui permettait de subir patiemment les heures les plus cruelles de sa destinée en songeant à celles, joyeuses, qui l'attendaient dans l'avenir.

Ce fut encore elle, cette imagination bienfaisante, qui le servit dans la crise de mysticité où il allait entrer.

Verlaine converti! Étranges mots qui hurlent de se voir accouplés, et pourtant, quelle âme plus naïve, plus simple, plus ingénue que celle de ce poète demeuré grand enfant malgré sa vie et ses déboires, quel cœur plus ar-

dent, plus sincère, quelle âme plus émouvante que la sienne…

Depuis des mois. il est là, dans ce cachot, et, malgré lui, ses yeux sont attirés tout le jour par un petit crucifix de cuivre qui est accroché à la muraille nue au-dessus d'une image pieuse :

« Il y avait, pendu au mur de ma cellule, au-dessous d'un petit crucifix de cuivre, une image lithographique assez affreuse, aussi bien, du Sacré-Cœur : une longue tête chevaline de Christ, un grand buste émacié sous de larges plis de vêtement, les mains effilées montrant le cœur.

Qui rayonne et qui saigne



Verlaine, par lui-même.

comme je devais l'écrire un peu plus tard dans le livre *Sagesse*. »

Cette image, ce crucifix hypnotisaient son regard. Bien des fois ils l'avaient contraint à se replier sur soi-même, à jeter au fond de son âme ce coup de sonde douloureux qui fait ressortir la fange et les impuretés.

Verlaine n'avait jamais été un mystique, mais c'était un artiste, c'était un poète, c'était un imaginatif. Comme tant d'autres, il fut séduit par toute cette poésie émanée du

christianisme qui verse au cœur de ses élus des trésors de paix ineffable. Mais peut-être n'eut-il pas trouvé en lui le courage pour s'avouer à lui-même et avouer aux autres sa conversion si un coup brutal, imprévu, n'était venu le frapper au cœur, le plonger encore dans une infinie tristesse.

Un matin, le directeur de la prison entra dans sa cellule.

« Mon pauvre ami, dit-il au détenu, je viens vous apporter une mauvaise nouvelle. »

Et il lui tendit la signification du jugement du tribunal civil de la Seine prononçant la séparation de corps d'entre le sieur Paul Verlaine et la dame Mathilde Mauté, son épouse.

« Je tombai en larmes, écrit Paul Verlaine, sur mon pauvre dos, sur mon pauvre lit. Une poignée de main et une tape sur l'épaule du directeur me rendirent un peu de courage, et, une heure ou deux après cette scène, ne voilà-t-il pas que je me pris à dire de prier M. l'aumônier de venir me parler. Celui-ci vint et je lui demandai un catéchisme. Il me donna aussitôt celui de persévérance de Mgr Gaume.

« Je suis littérateur, je goûte la correction, la subtilité, toute la cuisine du style, comme de droit et de devoir. Même, ces corrections, ces subtilités, je les prise, je les renifle, si vous voulez bien. Et j'ai horreur de toutes platitudes écrites.

« Mais, en dépit d'un art déplorable en fait d'écriture et d'une syntaxe à peine en vie, Mgr Gaume fut pour moi, pourri d'orgueil, de syntaxe et de parisienne sottise, l'apôtre. »

Ainsi c'était cette fatale nouvelle de la séparation de corps prononcée entre sa femme et lui qui venait de jeter Verlaine entre les bras du Christ!

Si extraordinaire que semble l'aventure, elle est cependant logique si l'on songe que l'auteur de la *Bonne Chanson* n'avait jamais abandonné complètement l'espoir de retrouver un jour sa Mathilde chérie. Il s'en entrete-

nait encore dans les lettres qu'il écrivait à Edmond Lepelletier, il connaissait cette espérance suprême et absurde que sa femme pourrait lui pardonner un jour, qu'ils pourraient recommencer les heureuses années du début de leur mariage. Et voilà qu'encore une fois toutes ses espérances s'écroulaient!

La réaction fut violente et presque instantanée, on l'a vu, chez Verlaine.

Quelques jours après, elle revêtit vraiment l'apparence d'une conversion :

« Je ne sais quoi ou qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je pusse prendre le temps de m'habiller et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du Crucifix et de l'image surérogatoire, évocatrice de la plus étrange, mais à mes yeux de la plus sublime dévotion des temps modernes de l'Église catholique. »

Aussitôt il fit revenir l'aumônier. Il le pria, le supplia de l'entendre en confession, n'eut de cesse que l'excellent ecclésiastique eût déféré à son désir. Verlaine s'agenouilla et fit une confession générale :

« Entre autres questions, ne me posa-t-il pas celle-ci, d'un ton calme et point étonnant, non plus qu'étonné :

— Vous n'avez jamais « été » avec les animaux?

Après avoir répondu non! — et ce non, sans stupéfaction de l'interrogation posée, — je reçus d'un front humble et contrit tout de même, après ma très véridique et consciencieuse, je vous assure, confession, la bénédiction, mais point encore l'absolution si convoitée. En attendant cette dernière, je repris, sur le conseil de mon directeur spirituel, mes travaux, lectures variées, et vers pieux principalement. De cette époque date à peu près tout *Sagesse*... »

Il abandonna ses lectures profanes, se mit à lire Joseph de Maistre, les Pères de la doctrine, saint Augustin. Il travailla le latin. « Le bon directeur de la prison et l'excellent aumônier potassaient avec moi presque tous les jours. »

Verlaine devait conserver un souvenir délicieux de ces premiers mois, où, redevenu néophyte, il se faisait initier à nouveau au charme de la religion retrouvée :

« J'ai eu alors vraiment la foi; je me sentais pur, j'étais chaste; j'avais le bonheur et la santé. Nulle mauvaise pensée ne me venait. Mon esprit était calme et c'était une sentation presque physique. Il me semblait que je portais sans cesse du linge propre et neuf. »

D'autre part, l'indulgence du directeur jointe à la protection de l'aumônier lui rendait très supportables ses derniers mois de cellule.

« Enfin, j'avais un gardien qui, voulant quitter la « boîte », comme il disait, « complétait son instruction » en vue d'entrer ailleurs, me demanda un beau jour de lui donner des leçons de français. Et nous voilà, moi dictant, lui, écrivant de sa grosse écriture, d'abord des exemples de grammaire :

Êtes-vous madame de Genlis? etc...

et, quand des progrès réels furent accomplis, des tranches soigneusement choisies des *Aventures du jeune Télémaque* par M. de Salignac-Fénelon, archevêque de Cambrai.

« En échanges de ces leçons, le brave garçon me procurait des douceurs, journaux locaux, gâteaux, chocolat, parfois la goutte et très souvent, — ô joie, ô reconnaissance! de la chique (or la chique était défendue) et la difficulté d'en dissimuler les traces, après usage accompli, la rendait plus délicieuse encore.

Que de ruses, que d'astuces pour lors, de chaque salivation dans le petit bassin destiné à mes ablutions, faire couler un mince et aussi silencieux que possible filet d'eau, à l'effet de diluer et faire disparaître par la grille d'évacuation les preuves de l'affreux délit. »

Mais il n'est si bon gîte qu'il ne faille abandonner un

jour ou l'autre. Le moment de quitter sa prison arriva pour Verlaine. Ce fut le 16 janvier 1875. Sa mère l'attendait à la porte de la geôle. Quel bonheur! Quelle effusion! Encore une fois elle l'arrachait à son milieu, et le ramenait au pays natal, s'enfuyait avec lui redonner la vie physique et morale à ce pauvre corps d'homme dans les riches plaines du Nord, au milieu des grands pâturages de la Wallonie.

VI

Verlaine, Professeur et Cultivateur

Les semaines que Verlaine passa dans sa famille à Fampoux furent des semaines de méditation sur son propre destin.

Il avait grand besoin de réfléchir, de s'examiner, de se recueillir pour l'avenir, il avait bien des actes de contrition à faire, et il en fit beaucoup.

Vie gâchée, fortune aux trois quarts émiettée, foyer détruit, talent littéraire compromis, c'était un triste bilan que celui de sa jeunesse.

Très sincèrement Verlaine se frappa la poitrine et il se jura de racheter ses fautes passées. Le grand souffle religieux qui l'avait soulevé du lit de sa cellule pour le jeter aux pieds du petit crucifix de cuivre grondait encore au fond de son âme. Il était croyant. Il avait toujours en son cœur l'enthousiasme, il résolut de se refaire une nouvelle vie.

Que pouvait-il? Que savait-il? Il dressa le tableau de ses ressources. Sa mère avait conservé juste de quoi vivre. Lui-même n'avait rien qu'un talent littéraire incapable de s'abaisser aux besognes journalistiques, de le faire subsister, par conséquent, — et des notions plus précises en littérature française, en latin, en anglais, peut-être en dessin.

Ce fut à ces connaissances qu'il fit appel. Il décida qu'il serait professeur. Et, d'abord, pour se perfectionner dans la langue anglaise, il obtint *au pair* une place de répétiteur de français dans une famille de la petite ville anglaise de Stirkney. Il y demeura un an et demi, menant

la vie la plus calme et la plus rangée du monde, n'ayant aucune distraction et n'en cherchant pas, se portant admirablement au physique comme au moral, au milieu des merveilleuses prairies et des superbes parcs de la campagne anglaise. Il enseignait le français, le latin et le dessin. Il faisait surtout de nombreux et rapides progrès en langue anglaise.

Ce fut l'ennui lourd et morne, le désir de voir sa mère, qui l'engagèrent à quitter Stickney. Il ne fit, du reste, que changer de résidence et de pays, car c'est encore en qualité de professeur qu'il revint en France à Rethel, au collège Notre-Dame. Le 14 novembre 1878, il écrit à son vieil ami Edmond Lepelletier sur ses nouvelles fonctions :

« Je suis ici professeur de littérature, histoire, géographie et anglais, — toutes choses amusantes et distrayantes. Régime excellent. Chambre à part. Nulle surveillance « pionnesque ». Rien enfin qui rappelle les « boites » universitaires, lycées collèges municipaux ou simples « bahuts ». La plupart des professeurs, latin, grec, mathématiques, sont ecclésiastiques, et je suis naturellement dans les meilleurs termes avec ces Messieurs, gens cordiaux, simples, et d'une bonne gaieté sans fiel et sans blague. En un mot ceci est une sorte de « buen » pour moi, où j'ai la paix, le calme et la liberté de ma façon de voir et d'agir, — bienfait inestimable. — Appointements raisonnables... »

Encore une halte délicieuse dans sa vie, ce collège de Rethel. Très digne, très soumis, très pieux, presque guindé. Verlaine fit la meilleure impression sur les bons ecclésiastiques et leurs élèves qui ignoraient, bien entendu, son passé et qui, tous, étaient aux petits soins pour lui. Retraite presque conventuelle, le collège Notre-Dame était à la fois un asile de paix pour cette pauvre âme vagabonde et un milieu propice à ce cœur enthousiaste et tout brûlant alors de religion.

Avec beaucoup de perspicacité, Edmond Lepelletier ajoute que Verlaine y goûtait encore une autre volupté, la plus forte dont on puisse s'abreuver : celle de passer

ignoré, là, le hautain poète des *Poèmes saturniens*, l'écrivain subtil et raffiné des *Romances sans paroles*, l'incomparable poète chrétien de *Sagesse*. Ignoré, inconnu des esprits qui l'entouraient, volontiers humble, obéissant et dévoué, accomplissant scrupuleusement son métier, ne méritant nulle réprimande, le modèle des professeurs, lui le vagabond révolté, l'éternel inquiet... Contraste saisissant dont, à coup sûr, il dut s'enivrer, qu'il goûtait avec une volupté toujours nouvelle.



Paul Verlaine à Fampoux.

Malheureusement le vieil homme ne tarda point à reparaître en lui. Il s'était juré de ne plus boire... pendant quelque temps. Il tint sa promesse. Mais il ne s'était pas juré à lui-même de ne plus aimer, de ne plus s'enthousiasmer pour la beauté... et voici qu'il la retrouvait encore et encore une fois sous les traits d'un être de son sexe.

Lucien Létinois, un de ses élèves, fils de cultivateurs, âgé de dix-huit ans, était un grand garçon un peu pâle et un peu mince.

Assez sentimental, rustre à peine dégrossi, Lucien paraît avoir été d'une intelligence plus qu'ordinaire. Mais son physique sembla merveilleux aux yeux enthousiastes de Verlaine :

Fin comme une grande jeune fille,
Brillant, vif et fort, telle une aiguille,
La souplesse, l'élan d'une anguille.
Des jeux d'optique prestigieux,
Un tourment délicieux des yeux,
Un éclair qui serait gracieux.
Parfois il restait comme invisible,
Vitesse en route vers une cible
Si lointaine, elle-même invisible...



H. d'Argis. Verlaine. G. Vicaire. Sophie Harlay. Rachilde. L. Tailhade. V. de l'Isle-Adam. Ary Renan.
Jean Moréas. Jules Tellier. Paterne Berrichon. Cazals.

Une soirée chez Paul Verlaine en 1889. (Dessin de P. Verlaine, communiqué par M. Paul Morisse.)

Ce fut un nouveau coup de foudre : Lucien Létinois allait prendre dans le cœur et dans la vie de Verlaine la place prépondérante qu'y avait tenue Rimbaud.

Et, d'abord, son élève ayant fini ses classes et quittant le collège, son professeur le suivit et alla s'installer auprès de lui dans la ferme du père Létinois.

Ce dernier était un paysan madré. Sans se rendre un compte exact des sentiments que les deux jeunes gens avaient l'un pour l'autre, il ne vit qu'une chose : une belle proie dont on pouvait s'emparer en Verlaine et en sa petite fortune. Il n'y manqua point.

Depuis longtemps, le poète parlait d'agriculture, de s'établir comme fermier, d'acheter une propriété. L'occasion était trop tentante : il ne la laissa pas échapper. Demeurer auprès de Lucien, vivre avec lui dans cette belle campagne des Ardennes, au milieu de cette vie saine, encore un rêve de bonheur caressé qu'on pouvait facilement réaliser.

Mme Verlaine, consultée, ne mit pas d'obstacle aux projets de son fils, trop heureuse de le voir s'établir loin des tentations de Paris. Une ferme fut donc achetée, la ferme de Juniville, mais non pas au nom de Verlaine ni à celui de sa mère : au nom du père Létinois ! Verlaine expliqua cette étrange opération en disant qu'il craignait d'être poursuivi un jour par sa femme qui pouvait réclamer ses reprises... C'était une bien mauvaise raison. Personne ne l'accepta, pas même sa mère qui se froissa du procédé et repartit à Paris.

Ce fut un étrange fermier que Verlaine. Passant la journée dehors à voir le soleil se jouer dans les branches, se promenant, rêvassant, faisant des vers, on ne le vit jamais la bêche à la main ou poussant la charrue. Et, pourtant, que d'engrais on réclamait autour de lui, que de sommes ne lui fit-on pas verser pour enrichir cette terre ingrate qui ne lui rapportait rien ! En vain le jeune Létinois, plein de bonne volonté, voulait-il mettre la main à la pâte et aider les ouvriers des champs, Verlaine l'arrêtait et le détournait de la besogne.

Ce qui devait arriver arriva. Las de la campagne, repris de son éternel désir d'errance, l'auteur de *Sagesse* s'enfuit un jour de Juniville, avec Létinois, comme il s'était enfui de Paris avec Rimbaud.

Un beau matin, ils partirent tous les deux pour Londres, laissant là la ferme et le père Létinois qui ne s'émut pas pour si peu, vendit la ferme qui était à son nom et en mit le bénéfice dans sa poche.

Les deux amis, poussés par la faim, restèrent peu de temps à Londres. Bientôt ils venaient une fois de plus demander asile à la maman Verlaine, à Boulogne-sur-Seine, rue des Parchamps.

Qu'allait faire Verlaine ? Il résolut de mettre à exécution une idée qui le tourmentait depuis longtemps : vivre de sa plume d'écrivain. Il chercha d'abord un éditeur pour *Sagesse* dont le manuscrit tout prêt attendait depuis plusieurs mois. Mais en vain s'adressait-il dans les maisons littéraires : aucun éditeur ne consentit à publier ce beau livre qui est certainement l'acte de foi le plus brûlant et le plus magnifique du siècle dernier. Un seul libraire, Victor Palmé, sur la recommandation d'esprits bien pensants et sans se douter aucunement de la valeur littéraire de l'ouvrage, résolut de l'éditer à ses frais. Mal lui en prit du reste, car, malgré les démarches de Verlaine, les services de presse et les visites aux critiques influents, dédaigné par la presse, dédaigné par le public, le livre resta soigneusement dans l'arrière-boutique de l'éditeur. De rage, celui-ci envoya au pilon les invendus, c'est-à-dire à peu de chose près l'édition entière...

Tristes débuts. Verlaine ne faiblit pas cependant. Par l'appui inlassable de Lepelletier, il parvint à entrer au *Réveil*, journal sur lequel son ami avait la haute main. Il y écrivit quantité de ces petits essais, notes d'humour, grains de philosophie, croquetons de passants, de passantes, de paysages, où il excellait. *Les Mémoires d'un Veuf*, *Quinze jours en Hollande* furent publiés à cette époque et dans cette feuille. Tout cela lui permettait

de vivoter sans lui donner de grandes ressources ni lui assurer la vraie notoriété.

A ce moment, un malheur terrible frappa Verlaine ; il perdit Lucien Létinois. Brusquement ce dernier tomba malade et dût être transporté à l'hôpital de la Pitié. Une fièvre typhoïde se déclara. Lucien mourut en trois jours.

La douleur de Verlaine fut immense. Sa pauvre âme douloureuse, blessée encore une fois, s'épancha avec un lyrisme éperdu et sincère en un volume de vers qu'il intitula *Amour* et qu'il consacra tout entier au souvenir de son ami. Exaltation amoureuse et mystique à la fois dans laquelle se mêlaient en une étrange mixture tous les sentiments qui peuplaient l'âme du poète : amour du beau, tendresse inemployée, ardente imagination sensuelle, religiosité qui transforme en dieu l'objet aimé, sens de la paternité qui lui faisait considérer Lucien comme son fils et allait jusqu'à lui faire chercher en rêve une fiancée pour son enfant adoptif :

> Je cherchais, je trouvais, jamais content assez...

La mort brutale foudroya stupidement ce beau rêve. Il en resta un délicieux volume de vers et une douleur amère, presque inguérissable dans le cœur du poète.

Cependant il fallait vivre... Verlaine continua nonchalamment sa besogne de journaliste. Il habitait alors avec sa mère un petit appartement rue de la Roquette, 17, qu'un témoin de sa vie nous décrit ainsi .

« L'ameublement était provincial. Il était propre et discret. Cloué au mur, un Christ sanglant, enluminé par Germain Nouvau. Dans la bibliothèque, livres de casuistique côtoyant les *Nouvelles* de Scarron, une *Imitation*, un Pétrone. Çà et là des pastels *premier Empire.* Auprès de la fenêtre, un pupitre étroit, vraie chaire de pion où régnait un grand désordre.

« A cette époque, Verlaine apparaissait sanglé dans un habit de coupe anglaise, toujours grave, coiffé d'un éternel chapeau haute-forme.

« Verlaine était alors amoureux d'une certaine patronne

de bureau de tabac de la rue de la Roquette, ainsi que de la pâtissière du coin, laquelle lui permettait de lécher quelques gâteaux dans l'arrière-boutique. »

La plupart des articles et des articulets parus au *Réveil* furent réunis, nous l'avons dit, dans le volume ayant pour titre *Les Mémoires d'un Veuf* et qui est dédié à Edmond Lepelletier. C'est un ensemble d'essais très curieux, de pochades, d'articles de fond et de croquis où Verlaine se montre le talent primesautier, sincère et très libre qu'il a toujours été.



Lucien Létinois.
(D'après une photographie.)

Du *Réveil* qui était situé rue Bergère, et où Verlaine se montrait surtout dans une brasserie allemande, dans le fond de laquelle se trouvaient les bureaux du journal, le poète de *Sagesse* transporta bientôt ses pénates, ou, du moins, fit de très fréquentes apparitions au Quartier Latin. Là, au D'Harcourt, à la Source, au Louis XIII, il fit la connaissance d'un certain nombre de jeunes écrivains qui n'étaient affiliés ni au naturalisme triomphant ni au Parnasse, ni ne se déclaraient les disciples des romantiques. Ces jeunes gens, qui se gratifiaient volontiers de Décadents, formaient le premier noyau des futurs symbolistes. Ils avaient une petite feuille, *Lutèce*, que dirigeait Léo Tré-

zénik. Les rédacteurs principaux en étaient Tristan Corbière, Laforgue, Viélé-Griffin. Ils parurent s'intéresser à Verlaine, lui demandèrent des articles. L'auteur des *Mémoires d'un Veuf* connaissait surtout Tristan Corbière dont il était l'admirateur et auquel il consacra dans *Lutèce* une curieuse étude. Il en écrivit bientôt une autre sur Arthur Rimbaud et une sur Villiers de l'Isle-Adam. Cet ensemble fut réuni plus tard sous le titre *Les Poètes maudits.*

C'étaient là des noms à peu près ignorés du grand public mais qu'avait déjà recueillis une élite littéraire encore bien mince mais assez enthousiaste. Les singularités de la vie de Rimbaud, le prodigieux génie de Villiers de l'Isle-Adam, la curieuse poésie de Tristan Corbière, la poétique si nouvelle de Stéphane Mallarmé (auquel Verlaine consacra un article enthousiaste), toutes ces choses témoignaient d'un art encore inédit et dans lequel le pauvre Lélian allait pénétrer à son tour.

Cependant, il devait y avoir encore un arrêt dans sa vie. Au moment où il commençait de s'aboucher avec ceux qui devaient devenir ses derniers compagnons littéraires, il se sentit repris d'une nouvelle fringale champêtre, et, abandonnant une fois encore la plume pour la bêche, au mois d'octobre 1883, il s'enfuit à la campagne.

Quelle attirance l'appelait donc, le retenait donc, lui, le citadin, vers les joies et les peines des travaux rustiques? Edmond Lepelletier, le biographe si intuitif de Verlaine, se le demande, et il conclut que c'était là chez le poète plutôt un désir passager et assez grossier de goûter aux bonnes joies rustiques qu'une véritable vocation de cultivateur.

« Il aimait à fouler l'herbe brûlée des friches, à écraser les chaumes sous ses pieds solidement ferrés. Il marchait large et lourd dans les mottes de terre, à la paysanne. Il avait chassé dans sa jeunesse. En son âge mûr, au bord de la Semoy, il lui plut de tenir une ligne à la main, mais il fumait et rêvait, allongé à l'ombre, dans quelque creux de la rive, laissant souvent échapper le poisson suceur. Ce qu'il goûtait par-dessus tout, dans la vie rustique,

c'étaient les allures libres, les vêtements vieux où l'on est à l'aise et portés sans façon, les repas plantureux, les causeries au coin de l'âtre, et puis les chopes renouvelées, à l'estaminet, et les gouttes avalées en passant au cabaret, ami posté à l'angle des routes. »

Lui-même en avait-il bien conscience ?... On ne sait. En tous cas, il faisait illusion aux autres et principalement à sa mère. La malheureuse femme qui souffrait si fort de voir son fils s'adonner à l'alcoolisme, s'imaginait de bonne fois que la campagne seule pouvait avoir sur lui une influence salutaire. Aussi lorsqu'il parla de retourner dans la Champagne pouilleuse, y consentit-elle de grand cœur, se dévouant jusqu'au bout, prête à aller finir ses jours dans le plus humble des villages pourvu que son fils fût guéri de son atroce passion.

Ils revinrent dans ce pays où ils avaient connu les Létinois et où Paul avait fait déjà un si funeste essai de cultivateur. Le père Létinois était encore redevable d'une certaine somme à Mme Verlaine. Il se libéra envers elle en lui donnant une petite propriété (valant 3.500 francs), la propriété de Coulommes.

Hélas! Pour la seconde fois, Verlaine *gentleman-farmer* ne fut pas plus *farmer* que *gentleman*. Il continua de faire gérer son bien par des gens qui le grugeaient, tandis que lui-même s'en allait rêver par les champs, ou plutôt, courait de cabaret en cabaret avec une bande de jeunes fêtards rustiques qui épouvantaient le village par leurs rentrées nocturnes, leurs cris et leurs chants.

A cette vie, l'argent s'en allait vite. Mme Verlaine, bientôt, ferma les cordons de sa bourse. Paul se fâcha. Il y eut des disputes violentes entre eux. Plusieurs fois il partit en faisant claquer les portes, jurant de ne plus rentrer, prenait le train, en effet, débarquait à Paris, s'occupant soit à retrouver ses amis, soit à dénicher un éditeur pour le volume de vers, *Jadis et Naguère*, qu'il cherchait alors à caser. Puis il revenait aux champs retrouver la pâtée quotidienne et se consolait de ses déboires par de nouvelles beuveries.

A la fin, sa mère fut excédée de cette vie intolérable. Elle s'ouvrit de ses malheurs à un de leurs voisins de campagne, un M. Dane, qui lui conseilla vivement de se séparer de son fils. A la suite d'une querelle plus violente que les autres, elle mit, en effet, cette idée à exécution. Au commencement de février 1885, elle se retira chez M. Dane et signifia à son fils qu'elle ne voulait plus vivre sous le même toit que lui.

C'est alors que se passa la scène la plus regrettable de la vie de Verlaine, celle qu'on ne peut tenter d'excuser qu'en le supposant pris de boisson lorsqu'elle eut lieu.

Parti pour Paris, aussitôt reçu la signification de la mesure prise par sa mère, Paul revint à Coulommes dans un état voisin de l'ébriété. Il se rendit chez M. Dane, bouscula celui-ci qui voulait l'empêcher d'entrer et eut une terrible explication avec sa mère. Dans la chaleur de la discussion, s'oublia-t-il vraiment au point de lever la main sur sa mère? C'est ce que Dane affirma devant le tribunal, tandis que Mme Verlaine n'avouait rien.

Quoi qu'il en soit, Dane vit là, dans ce geste, une excellente occasion de se débarrasser de celui qu'il considérait comme son ennemi. Il appela les gendarmes qui dressèrent procès-verbal, et Verlaine fut déféré peu de jours après devant le tribunal correctionnel de Vouziers qui le condamna à un mois de prison.

Comment Mme Verlaine, qui adorait son fils, laissa-t-elle faire ce procès où elle était la poursuivante, c'est ce que se demande M. Edmond Lepelletier. Il fallait vraiment qu'elle eût été, sinon ensorcelée, du moins subjuguée par ce Dane qui s'était emparé de ce pauvre esprit faible et le dirigeait où il voulait.

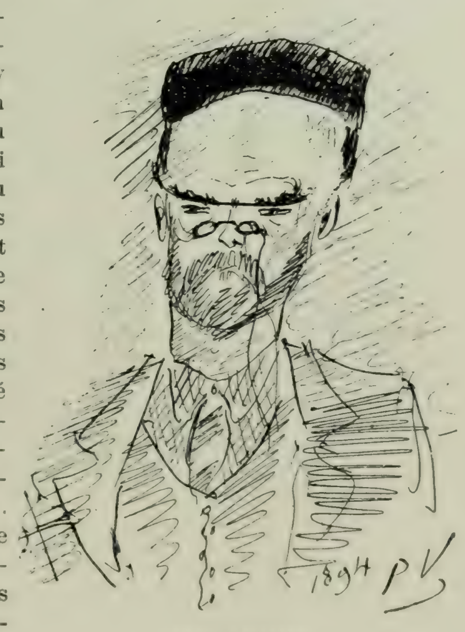
Il y eut aussi les voisins de campagne de Paul qui, excédés de ses saoûleries tapageuses, vinrent au tribunal faire de très mauvaises dépositions pour lui.

La mère et le fils furent très dignes : la première déclara que Paul « avait été toujours convenable vis-à-vis d'elle ». Quant au second, il manifesta un repentir si sincère que

le tribunal lui donna un quasi-acquittement en le condamnant à une peine aussi légère.

La prison de Vouziers lui fut douce.

« Elle est toute petite, écrit-il : les barreaux sont de bois peint en noir. On jouait au bouchon avec le gardien-chef... Il y avait de mon temps un corbeau familier, ennemi rauque des peu mélodieux chats de l'établissement qui, par suite d'incongruités dans les baquets où coulaient des lessives, fut tué d'un coup de carabine par le « patron » et fit d'excellent bouillon...



Paul Verlaine.

Par lui-même.

« Dans cette prison si bonhomme, j'étais chargé du ménage, épousseter, balayer. A ce propos, le gardien-chef me dit un jour que j'avais mal « faite l'ouvrache », l'homme était du Nord, et il ajouta que j'étais plus fort sur l'écriture que sur la peinture.

« (Il est bon de dire que j'avais dans le pays une réputation déjà d'écrivain.)

« J'étais aussi prié tous les soirs de réciter au dortoir le *Pater Noster* et l'*Ave Maria*, et il parait que je m'en acquittais bien mieux que mon prédécesseur

dans cet emploi. Parbleu! Et sans trop de peine, vraiment. »

Quand il en sortit, une fois de plus il se trouva tout désemparé devant la vie. Brouillé — momentanément — avec sa mère, qui, du reste, était presque totalement ruinée, n'ayant plus sa maison de campagne qu'il avait vendue, ne se souciant pas, du reste, de retourner à Coulommes, il partit encore pour Paris. Cette fois, c'était la dernière étape, étape de misère où il allait trouver le deuil, l'hôpital et la mort.

VII

« Mes Hôpitaux »

Vivre de sa plume, c'était encore là l'espoir de Verlaine en remettant le pied sur le sol parisien. Le poète comptait sans sa malechance et sans la maladie.

Cette dernière ne tarda pas à se déclarer très peu de temps après son retour. Il souffrait de rhumatismes articulaires qui l'empêchaient parfois de marcher et avaient déterminé une sorte d'ankylose du genou gauche. Et puis son estomac brûlé depuis tant d'années par tant d'apéritifs commençait à ne plus fonctionner.

Aussi, à ce point de vue, les séjours que le « pauvre Lélian » fit dans les hôpitaux lui furent-ils d'un grand soulagement. Il reconnaissait lui-même avec bonne grâce qu'il en sortait, sinon guéri, du moins dans un état bien amélioré.

A l'en croire, du reste, son premier contact avec l'hôpital ne fut pas autrement désagréable. Comme il y était resté quarante jours, il se félicitait de n'avoir vu qu'un mort, « un vieillard qui s'éteignit en balbutiant : « Maman, maman ! » En somme, une très bonne impression première, un début courageux, mais facile... »

La seconde épreuve fut plus dure. A l'hôpital solide et vaste ont succédé des baraquements. « L'extérieur ressemble passablement à quelque abattoir, dit-il, dedans c'est l'architecture d'une chapelle méthodiste ; il n'y manque que des citations de saint Paul sur écriteaux

blancs accrochés aux murs de bois verni. On dirait du kursaal d'une station balnéaire nouvellement installée. » Par les fenêtres, la vue donne sur un jardin d'horticulture. Il se plaint du voisinage des autres malades « plus bêtes que de droit ». Il n'est point malheureux en somme et chacun est rempli d'attentions pour lui. Il y a une fille de salle, une paysanne, qui paraît l'intéresser suffisamment. Elle est un peu simple mais si bonne. Elle s'y prend si gentiment pour vous dire : « Paresseux, dressez-vous donc, qu'on arrange vos oreillers, » qu'on est tout charmé sans pouvoir retenir un sourire vaguement sensuel, car elle est jeune encore et de gentil visage. »

C'est une vie monotone et qui distrait peu le poète de ses pensées. Il est devenu d'ailleurs assez indifférent à ce qui se passe autour de lui. Les départs, les grands départs pour l'éternel champ de repos, eux-mêmes, ne l'émeuvent plus. « On s'y fait », écrit-il philosophiquement.

Lors d'un troisième séjour à l'hôpital, il dira, heureux de se trouver à l'abri et loin de la misère : « Au moins, c'est la paix loin des gens et la souffrance laissée tranquille. Les idées de mort, mort aux gens, mort à soi-même, s'évaporent dans les odeurs d'éther et de phénol. Le sang bat plus calme, la tête raisonne de nouveau, les mains se font ce qu'elles furent plutôt toujours bonnes et paisibles. »

L'amusant c'est que, à force de fréquenter l'hôpital, Verlaine a fini par y gagner l'état d'âme de l'hospitalisé. Il prête attention aux moindres riens, à la disposition des lieux, à la vie ordinaire et administrative de l'hospice ; il note l'entrée et la sortie des malades. Le voici à la maison de convalescence, écoutez-le :

« Clic, cloc ! Les deux voitures de l'administration bondées de « convalescents » cueillis aux quatre points cardinaux de l'Assistance publique (familièrement A. P.) débusquent de la rue qui passe devant la grille d'honneur, franchissent cette grille, et viennent déposer à la porte du bureau d'admission une trentaine d'*entrants* qui, après les formalités d'usage, inscription, visite sommaire



Verlaine à l'hôpital Broussais (1890).
Par F.-A. Cazals (Musée du Luxembourg).

du médecin, première lecture du règlement par le capitaine (chef du personnel de surveillance) s'égaillent vers les chambrées désignées, en emportant sous leurs bras les effets d'habillement répartis à chaque convalescent : soit une paire de chaussettes et d'espadrilles, une chemise, un bonnet de nuit, un palelot-sac bleu de Prusse, une calotte de drap, même couleur (on est aux premiers jours de mai; le costume d'été, paletot plus léger et chapeau de paille, part du 15 de ce mois), un essuie-main et une serviette de table. Alors, direz-vous, tout convalescent est considéré comme possédant un pantalon ? Mon Dieu oui. »

Que de précision, de minutie! mais, en vérité, matière à observation peu intéressante. Ça ne fait rien, Verlaine s'en contente dans son besoin d'écrire — peut-être avec l'arrière-pensée que rien de ce qui le touche n'est indifférent.

Dans cette maison de convalescence où il a pour compagnons un gardien de square et un très jeune garçon d'une seizaine d'années qui paraît lui plaire beaucoup à cause de sa « tête blonde de très jolie fille anglaise », Verlaine occupe ses journées en fumant quelques pipes au jardin et en jouant aux boules. Il lit aussi l'*Histoire de la Restauration*, de Lamartine, trouvée dans la bibliothèque, ouvrage qu'il déclare « intéressant quoique et parce que méconnu et inconnu ». Le soir, il se récrée de romances que chante « d'une voix exquise », le jeune homme si pareil à une jolie anglaise. Il aime beaucoup les chansons, d'ailleurs, et la « salle de chant » de l'hospice lui suggère quelques réflexions sur le goût du Parisien pour la romance sentimentale. Cette salle de chant, c'est, dit-il, « comme qui dirait la concrétion, la synthèse, la quintessence du goût musical parisien populaire; la romance y domine. Les vieilles reproductions en ce genre persistent, les nouvelles battent à plates coutures leurs contemporaines à visées comiques. C'est ainsi que *Comme à vingt ans*, *Moine et bandit*, *e tutti quanti* alternant avec *Petit Pinson* ou *Carmen, vous n'avez pas d'âme*, etc.,

sont bien plus fréquemment chantés et mieux goûtés et, en dépit du règlement un peu bien draconien ici, applaudi à grand renfort « de cannes, béquilles et béquillons » que tels ou tels *Docteur Isambard* ou *Joséphine elle est malade* ».

Il aime beaucoup ces trois « chansons historiques » : *En revenant de la Revue*, *les Pioupious d'Auvergne*, *le Père la Victoire*, qu'il trouve « jolies au possible comme timbre, et comme « poèmes » amusantes, spirituelles, très spirituelles même... »

Les premiers — comme les derniers contacts avec l'hôpital ne furent donc pas désagréables à Verlaine. Il s'y trouvait infiniment mieux que dans les taudis de hasard où la misère le poussait.

Peu de temps après son retour à Paris, ne gagnant presque rien, un louis de temps en temps, à confectionner des biographies d'*Hommes du jour* chez Vanier, il s'était réfugié dans un véritable repaire, cour Moreau.

« Une sorte de Cour des Miracles, — dit Edmond Lepelletier qui le vit dans cet antre — peuplée de travailleurs, surtout d'indigents, située en contre-bas du chemin de fer de Vincennes. Verlaine logeait au rez-de-chaussée, chez un marchand de vins. Dans la boutique du bistro il fallait pénétrer, pour gagner la chambre du poète. L'endroit était fâcheux pour la santé de Verlaine, pour sa bourse aussi... La chambre était petite, sordide, sinistre comme le coupe-gorge au fond duquel elle se trouvait blottie...

« Il n'y avait pas de plancher, ni même de carrelage. C'était la terre nue que le pied frappait. Elle était légèrement boueuse. L'humidité, véhiculée du dehors par les allants et venants, détrempait ce sol peu urbain. Le garçon du marchand de vins apportant la pitance, de rares amis, venus du Quartier pour prendre la « bleue » sur le zinc voisin du lit du malade, et aussi un voisin obligeant, qui le soir causait avec le poète, lui prêtait des journaux, faisant un peu l'office de garde-malade, formaient les seuls visiteurs.

« Une petite armoire servait de bibliothèque à Verlaine. Il y avait serré quelques bouquins, épaves de ses nombreux naufrages, et des manuscrits. Une étroite table, deux chaises de paille, composaient le mobilier de cette cellule lugubre. »

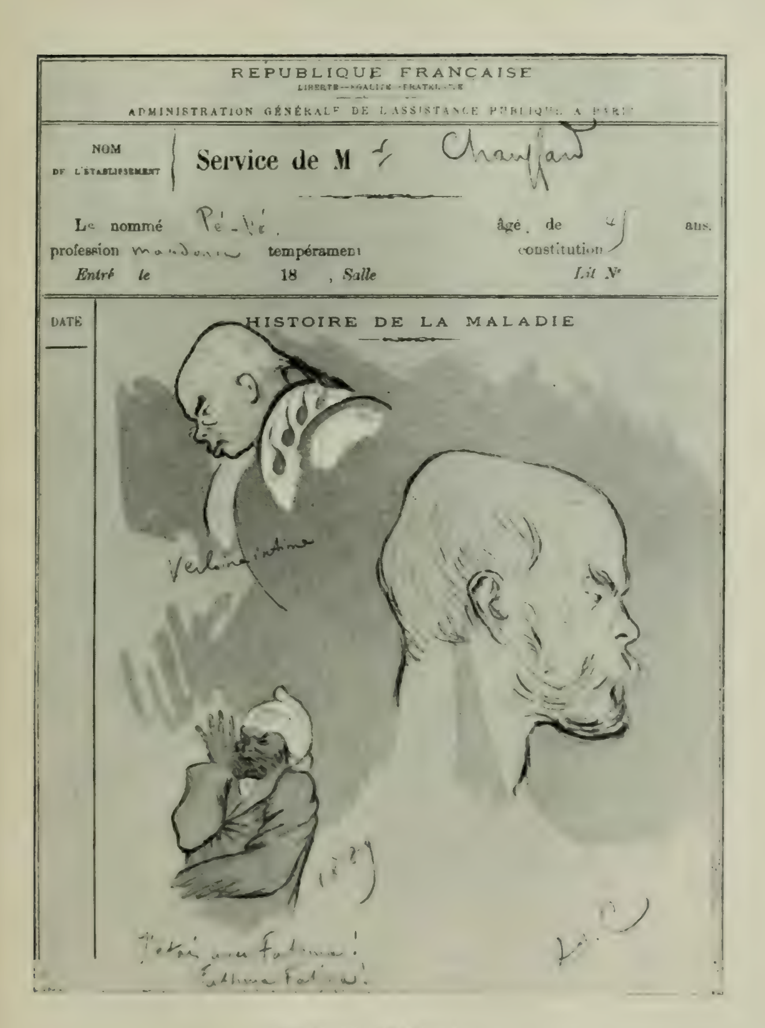
Ce fut dans ce taudis sans nom qu'il apprit — car il ne pouvait bouger, ayant une attaque d'arthritisme, — au commencement de janvier 1886, la mort de sa mère.

« Les jambes rivées l'une à l'autre dans une gouttière de plâtre, nous dit un témoin, immobilisé sur un siège, il donnait l'apitoyant spectacle d'une statue de la Désespérance. Au-dessous d'un front élargi par une franche calvitie, d'énormes sourcils, touffes de gazon funéraire, rejoignent près des tempes une barbe de cyprès. Des traits fortement accusés ressortent dans ce masque; un nez retroussé avec des narines palpitantes d'effroi; des yeux, cavernes broussailleuses d'où jaillissaient à flots des larmes montées du cœur empruntent aux prunelles gris foncé les sombres lueurs d'un ciel d'hiver au crépuscule. Sur sa face, où d'habitude se mirent les désirs humains, plane la désolation farouche, anéantissement de l'espoir et du rêve. »

La mort de sa mère laissait Verlaine dans la plus profonde détresse. Lorsqu'il eut payé les frais d'enterrement, les quelques dettes, ses dettes à lui, il ne lui resta que quelques francs.

N'ayant plus de quoi se faire soigner, il entra à l'hôpital Broussais, puis de là à Cochin, enfin, après plusieurs mois de liberté, c'est-à-dire de vagabondage dans Paris, il se trouvait à l'hôpital Tenon d'où il écrivait à son éternel confident Lepelletier :

« Pas un sou! Le très peu d'argent que peut encore me devoir Vanier, consiste en quelques pièces de cent sous. Je n'attends que pour le 15 novembre prochain 900 francs, d'un notaire absolument récalcitrant à quelque avance que ce soit. — Je parle d'expérience. Tu le vois, cher ami, la situation est bien nette. Mourir de faim ou trouver quel-



Verlaine à l'hôpital.

(Croquis de F.-A. Cazals.)

que chose le plus tôt possible, n'importe quoi, d'abord ou ensuite. Telles, les cornes du dilemme.

« D'idée, je n'en ai pas. Je puis donner des leçons d'anglais et d'autre choses, avec diplôme et références, — légalisées et verbales, — à l'appui, mais à qui, et chez qui? Tu sais à quoi sont utiles les annonces dans les journaux! Ce ne serait que par connaissances que j'obtiendrais quelque chose. Si tu connais, par-ci, par-là, quelqu'un qui pût m'offrir cela, dis.

« On m'offre (Mendès), ou plutôt on me promet des collaborations à des journaux. Peut-être un secours du Ministère de l'Instruction publique. Ceci est un secret! — mais pour le moment je n'ai rien dans ma poche, et quelle idée concevoir avec cela pour tout potage?... »

Aussi, de plus en plus, se faisait-il à cette vie d'hôpital. Il en arrive à s'y trouver « chez lui ». Surtout lorsqu'il y est bien, dans une petite chambre avec des livres et des fleurs que lui apporte son amie. « Elle m'a fait aimer les fleurs, dit-il — les fleurs sur la fenêtre, les fleurs qu'on met dans un verre, les fleurs apprivoisées, discrètes, familières, qu'on croirait toujours les mêmes, qui vous parlent tant tout bas, dirait-on, et à *qui* on parle presque... »

Il lit *Volupté* de Sainte-Beuve qu'il sut jadis presque par cœur; il relit Horace et Virgile.

Verlaine, à l'hôpital, prenait, du reste, un aspect de patriarche. Drapé dans une longue houppelande bleue, coiffé d'un bonnet de laine qu'il portait comme les doges de Venise leur tiare, il brandissait sa canne, pareil à un sceptre pastoral, au-dessus du troupeau plaintif des éclopés et incurables.

Il redevenait lui-même. Sa conversation nourrie de faits, fleurie d'aphorismes, goguenards ou profonds, les jugements fins qu'il émettait sur la littérature et sur l'art ravissaient les visiteurs.

Sans doute ces séjours avaient bien leurs inconvénients, et il fallait pour mener cette vie une rude dose de philosophie. C'est ainsi que Verlaine écrit :

« Le lit que j'occupe *cette fois* à l'hôpital Labrousse, et qui porte le numéro 27*bis* de la salle Seigle, a cette particularité que, de mémoire de malade, aucun de tous ceux qui y ont dormi, sauf deux ou trois originaux de qui je grossirai peut-être le nombre, n'y est pas mort ; ce, avec une touchante régularité d'exemple donné et suivi.

« Un tel funèbre privilège n'est pas sans entourer cette couche trop bien hospitalière d'une considération vaguement respectueuse, à laquelle une superstition *sui generis* ne reste pas tout à fait étrangère. »

Très philosophiquement pourtant, Verlaine prit possession de ce lit marqué d'un mauvais sort. Et comme l'*autre* était encore là il dut attendre qu'on l'ait enlevé. Ah l'ironie macabre de la page qu'il a écrite là-dessus!



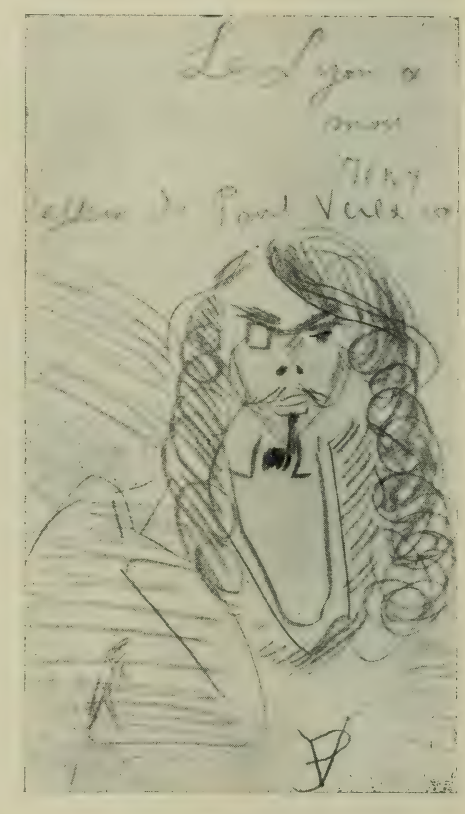
Masque de P. Verlaine.

Par Valloton.

« Il était là, mon prédécesseur, quand j'entrai dans la salle. Ni beau, ni laid, ni, à vrai dire, rien. Une forme étroite et longue, entortillée dans un drap avec un nœud sous le cou, et pas de croix sur la poitrine, à même le matelas sur le lit de fer sans rideaux, ainsi que sont maintenant les trois quarts des lits d'hôpital. — Encore une légende qui s'en va, diraient mes confrères et mes maîtres dans la chronique. Une civière dite *boite à dominos*, recouverte d'un tendelet, de teinte quelconque, nuance plutôt toile à matelas, fut apportée, on y mit le paquet, et en route pour l'amphithéâtre. Quelques instants après, j'étais installé dans le « poussier » tout à

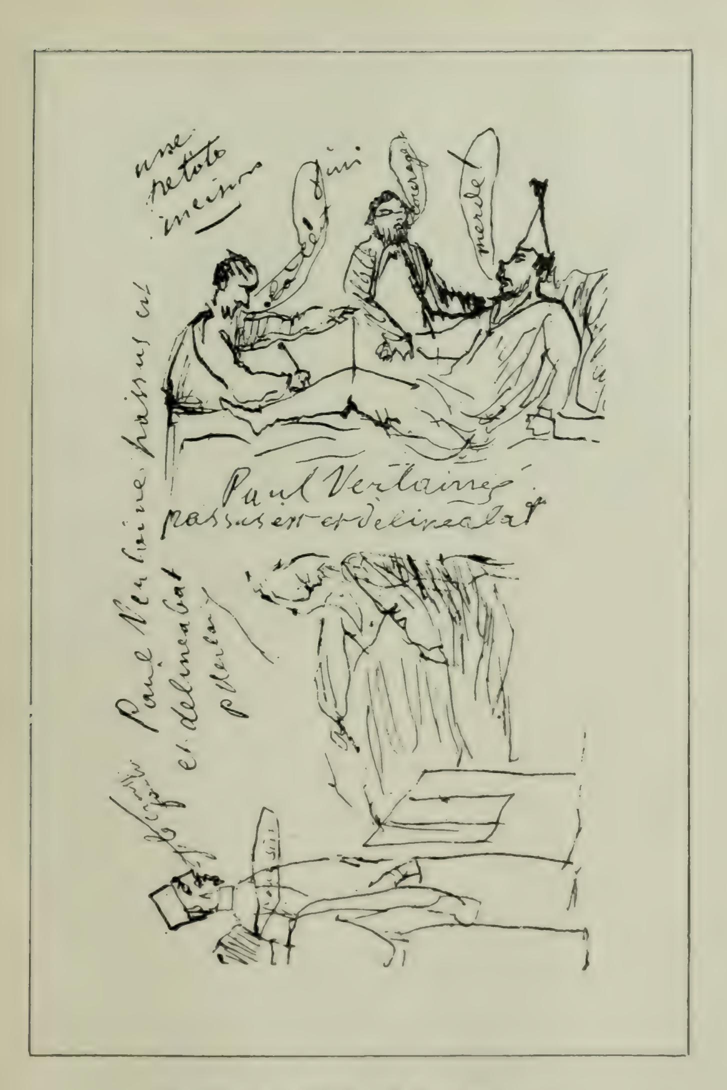
l'heure mortuaire, et véritablement justiciable du mot d'argot que je viens d'employer, si l'on veut bien se reporter au *pulvis se et in pulverem reverteris* de l'Église catholique. »

Ceux qui contribuèrent à rendre pour Verlaine le séjour de l'hôpital fort supportable, ce furent assurément les membres du personnel médical et administratif de chaque hôpital. Au fur et à mesure que grandissait sa renommée littéraire, on devenait plus accueillant pour lui dans les établissements hospitaliers. Le poète de *Sagesse* n'était plus considéré comme un vulgaire « pilier d'hôpital », mais on s'accordait à reconnaître en lui un grand poète, demeuré très enfant dans sa misère noire, et à le traiter avec la plus paternelle bienveillance.



F.-A. Cazals **en lion.**
Par Verlaine.

Verlaine demeura, toute sa vie, très reconnaissant à



Fac-similé d'une lettre de Paul Verlaine.

(Communiqué par F.-A. Cazals.)

ceux qui agissaient ainsi envers lui. Il leur rendait, en échange, tous les menus services qu'un pauvre hère comme lui pouvait rendre : dons d'autographes, de croquis, de lettres, jusqu'à des recommandations d'employés de l'hôpital qu'il transmettait à son ami Lepelletier!...

Dans toute sa vie d'hospitalisé, il ne rencontra qu'un cœur sec, un interne nommé Grandmaison, qui se montra dur, presque grossier avec lui, Verlaine s'en vengea par cette « invective » :

*Invective à M. Grandm*** interne des hôpitaux :*

Tu fus inhumain
De sorte cruelle.
Tu fus inhumain
De façon mortelle
Tu fus inhumain
Sans rien de romain.

Tu n'as d'un Romain
De la décadence,
Tu n'as d'un Romain
Que ta grosse panse.
Tu n'as de romain
Que d'être inhumain.

. . . .

Et maudit sois-tu
Selon tes mérites,
Donc maudit sois-tu,
Vil bourreau dodu,
Oui, maudit sois-tu
Suivant ta vertu!

Quand aux malades, habituellement ils étaient au mieux avec Verlaine toujours très doux, très simple et très obligeant.

Il advint, cependant, qu'un jour l'un d'eux le prit en grippe sous le prétexte que le poète était un *protégé* qui mangeait le pain du « pauv' peup'e », après s'être en-

graissé de sa sueur. Il faut entendre Verlaine parler de celui qu'il appelle son « ennemi ».

« ... Ni lard ni cochon, mon type, — dit-il — un honnête bon à tout, un légal propre à rien, se qualifiant de journalier et usurpant ce titre qui implique force et courage, que le titulaire soit porteur à la Halle ou marchand des quatre saisons, selon la saison ou *et cœtera* — un voltigeur de métiers faciles et plus superficiels, *extra* dans les bouis-bouis dits cafés, dans les gargottes promues restaurants *proprio motu*, contrôleur dans des sous-cafés-concerts de sous-chefs-lieux de canton Seine-et-Oiseux, — d'ailleurs, aussi, commissaire à tels enterrements civils un peu suburbains ou péné-provinciaux, membre adjoint d'orphéons n'existant pas et chapeau-chinois d'harmonies tellement locales qu'elles échappent au cadastre, en un mot, le fainéant et la mouche du coche du rien bruyant... »

Voilà bien des métiers pour qui n'en a aucun. Au physique, le portrait pour être verbeux n'en est point davantage flatteur. Verlaine nous dépeint ainsi son irrascible ennemi :

« Il est laid, de face anguleuse et roux de la plus déplorable nuance, la dent pourrie, et l'œil atrocement bleu, chassieux, avec la barbe en balai à pot de chambre qui serait moisie, minable non sans prétention à avoir été beau (il frise ou plutôt défrise la quarantaine), l'accent plutôt cul-terreux que faubourien, traînard et bredouillard... »

Ce propre à rien, ne pardonnait pas à Verlaine de recevoir des visiteurs coiffés de chapeaux hauts de forme, cela bouleversait les idées qu'il pouvait avoir sur les habitués d'hôpitaux. Celui-là lui semblait quelque chose comme un amateur. Il s'en indignait. Et il n'y a pas de tracasseries qu'il ne fît au pauvre Lélian ; tantôt il ouvrait ou fermait les portes selon que cela pouvait incommoder ou contrarier Verlaine, tantôt il était colportant un peu partout que le poète était un abominable *clérical*, un « bonapartiste » indigne de vivre aux crochets d'une République

Française trop bonne, en vérité... », ou bien, encore, avec des mots à double entente il allait plein de mépris pour les « poètes incompris » et les « bohèmes » et les *protégés!* Tant et si bien qu'excédé le patient, nous voulons dire Verlaine, finissait par se fâcher tout rouge et souvent même plus que de raison, ainsi qu'il le reconnaît lui-même.

En fin de compte, le docteur s'étant aperçu que le grincheux était un faux malade, un tireur au flanc, pour parler comme au régiment, le flanqua dehors à la grande satisfaction de Verlaine et des autres malades d'ailleurs.

Entre deux séjours à l'hôpital Broussais — qui était son gîte préféré, Verlaine fit une apparition à... Aix-les-Bains !

A force de recommandations, il était parvenu à obtenir un lit à l'hôpital d'Aix et un parcours gratuit en chemin de fer pour s'y rendre.

Le voilà donc parti. Le soir de son arrivée, il ne trouva rien de mieux, sur les dix heures, que de faire une apparition dans le beuglant de la ville. Puis, enfin, il songe à s'aller coucher. Il entre alors dans un hôtel et demande une chambre. On lui répond qu'il n'y en a pas ; se souciant fort peu de cette réponse il monte l'escalier — sans doute pour s'assurer du fait ? Mais lorsqu'il descend, on l'arrête, on lui demande d'où il vient, on le soupçonne de vol et on va chercher la police.

« Madame, dit-il au commissaire, en désignant la patronne de l'hôtel, est sans doute habituée à des hôtes illustres. Je ne suis pas la reine d'Angleterre, ni le roi de Grèce, ni même le général Boulanger. Pourtant, vous admettrez, monsieur le commissaire, que j'ai droit, moi qui ne suis pas non plus le Fils de l'Homme, à reposer ma tête quelque part, sur cette terre, qui n'est pas encore le royaume des Cieux.

— Avez-vous des papiers ?

— Voici.

— Très bien, mais Madame vous soupçonne d'être monté malgré qu'elle vous eût dit qu'il n'y avait pas de chambre disponible pour...

— Pour emporter le mobilier?

— Quelque chose comme cela.

— Ah bah? »

Et, défaisant sa jaquette, il poursuivit :

« Voyez, Monsieur, *Vide, Thomas*, videz mes poches.

— Sufficit, fit le commissaire de police, homme d'esprit. Vous êtes recommandé à M. le docteur ***. Allons chez lui. »

Et le commissaire héla une voiture où Verlaine monta, tout fier d'avoir eu cette aventure à la Villon, d'avoir été pris pour un voleur, pour un « mauvais garçon ».

Bientôt le séjour d'Aix pesa au pauvre Lélian qui, repris de son humeur vagabonde, s'en revint à Paris.

C'est que, parfois, il avait des révoltes contre cette vie d'hospitalisé qu'il menait.



Caricature de A. Cazals.
Par Verlaine.

Révoltes douces comme des plaintes arrachées sourdement :

Je voudrais, si ma vie était encore à faire
Qu'une femme très calme habitât avec moi
Plus jeune de dix ans, qui portât sans émoi
La moitié d'une vie au fond plutôt sévère.

Notre cœur à tous deux dans ce château de verre
Notre regard commun ! franchise et bonne foi,
Un et double dirait comme en soi-même : Voi !
Et répondrait comme à soi-même : persévère ?

Ou bien :

L'ennui de vivre avec les gens et dans les choses
Fait souvent ma parole et mon regard morose.

Révoltes amères et sarcastiques exprimées avec verve : « Zut alors ! s'écrie-t-il. Ne sortirai-je donc de Charybde que pour m'engager dans Scylla, et mon nom, que je voudrais sûrement et bonhommement poétique, va-t-il passer proverbe ? Déjà quelqu'un, qui a cru bien faire, avait dit que si d'autres s'étaient servis de l'hôpital pour y mourir, moi je m'en servais (autant dire en profitais) pour y vivre (autant dire pour vivre).

« Pourtant, je vous donne ma parole d'honneur, que mon plus vif désir serait de mener l'existence de tant d'autres que je vaux. (Et je parle ici en toute modestie.) »

Il revint donc dans la capitale, repris d'une nouvelle fringale de gloire littéraire.

Il avait hâte, disait-il, de voir paraître ses nouvelles productions ; il accablait de lettres son ami Lepelletier ainsi que Vanier, son éditeur. A Lepelletier, il avait envoyé quelques bribes, une nouvelle pour l'*Écho de Paris* ; de Vanier, il attendait la parution d'un nouvel ouvrage, *Parallèlement* qui était sous presse. Titre bizarre qu'il expliquait ainsi :

« C'est chez moi un parti pris de publier sinon simultanément, du moins *parallèlement*, des recueils d'une absolue différence d'idées ; pour bien préciser, d'une part, des vers ou de la prose où le catholicisme déploie sa logique et ses illécébrances, ses blandices et ses terreurs et ces « horreurs », dont parle Bossuet ; d'autre part, des productions purement mondaines, sensuelles, avec une pointe d'ironie mauvaise et de sadisme plus qu'à fleur de peau. »

Ce sont des séries de poèmes quelque peu exaspérés que Verlaine avait écrits dans les prisons belges, exprimés en vers tourmentés, ardents et ironiques à la fois. Malicieusement, M. Lepelletier, compare ces poésies d'un vice un peu fanfaron, à ces noix de coco sculptées, ajourées et ciselées par les forçats des anciens bagnes, et offerts par eux d'un air bonasse aux bourgeois visiteurs des pontons. Ainsi Verlaine, dans ces pages débordantes de luxure, aurait moins fait œuvre autobiographique qu'œuvre un peu imaginative sous forme de confession chimérique.

Et, pourtant, ce n'était là qu'une image de son esprit, car le pauvre Lélian fut toujours sincère avec lui-même, comme il le fut avec les autres.

Il l'avait été avec les Parnassiens, il le fut avec ses nouveaux amis.

L'entourage de Verlaine avait, en effet, changé absolument depuis plusieurs années. Sans doute comptait-il toujours ses anciens camarades, les Lepelletier, les Xavier de Ricard, les Mendès, les Coppée, les Blémont, les Charles de Sivry. Mais à ces intimes de la première heure, s'était joint tout le groupe de la poésie et de la littérature nouvelles, les Ernest Raynaud, les Laurent Tailhade, les Anatole Baju, les Charles Morice, les Jean Moréas, les Cazals, les Vanier, les Jules Tellier, les Maurice de Plessys, les Raymond de la Tailhède, les Adrien Remacle, les Rodolphe Darzens, les Henri Degron, les Odilon Redon et tant d'autres.

Toute cette jeune école artistique qui devait quelques années plus tard, à la mort de Leconte de Lisle, l'élire « Prince des Poètes », le reconnaissait déjà comme un maître et son maître. Peu à peu, par la force des choses et la puissance du talent, cette poésie délicate et prime-sautière, variée et profonde, avait retenti jusqu'au fond des cœurs les plus obstinément fermés à elle. L'émotion si grande, si naïve et si complexe à la fois qu'elle suscitait, étonnait par son originalité.

On s'en voulait de l'avoir méconnue si longtemps.



Verlaine.

Par F.-A. Cazals.

Insensiblement, elle prenait parmi la poésie française, la place qu'elle eut toujours dû avoir, la première.

La vie accidentée, pittoresque, étonnante de son auteur, ne nuisait pas non plus à la diffusion de son œuvre dans les milieux littéraires

Bientôt des amis dévoués, Lepelletier entre autres, purent glisser quelque copie du pauvre Lélian dans des journaux à grand tirage. Nul doute que si Verlaine avait pu se ressaisir à ce moment, il eut conquis très vite la grande notoriété.

Mais se souciait-il seulement de notoriété ! Un louis gagné par ci, par là, arraché à un éditeur, touché à la caisse d'un journal ou

d'une revue, et le voilà satisfait pour sa journée.

Écoutez Rodenbach racontant aux Goncourt qu'il a assisté à un traité entre Verlaine et l'éditeur Vanier, où l'éditeur ne voulait donner que vingt-cinq francs de quelques pièces de poésie qu'il venait d'écrire, alors que Verlaine tenait à avoir trente francs. « Et cela se terminait par Verlaine, tenant d'une main son reçu et ne le lâchant que lorsqu'il tenait dans l'autre main, un Napoléon et deux pièces de cent sous, s'écriant : « Un sale Badinguet et deux pièces suisses ! » Et comme Rodenbach le félicitait de sa victoire : « Non, non, s'écriait-il, je n'aurais jamais cédé, j'aurais eu une scène ! » Il faisait allusion à l'autorité de la femme avec laquelle il vivait ».



Silhouette de Verlaine.
Par Cazals.

Émus de sa détresse, ses amis résolurent de donner à son bénéfice la représentation d'une de ses œuvres. Le groupe du Théâtre d'Art à la tête duquel était Paul Fort organisa au Vaudeville une représentation des *Uns et des Autres* qui, avec *Madame Aubin*, constituent les deux seuls essais de Verlaine au théâtre.

La distribution des rôles en avait été ainsi faite :

Myrtil, MM. Krauss, de l'Odéon; Sylvandre, Paul Franck, du Gymnase; Mezzetin, Engel, de l'Opéra; Corydon, Henri Huot, du Théâtre d'Art; un Bergamasque, Albert Girault, du Théâtre d'Art, Rosalinde, Mme Mo-

reno, de la Comédie-Française ; Chloris, Lucy Gérard, du Gymnase ; Aminte, Suzanne Gay, du Théâtre d'Art ; Philis, Denise Ahmers, du Théâtre d'Art ; Bergers et Masques.

On donna en lever de rideau le *Corbeau* d'Edgar Poë, traduit par Mallarmé, simple lecture dramatisée faite par le tragédien Damoye. On donna également le *Soleil de Minuit*, de Catulle Mendès. Malheureusement les frais de cette dernière partie du spectacle étaient énormes, et, bien que le prix des fauteuils fût fixé à vingt francs, et que les artistes eussent prêté leur concours gracieux, il ne resta rien pour Verlaine des recettes de la représentation !

Edmond Lepelletier raconte qu'il trouva Verlaine « un peu énervé, fatigué, absorbant des boissons trop énergiques, dans la petite pièce du café Américain, auprès du vestibule du théâtre, se répandant en plaintes, tour à tour ironiques et furieuses, contre ce qu'il appelait l'organisation de son « maléfice ». Je l'apaisai de mon mieux et lui tins compagnie pendant la fin de la représentation, ce qui fait que je ne puis assurer si les si coûteux costumes du *Soleil de Minuit* eurent le succès qu'ils méritaient. »

A la suite de quelque infortune de ce genre, il y avait parfois chez lui comme de brusques rappels de santé qui créaient de véritables périodes de travail. C'est ainsi qu'une année il eut l'idée de se rendre en Belgique et en Hollande pour y donner des conférences. C'étaient quelques billets de banque à gagner en une excursion artistique qui n'était pas sans charme.

Sa première causerie fut donnée à Charleroi devant quinze cents personnes environ « entre un concours d'harmonie des environs et une tombola ».

A Bruxelles, il parla au jeune barreau dans une chambre de la correctionnelle, à la place du greffier, au-dessous du tribunal absent et au milieu d'environ deux cents avocats.

A Gand, il se hâta d'aller rendre visite à Maurice Maeterlinck :

« Ce qui m'a le plus étonné, racontait-il plus tard, parlant de ce voyage en Belgique, c'est Maurice Maeterlinck... Un phénomène Maeterlinck, une révélation! Quand j'arrivai à Gand, ne connaissant personne dans cette ville, j'allai tout droit chez lui. D'après ses drames et ses vers, je comptais trouver un individu maigre, pâle, vert-cadavre, emmitouflé de flanelle et abîmé de tisanes. Eh bien, pas du tout : c'est un bon gros garçon qui m'a reçu de la façon la plus joviale. Il m'a fait boire de la gueuze, bière excellente; puis il m'a dit : « Maintenant, cher maître, nous allons manger un bon bifteck, savez-vous... »

De La Haye, il rapporte surtout des impressions de cafés et d'eau-de-vie. Il connaît les endroits où l'on boit le meilleur schiedam, et si une rue lui reste à la mémoire, c'est à cause du marchand de vin qui y habite. Ainsi :

« Au centre de cet illustre *Passage* se trouve un certain débit de liqueurs, schiedam, bitter, très fréquenté, bien qu'ayant peu d'apparence. C'est là notre première station en « s Gravenhage ».

Plus loin :

« Nous allons prendre l'apéritif amer-schiedam cette fois dans un grandissime café nouveau pour moi.

« Tout en glaces ce café, comme d'ailleurs celui du *Passage*, arbustes, chrysanthèmes. Les cafés d'ici rappellent en bien plus grand, et, disons-le, en plus grandiose, ceux de Paris. On y boit et on y fume et on y croque en buvant de petits gâteaux secs salés. »

Mais vient l'heure de la conférence :

« ... Nous partons pour la gloire dans le carrosse du louageur qui doit nous ramener à des heures tardives, Mme Zilcken n'a pas oublié d'emporter un œuf que le conférencier gobera pour avoir la voix plus facile...

« Mais voici l'antre redoutable aux corridors sans fin, aux innombrables salles plus austères les unes que les autres. Je gobe l'œuf et j'entre dans la mienne de salle. Une bonne centaine de personnes, dont beaucoup de dames et de demoiselles qui m'accueillent d'applaudissements. J'ascende les trois marches de l'estrade et m'as-

sieds au milieu de deux flambeaux ; avec à ma droite le verre d'eau, un sucrier, une carafe, tandis que Zilcken dépose sur la table une pile de livres, toutes mes œuvres, les poésies de l'École romaine en partie, H. de Régnier, Viélé-Griffin, Retté, Dubus, Rambosson, d'autres encore, le tout avec des pièces à analyser soigneusement marquées de longs signets de papier blanc.

« Je commence...

« ... Je tremblais un peu quand je prononçai le traditionnel « Mesdames, Messieurs », suivi d'un salut à la Hollande... Le fin fonds et le tréfonds de ma pensée était, vous n'en doutez peut-être pas, que j'aurais bien voulu avoir fini. Heureusement j'avais fignolé en venant une petite phrase bien gentille envers La Haye, en particulier, « cette vraie ville royale, où l'aisance et le bien-être, etc., etc. ». Ça réussit, et dès lors j'abordai mon sujet un peu moins timidement. Je parlai fort minutieusement de la poésie contemporaine, tout en remontant au Romantisme et au Parnasse contemporain, auxquels je rendis l'hommage dû, puis j'analysai, j'expliquai de mon mieux les nuances du décadisme et du symbolisme et les arcanes de l'École romane, résumant le tout par un grand bonsoir à tous ces mots abstrus, la mode serait de dire « absconds », qui n'ôtent, aussi bien, heureusement pas le talent à ceux qui en ont, bien qu'il leur plaise de s'affubler de ces un peu... voyants costumes. Et je citai, à l'appui de ma thèse, des masses de vers de mes camarades et amis que j'eus le bonheur de faire applaudir fréquemment.

« Après quoi, je passai à moi-même, faisant de ma biographie, si complexe pour quelqu'un qui voudrait l'entreprendre sérieusement, un abrégé discret mais sincère. Et je lus des vers miens — ce furent des fragments de *Sagesse* que goûta surtout l'assistance.

« C'était en somme un succès. On ne me reprochait que trois choses, d'avoir la voix un peu voilée, de ne pas avoir principalement cité de mes vers, d'avoir débité mon affaire tout d'une traite au lieu de me reposer et de laisser

reposer mes auditeurs pendant un quart d'heure, comme c'est l'usage ici.

« Mais voici Zilchen et Mme Zilchen, Toorop, Verwey. qui m'enlèvent et nous allons, cette fois-ci pédestrement, au Passage qui est tout proche, où nous envahissons un grand café. »

Café... toujours! et encore!

« Nous pénétrons dans un *bodega* très bien où l'on trouve deux journaux français : *L'Amusant* et le *Journal pour rire.* »



Verlaine entrant au Procope.
(Croquis de Cazals.)

Voyage, en somme, fort agréable pour Verlaine, celui qui vit cette tournée de café-revues, mais c'était là une halte trop brève dans l'existence douloureuse du pauvre Lélián. Il fallut revenir à Paris, recommencer la même vie de café, de paresse, de misère et de beuverie, coupée de stations dans les hôpitaux.

Les hôpitaux toujours, — c'est l'éternel refrain et la suprême ressource du poète. Quelquefois, pourtant, avant de recourir à l'Assistance Publique si maternelle pour lui, il frappe à la porte d'un ami du Quartier, ou se laisse conduire chez quelque admirateur. Un jour qu'il n'avait pas où coucher, il arrive chez Rachilde, l'audacieux et personnel écrivain de *Monsieur Vénus*. Elle-même a raconté l'aventure.

« Ce fut Cazals — écrit-elle — qui me présenta Paul Verlaine pour la première fois. Un Verlaine douloureux, boitant en archange foudroyé, et fait comme un voleur.

« Lui et moi nous gardons, dans l'ombre de nos âmes, la vision de ce Verlaine. Ni lui, ni moi, nous ne pouvons l'oublier.

« Nous le préférons au Verlaine officiel, créé, depuis, par les braves gens scrupuleux.

« Nous le préférons, avec sérénité, sans nous occuper des médisances.

« Et c'est à la tombe de celui-ci que nous portons des fleurs...

« Je vois encore le jeune Cazals de jadis arrivant chez moi, rue des Écoles : « M. Verlaine est en bas, dans un fiacre, son propriétaire l'a mis à la porte et il a mal à une jambe. »

« Qu'on s'imagine un lecteur des *Fêtes galantes* et de *Sagesse* glissant, de l'apothéose des rimes, à un fait divers du *Petit Journal!*

« On a rêvé, en le silence vertigineux de la lecture, de quelque roi d'Orient... et l'on voit s'avancer un homme ayant la tournure d'un ouvrier triste!... Et, cependant, de tout bousculer pour le mieux recevoir, de ranger les meubles, de tirer les tapis, de sortir de l'armoire les draps brodés, de répandre des parfums, d'enfermer vivement l'effronterie du chien et du chat qui veulent sauter autour de l'illustre visiteur, enfin, tout l'émoi, tout l'effroi... et toute la piété.

« Verlaine lève les yeux :

— Vous permettez ma pipe, Rachilde? »

« Mais ce regard aigu, terrible, noir, est bien celui d'un roi.

« Celui-là est chez lui partout.

« Foin des convenances! On est les Décadents! »

Et voilà Verlaine installé chez Rachilde, dans ses draps, dans son lit qu'elle est toute fière et heureuse de lui céder.

« Comme il eut raison de me choisir, — s'écrie-t-elle, — moi, inconnue femme de lettres, parmi tant d'autres vrais artistes qui se fussent, je pense, disputé l'honneur de recevoir le grand homme! (1) »

Tristes, lamentablement tristes ces journées du pauvre vieux bohème-enfant qui traînait dans Paris sa jambe malade et sa détresse, mais se redressait tout

(1) Rachilde, préface au *Jardin des Ronces*, de F.-A. Cazals.

de même, avec, au coin des lèvres, un sourire sarcastique.

Le voici, au matin, la tête lourde encore des fumées de la veille, qui se dirige déjà vers son café favori. Byvanck, un Hollandais de passage à Paris, qui accompagne un journaliste de ses amis, le décrit ainsi :

« Au café François Ier, vers les dix heures du matin, au moment où les cafés ont encore leur air de prosaïque propreté. La lumière tamisée, qui filtrait dans la salle oblongue, éclairait faiblement la figure hâve du poète qui nous attendait, le regard fixé sur l'invisible.

« Le visage était flétri et fatigué. Son long carrick lui donnait l'air d'un pauvre vieux chanteur des rues, exposé depuis des années au vent et à la pluie ; un chapeau mou et usé couvrait son crâne chauve. Physionomie de bohème qui vit dans le rêve. Seul un foulard de soie jaune au cou éclatait comme une note gaie et troublante de gaieté dans la gamme grise de son extérieur morne. »

Toute la journée, c'était la même déambulation à travers les rues que coupaient de longues stations dans les cafés, des repas chez lui ou chez ses maîtresses, ou encore des courses innombrables pour « récupérer des ors. »

Le soir le retrouvait encore et toujours au café, attablé avec sa pose coutumière : redressant la tête, avançant les lèvres, fixant son regard droit devant lui, étendant le bras.

Sa face de mauvais ange vieilli, à la barbe inculte et clairsemée, au nez brusque ; ses sourcils touffus et hérissés comme des barbes d'épis couvrant un regard vert et profond ; son crâne énorme et oblong entièrement dénudé, tourmenté de bosses énigmatiques, élisent en cette physionomie l'apparente et bizarre contradiction d'un ascétisme têtu et d'appétits cyclopéens.

Sa physionomie était très mobile.

« Tantôt le front du poète se renflait, les narines palpitaient et le malin satyre apparaissait, avec des yeux

tirés aux coins, qui appellent la jouissance. Tantôt ses sourcils se fronçaient, le regard indiquait la colère, la main frappait la table, la voix avait des éclats de tonnerre — pour se changer en un rire franc qui se modérait tout à coup et passait, par une transition subtile, au sourire timide d'un enfant qui craint la punition. Puis, c'était un tantinet d'affectation ou une teinte légère de blague qui se figeait dans une expression d'ennui. Et cette dureté des traits se fondait dans les brouillards d'une mine distraite qui regarde l'espace sans rien voir.

« La nuit, au milieu du boulevard désert, on le reconnaissait de loin. Les yeux à demi fermés, la jambe traînante, tâtonnant du bâton qu'il tenait d'une main tremblante, comme un aveugle à la recherche de son chemin, il ressemblait à un vaincu de la vie qui poursuit sa route solitaire, dédaigné du monde et le dédaignant à son tour. »

Un soir, au sortir d'un dîner de la *Plume*, le voici accoudé au parapet du quai Saint-Michel, la tête inclinée vers les flots, regardant la Seine tournoyer dans l'ombre, parmi des reflets d'or et de sang ; et il écoutait les plaintes sinistres qu'elle poussait en déchirant sa robe aux piles du pont et en s'engouffrant sous les arches sonores.

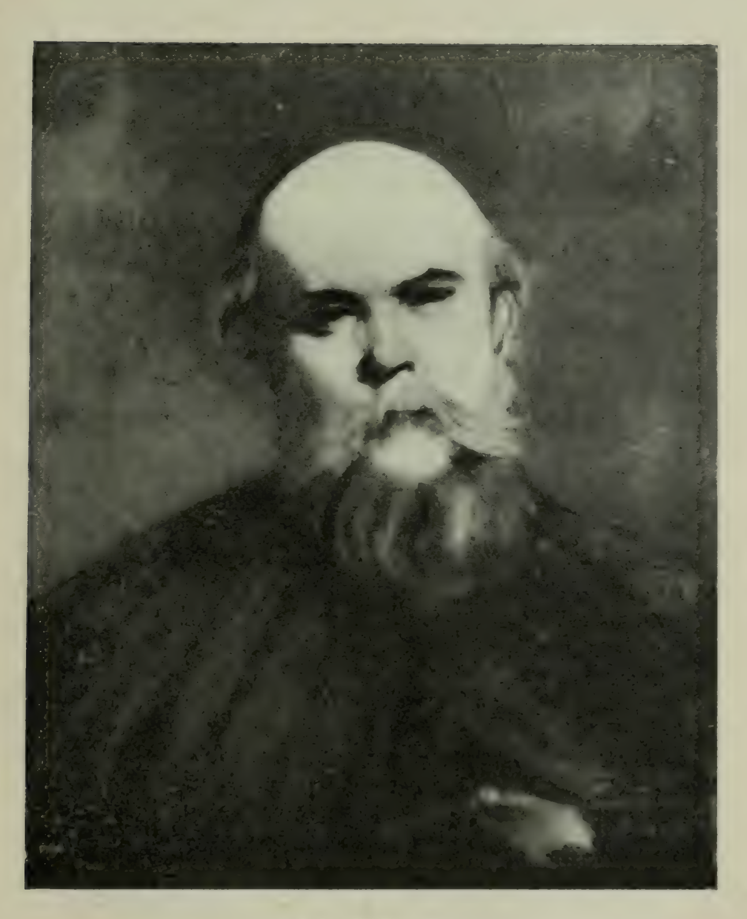
D'une voix sanglotante, il prononçait :

« Je m'ennuie! Je m'ennuie!... J'étais en train de délibérer si je ne ferais pas bien de me jeter dans la Seine. »

Adolphe Retté, Stuart Merill et plusieurs autres l'entraînent au restaurant. Mais là, Verlaine était gêné. Malgré toute la déférence qu'on lui témoignait, il gardait le silence, ne mangeait que du bout des dents et laissait son verre plein.

Enfin, au dessert, voulant à tout prix le dérider, Adolphe Retté se mit à lui réciter, de primesaut, son *Colloque sentimental.*

Au premier vers, il tressaillit, esquissa un geste de protestation, mais, bientôt, il se rasséréna. Une lueur de



Paul Verlaine.

Par Eugène Carrière (appartient à M. Jean Dolent).

joie passa sur son grand front, et, quand Retté eut terminé :

« Encore! Encore! s'écria-t-il. »

Alors on lui récita *Langueur.*

Il demanda le poème final de *Sagesse* :

C'est la fête du blé, c'est la fête du pain...

Le dernier vers prononcé, Verlaine se tourna vers ses amis, et, ouvrant les mains en un geste farceur, il dit : « Voilà! »

C'était, écrivit plus tard Adolphe Retté, la traduction de cette pensée : « Vous m'avez invité à souper; Retté a payé mon écot, nous sommes quittes. »

Un autre soir, Byvanck raconte encore que, comme il passait près du boulevard Saint-Michel avec Verlaine, Marcel Schwob et le dessinateur Cazals, il dit au poète :

« Cher maitre, voulez-vous dîner avec nous?

— C'est convenu, répondit Verlaine, mais je me sens assez mal disposé aujourd'hui. J'ai eu des chagrins ce matin.

Gueuse inepte, lâche bourreau,
Horrible, horrible, horrible femme!

« Tristes querelles! J'ai cherché à me distraire :

Ah! si je bois, c'est pour me soûler, non pour boire.

« Oui, sans doute, j'irai avec vous. Nous tâcherons d'être bons amis et de nous amuser. Car, hors l'amitié, il n'y a point d'amusement. »

Et, dessinant machinalement quelque figure de géométrie avec sa canne, sur le trottoir, il dit encore, les yeux embués d'un mauvais rêve :

« Vous savez, je suis hanté ces jours-ci, par une image terrible. Je ne peux m'empêcher de penser aux personnages de Huysmans, *Là-Bas*. La messe noire, la souillure de l'hostie, et puis le chanoine Docre, qui fit la messe de Satan pour les fidèles du Diable. Quel homme, ce chanoine Docre! »

Puis, faisant une subite volte-face, passant du satanisme au déisme :

« La messe! Penser que durant les siècles passés le même culte a été célébré, toujours invariable, et qu'il se maintiendra sans changement jusqu'au dernier jour! Tout passe; seule, cette parole restera, comme elle a été instituée dès le commencement. De toutes les parties du monde cette voix s'élève, partout la même, avec son sens inexhaustible, que tous les siècles à venir sont incapables d'approfondir. Ceci restera, ceci est inébranlable. Les paroles de la messe sont gravées sur un airain que l'éternité même ne saurait entamer. »

Et, continuant sur ce ton, il dit sa haine de tout ce qui était janséniste, il proclama sa foi profonde, il s'attendrit sur son misérable état de pêcheur :

« Tous les péchés capitaux, je les ai commis en pensée et en action! Un véritable damné... Seulement, je ne crois pas qu'on puisse m'accuser de simonie! »

Puis il se lance dans des considérations théologiques sur saint Jean, « brave homme tourmenté par de curieuses visions », sur saint Mathieu qu'il qualifie « d'honnête employé des douanes ».

Et, enfin, en manière de conclusion, il dit avec une sorte d'exaltation :

« Pour me sauver de ma misère, j'ai besoin d'un Dieu... Ah! niais, qui croyez que la figure de Jésus est renfermée dans le cadre de quelques méchants petits livres! Croyez-vous donc que le christianisme est sorti des Évangiles? Non, non, ce sont les pauvres femmelettes du peuple qui ont gardé fidèlement les souvenirs de la Passion et de la Croix; c'est Néron, faiseur de martyrs, qui a sauvé la foi du Christ et qui en fait une chose de douleur et de sang. Car pour moi Jésus est le crucifié; il est mon Dieu parce qu'il a souffert, parce qu'il souffre. Je le vois devant mes yeux, couvert d'horribles blessures, suant l'angoisse suprême comme les petites femmes de Judée l'ont vu dans leurs jours.

« Agenouillons-nous donc et croyons avec ces pauvres d'esprit. »

Étrange mixture de religiosité, de déliquescence et de naïve ferveur, qui aboutissait à des actes plus étranges encore. Anatole France conte cette anecdote :

« Après une nuit d'orgie, Verlaine, triste immensément, plein de remords et de remords, se trouve devant une église, au moment où il déversait sur lui-même un flot d'injures : Pourceau, pourceau, tu n'es qu'un pourceau! criait-il, en se frappant la poitrine dans un élan de sincère contrition. Et, comme l'église se présente à lui, le voilà pris du désir obstiné de se confesser. Il entre dans l'église et s'approche d'un confessionnal où naturellement à cette heure matinale, aucun prêtre ne l'attendait. Mais il ne s'arrête point à ce détail. « Mon père, mon père! » appelait-il doucement. Pas de réponse, il frappe alors contre la porte et élève la voix : « La confession, s'il vous plaît!... Oh hé, le curé!... oh hé, le vicaire ! » — Il hurlait et tapait à grands coups de bâton ferré sur le confessionnal plus muet que jamais. Un tel vacarme finit par appeler l'attention du suisse occupé dans la sacristie, il accourt, lui demande ce qu'il veut et finalement lui intime l'ordre de sortir.

« Ah! çà, est-ce qu'on va me laisser mourir sans confession? s'écrie Verlaine. C'est pire qu'en 93, alors; tu n'entends donc pas, vieux Barrabas? Je te dis que je veux me réconcilier avec le bon Dieu, S... nom de D...! »

Jeté dehors, pauvre Lélian n'eut d'autre ressource pour se consoler que d'entrer chez le premier marchand de vin rencontré.

D'autres jours, Verlaine faisait taire ses idées religieuses pour revenir à ces interminables discussions d'art et de littérature qu'il avait toujours tant aimé soulever autour d'une table de café. Il se répandait en aphorismes, en observations, il s'échauffait en disputes :

« C'est moi, disait-il, qui, en 1885, ai réclamé pour nous le nom de symbolistes. Les parnassiens et la plupart des romantiques manquaient de symboles en un certain sens.

De là] l'erreur de la couleur locale dans l'histoire, le mythe rétréci par une fausse interprétation philosophique, la pensée sans aperception des analogies, le sentiment retiré de l'anecdote... »



F.-A. Cazals.
Par Jossot.

Et, une autre fois, à un journaliste qui l'interrogeait sur l'originalité de sa poésie :

« J'ai voulu faire comme dans les livrets d'opéra où des vers longs alternent avec des vers brefs, suivant que la musique et la déclamation l'exigent. Je dois aussi beaucoup à l'exemple de Mme Desbordes-Valmore; sa poésie, un peu naïve sous le rapport de la forme, a eu une grande influence sur mes facultés de penser et d'exprimer mes sentiments dans une seconde période. Car j'attache très peu d'importance à tous ces petits artifices

de style et de versification. C'est bon pour les commerçants. Je ne veux pas dire que, à présent encore, je ne les emploie pas de temps en temps, mais au fond ce ne sont que de petites « canailleries ». Il n'y a rien au-dessus du bon vers français classique qui est bien plus expressif et bien plus souple qu'on ne croit. Je suis pour la tradition saine et virile, moi. »

Il disait encore qu'à Shakespeare, il préférait Racine :

« Shakespeare ! pourquoi me lancer toujours ce nom? Il a du talent certainement; qui dirait le contraire? mais ce *Shake-pear*, ce secoueur de poires, n'a pas attrapé le fruit d'or, le fruit unique qui l'aurait marqué pour être le premier génie du monde. Auprès de Racine, c'est un pédant, un janséniste!

— Mais, cher maître !...

— Je n'exagère rien. Je ne veux rien dire de mal de son *Othello*, ni, pour ma part, de son *Henri VIII*, mais le nommer en même temps que Racine, lui, le cuistre, le sale gredin !

« Je soutiens que Racine est le premier poète du monde. Quel génie comique dans ses *Plaideurs!* Vous pouvez être assuré qu'il s'était nourri de la moelle de Villon, de Rabelais et même d'Aristophane, si vous y tenez. Et ses tragédies bibliques! L'esprit chrétien et l'art antique n'y sont-ils pas fondus? Et quel grand souffle passionné, même dans *Esther!*... Comme c'est délicieux!... »

Ainsi, tantôt frondeur, tantôt classique, l'esprit de Paul Verlaine se plaisait à suivre son goût, ou à susciter des paradoxes qui égayaient sa verve et stupéfiaient ses interlocuteurs.

Il trônait au café François Ier qu'il appelait le café des splendeurs. Il trônait aussi au Procope où il venait depuis la réouverture et où il retrouvait ses amis, Signoret, Cazals... Parfois il s'endormait, ou prenait des croquis. Des gens venaient un peu de partout pour le voir.

C'est à ce café Procope qu'eut lieu à son bénéfice la première représentation de *Madame Aubin*, une saynète de lui. Le « bénéfice » ne rapporta pas lourd : 400 francs!

Pourtant, ce soir-là, le café regorgeait de littérateurs, d'artistes. Mendès, Silvestre, Lepelletier, tous étaient accourus...

C'est encore au Procope qu'il fit, un soir, une conférence sur Mme Desbordes-Valmore pour laquelle il avait, on l'a vu, une admiration profonde.

On le voyait encore très souvent au « Soleil d'Or », place Saint-Michel. C'est là que Tailhade fit sa connaissance.

« Le soir que je fus présenté à Verlaine, dit ce dernier, il n'était ivre qu'au point de montrer la plus généreuse cordialité.

« Maître », lui dis-je. — « Appelez-moi « vieille bête ». si la chose vous amuse; mais pas de gros mots, n'est-ce pas? » et la glace fut ainsi rompue. » Tailhade fait de lui ce portrait :

« Le front dévasté par le génie ou la douleur, plus vieux que son âge, mais la face éclairée par un sourire d'enfant et le clignotement spirituel de ses yeux obliques, Verlaine rappelle à première vue le visage traditionnel de Socrate, avec je ne sais quoi de magnifique et de robuste qui s'impose aux regards fascinés. C'est, sans doute, son beau crâne pareil à la coupole d'un temple, son crâne d'où tant de hautes pensées, de rythmes imprévus s'envolèrent vers le ciel. Dans le buste excellent qu'il en a fait, le sculpteur Auguste de Niederhausern sut dégager merveilleusement le caractère pour ainsi dire sacré de ce visage marqué du signe de la Muse. Son Verlaine rappelle ce satyre de la *Légende des Siècles* dont les « cils roux laissent passer de la lumière ». et qui chante, sur la lyre d'Apollon, « avec des profondeurs splendides dans les yeux ».

Au « Soleil d'Or », un certain jour, un garçon qui ne connaissait pas les habitués eut l'audace de réclamer à Verlaine le prix de sa consommation — d'avance! Le pauvre Lélian lui adressa aussitôt en vers la plus formidable des invectives que satiriste eût jamais lancée!...

Citons encore au nombre des cafés et *bistros* où il

faisait de trop fréquentes stations, le grand bar de la place Maubert, où l'on a le verre à trois sous, et « le petit café blanc de la place Saint-Michel, auprès du bureau de tabac et du bureau des omnibus, où vont les agents de la sûreté » (?). Et, enfin, tous les caveaux où l'on chante, en particulier, les *Alpes dauphinoises*.

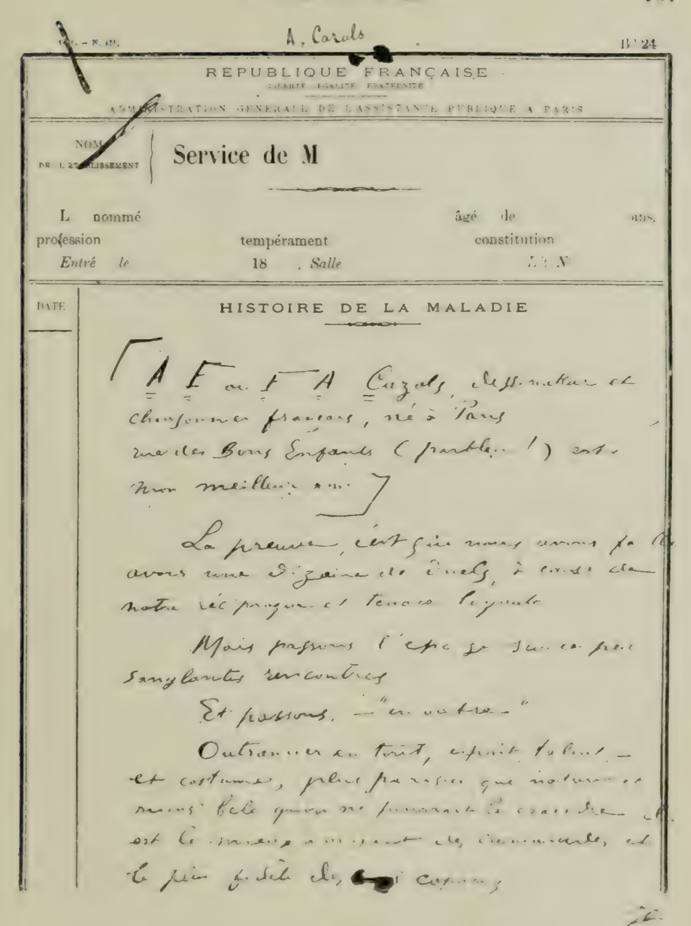
Il ne dédaignait pas, du reste, de convier chez lui ses amis, et, les mercredis soirs, le « salon » aux lambris peu dorés de la rue Royer-Collard où il habitait alors recevait de nombreux invités. Les familiers, les fidèles étaient ceux que reproduit la curieuse vignette de Verlaine : *Une soirée chez Paul Verlaine en 1889*. C'étaient : Mmes Rachilde et Sophie Harlay; MM. Jean Moréas, Villiers de l'Isle-Adam, Laurent Tailhade, Gabriel Vicaire, Henri d'Argis, F. Clerget, F.-A. Cazals, Ary Renan, A. Desvaux, Jules Tellier, Paterne Berrichon.

De tous ces amis de sa dernière période, Verlaine a beaucoup parlé, ici et là, dans des biographies, dans des articles, dans ses œuvres posthumes surtout. Entre plusieurs, nous retiendrons ce portrait curieux d'Édouard Dubus :

« Vif comme le mercure et causeur comme une cascatelle qui serait presque un torrent, il est duelliste de naissance, amoureux de complexion, poète de race et reporter à ses heures perdues. Les belles, toutes, de Montmartre et du Quartier, n'ont point d'arcanes pour lui : leur alcôve est toute sonore de ses sonnets qu'enflamme, par surcroît, le plus pur symbolisme, leurs mains et leurs pieds tout roses de ses baisers, sans préjudice de leurs autres trésors et de ses autres caresses. Un Don Juan à trois yeux, un pacha à combien... de cœurs ?... »

Enfin voici quelques pages inédites dont nous devons la communication à l'excellent critique Ad. van Bever, dans lesquelles Verlaine retrace la vie de son intime ami F.-A. Cazals :

A.-F. ou F.-A. Cazals, dessinateur et chansonnier français, né à Paris, rue des Bons-Enfants (parbleu!) est mon meilleur ami.



A. Cazals — B' 24

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ ÉGALITÉ FRATERNITÉ
ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'ASSISTANCE PUBLIQUE À PARIS

NOM DE L'ÉTABLISSEMENT — **Service de M**

L nommé âgé de ans.
profession tempérament constitution
Entré le 18 *. Salle* Lit N°

DATE

HISTOIRE DE LA MALADIE

[A. E. ou F. A. Cazals, dessinateur et chansonnier français, né à Paris rue des Bons Enfants (parbleu !) est mon meilleur ami.]

La preuve, c'est que nous avons fa[illi] avoir une dizaine de duels, à cause de notre réciproque et tenace loyauté.

Mais passons l'éponge sur ces peu sanglantes rencontres.

Et passons, — « en outre » —

Outrancier en tout, esprit, talent, — et costume, plus parisien que nature et moins bête qu'on ne pourrait le craindre, il est le [illegible] et le plus fidèle des [illegible] copains.

Première page de la biographie de Cazals.
Par Verlaine.

La preuve, c'est que nous avons failli avoir une dizaine de duels, à cause de notre réciproque et tenace loyauté.

Mais passons l'éponge sur ces peu sanglantes rencontres.

Et passons, — « en outre ».

Outrancier en tout, esprit, talent, — et costume, plus parisien que nature et moins bête qu'on ne pourrait le craindre, il est le mieux amusant des camarades et le plus fidèle des copains.

Il a, puisque cette biographie, elle aussi, a pour dessein de lui être mal désagréable, bien du talent, et comme chansonnier, et comme caricaturiste, j'en atteste l'en-tête de cette étude.

Signes particuliers : un monocle qui a fini par devenir une loupe très puissante.

Des gilets d'un mil huit cent trente réussi, des plus parfaits encore pantalons en spirales,

Et quelles « réginguottes » !

Au fond le plus accompli des hommes de talent sur la piste et muni de combien de force afin d'arriver, et de tels tuyaux !

Écoutez ses chansons, voyez aussi ses charges :

LE RHUM ET EAU DU TROUBADOUR

(Air : *Ah! mon aïeul, comme il buvait!*)

OFFENBACH.

I

C'est à Gérolstein que jadis
Vivait un grand poète;
N'ayant pas un maravadis, } *bis.*
Il en était toujours en quête. }
Mais qu'un libraire intelligent
Le tirât de sa dèche noire,
Pour ne pas manger son argent } *bis.*
Il s'empressait de l'aller boire. }
Ah !
Il s'enivrait avec amour, }
Il buvait comme un troubadour, } *bis.*
Disant, pour embêter Gounod : }
« Donnez-moi donc un Rhum et eau ! » }

II

D'une muse il tombe amoureux,
Alors il est ingambe;
Il tombe sur un vers boiteux, } *bis.*
Depuis, las! il traîne la jambe! }
Entraîné par ses goûts, pervers,
Un soir il dit la messe noire,
Et jamais plus ne fit un vers } *bis.*
Qu'il ne fût bien sûr de le boire. }
Ah!
Il s'enivrait avec amour, }
Il buvait comme un troubadour, } *bis.*
Disant : « Pour honorer Boileau. }
« Donnez-moi donc un Rhum à l'eau! » }

III

Il buvait son vin pur : cela
N'est pas très catholique;
Mais il se fût damné pour la } *bis.*
Liqueur de l'île Jamaïque! }
Il avait un geste ingénu
Pour expliquer ce fait notoire :
Qu'il s'était toujours abstenu } *bis.*
D'aller à Rome pour en boire }
Ah!
Il s'enivrait avec amour, }
Il buvait comme un troubadour, } *bis.*
Disant, à l'instar d'Edgar Poë : }
« Donnez-moi donc un Rhum et eau! » }

IV

L'Histoire ajoute qu'il se fit
Ermite comme un diable,
Et qu'il mourut sage et confit } *bis.*
Bien qu'ayant glissé sous la table. }
Au Père qui vint l'assister
Il dit : « Passez-moi le ciboire...
Je ne voudrais pas vous quitter } *bis.*
Sans trinquer et sans ici boire... » }
Ah!

Quand il fut mort, sur son tombeau,
L'on fit inscrire par Baju,
En caractères d'or : Sa Ju-
liette était un Rhum et eau ! } *bis.*

Moréas, Tailhade et moi (1).

Que d'esprit, mon Dieu! dépensé, dispensé, gaspillé, tant à propos!

Et j'ajouterai qu'un Daumier entrelardé de vagues Désaugiers et Bérangers (rien de Dupont!) qu'un Gavarni, qu'un Forain extrêmement prochain vont manifester dans les productions de ce charmant garçon qui fait la gloire du Quartier et la si cordiale et si fraternelle, presque paternelle, joie de

Votre serviteur,

Paul Verlaine.

(1) F.-A. Cazals avait fait — en plus de ses dessins et caricatures — des chansons sur Jean Moréas, Laurent Tailhade et Paul Verlaine. La chanson du *Rhum et eau du troubadour* reproduite plus haut visait particulièrement Verlaine qui, d'ailleurs, s'en amusait follement (N. D. A.)

VIII

Pauvre Lélian

Malgré sa détresse, Verlaine était demeuré le vieil amoureux de jadis. Malheureusement le milieu dans lequel il vivait, ainsi que son état de misère permanente recrutaient ses maîtresses parmi la plus basse galanterie du Quartier Latin.

Parmi celles qui s'attachèrent particulièrement à lui pendant ces dernières années, trois doivent être citées : Esther, Philomène et Eugénie Krantz.

Esther Boudin était une rustaude qui ne cherchait qu'à lui extorquer de l'argent. Quand le gousset de Verlaine était à sec, elle disparaissait. Aussitôt que « des ors » tombaient dans sa bourse, on la voyait surgir. Elle le poursuivait jusqu'à l'hôpital.

Mais elle était Ardennaise, et le poète l'aimait à cause de cette origine.

« Que voulez-vous? disait-il, lorsque je l'aime, il me semble entendre le son des cloches de mon pays. »

Philomène avait plu au poète par sa douceur et Eugénie par sa nature de « femme d'intérieur » ainsi que par les petits soins dont elle l'entourait quand elle le voulait.

Eugénie Krantz habitait au cinquième étage d'une maison du Quartier Latin. Verlaine en a parlé assez longuement de ce logis où il s'installa pendant quelques mois.

« C'est, dit-il, quant au parquet qui est de brique, un

parallélogramme en long avec, pour ce qui concerne les murs, quelques saillies dont deux pans de soutènement au fond desquels apparaît timidement une fenêtre, non mansardée, mais que l'absence indispensable de rideaux, car, avec des rideaux, comment y voir? rend lumineuse suffisamment pour s'y reconnaître vers onze heures, midi. Jusqu'à cet instant du jour, force m'est, presque, pour prendre mon chocolat, lire mes journaux et risquer la pipe du matin — fumer dans l'obscurité, non, n'est-ce pas? — de tenir la lampe allumée..,

« Un goût plutôt capricieux et une tendance vers le touffu a gorgé les murs de chromos, de photos, paré, pomponné les meubles meublants, deux fauteuils et quatre chaises, des housses (en guipure et au crochet) et le lit, très large, d'acajou massif, d'une dentelle dans les grands prix relatifs. Une machine à coudre, une grande table à presser — lisez « à repasser », servent de table à manger, — une cage où les oiseaux chantent à leurs heures, d'ailleurs charmants et suggestifs à leur manière, ensorcellent mon insomnie et réveillent mes rêves d'après-midi. La nuit, ils me donnent un exemple que je suis mal ou peu. Je les observe ou plutôt je les espionne : ils m'observent à leur tour, qui est le bon, et ne m'espionnent pas, et pourquoi le feraient-ils ? Je leur demande un peu. »

« Il est vrai que ma fenêtre « donne sur la rue ». Aussi, en me penchant énormément, je vois à ma gauche le sommet de la tour Saint-Jacques-du-Haut-Pas et le faîte de l'arbre des Sourds-Muets tandis qu'à ma droite, très au loin, s'estompe la tour Saint-Jacques-la-Boucherie. Par exemple, si, levant mes yeux de dessus mon pupitre studieux ou rêveur, je contemple « ma vue », j'admire des mansardes et dans l'une d'elles, Jenny l'Ouvrière, « en train de tresser, immortelles et perles, des couronnes funéraires ». Des cheminées sans nombre me font un ciel londonien ou quasiment tel. Et quand je laisse ma fenêtre quelque peu ouverte pour chasser les odeurs de cuisine, de pharmacie et de tabac, ou pour laisser péné-

trer quelque air d'orgue de Barbarie, de la suie impalpable et presque imperceptible s'éparpille sur tout le mobilier qu'elle « culotte » à la longue, sans compter qu'elle sable, en le veloutant de noir discret, le papier blanc plein d'encre contournée, sèche ou non, en la déjà point trop belle écriture qui est la mienne.

« Heureusement, la brosse de chiendent ou de crin, le torchon (qui ne brûle jamais, d'autant plus qu'il est mouillé), le balai, non celui des sorcières, et le plumeau, préviennent en partie et finissent par tout à fait réparer, en même temps que les torts sérieux de la poussière ménagère, les légères taquineries de cette atmosphère extérieure.

« De « bibliothèque » point ici. Quelques livres, ô mais quels! De l'*Imitation de Jésus-Christ* à *Manon Lescaut*, en passant par *Vingt ans après*, quelle collection modeste, mais quelle! un tome dépareillé (Victor Hugo m'a, un jour, recommandé les livres dépareillés, entre autres tant de recommandations curieuses), un tome, dis-je, dépareillé de *Cromwell* en deux volumes, contenant tout *Angelo tyran de Padoue*, *Bérénice* et *Bajazet* par Jean Racine (bibliothèque nationale; fondateur, Victor Poupin), vers, proses, revues et journaux de camarades, plus un dictionnaire anglais et passablement de *books* et *magazines* d'Outre-Manche et transatlantiques.

« Moyennant ça, et des quotidiens qui sont ma principale dépense après les autres et avec le tabac, on ne s'ennuie pas encore trop.

« Mais je vous recommande surtout ma cheminée. Le dessus de cette cheminée, manteau Louis XV qu'un plâtre peint en marbre noir non veiné simule assez, soutient tout un monde : l'Ariane, de Pradier, flanquée de deux vases de verre opalisé, en toute saison fleuris, et d'autres petits vases craquelés et granulés également fleuris, tasses à café, à thé, baguiers, cendriers, deux lampes énormes, en porcelaine, jamais usitées, de pur décor, aux deux extrémités. Au-dessus, une glace dans le mur, entourage de bois peint en blanc, de style premier Em-

pire des plus sobres, et bordée de cartes, d'enveloppes, de menus illustrés peu répandus. Une Sara la Baigneuse en taille-douce surplombe en un cadre d'ébène avec baguettes d'or et

Elle bat d'un pied timide
L'onde humide.

« Des amis rares, d'autant mieux accueillis, me visitent de temps en temps. Bonnes causeries dont le prochain est banni généralement. »

Lorsque Verlaine fut absent de Paris, dans sa tournée de conférences, il n'eut garde de manquer de correspondre tantôt avec Eugénie, tantôt avec Philomène. Malheureusement le pauvre Lélian était souvent distrait, et il lui arrivait de confondre les noms. Il appelait Eugénie « ma chère Philomène », et réciproquement. D'où brouille entre elles et crêpage de chignon.

Pour calmer leurs jalousies excitées, il leur envoyait alors, avec ses humbles excuses, les « ors » produits par ses exploits d'orateur, ce qui les adoucissait, en effet, aussitôt.

Comme il se trouvait à Londres, il conçut l'idée — plutôt baroque — qu'il devrait épouser Eugénie puisqu'il l'aimait tant. Il lui écrivit aussitôt :

« ... Nous irons chez M. le Maire quand tu voudras. C'est, d'ailleurs, le plus sûr moyen de t'assurer quelque chose de fixe après ma mort. Ma chérie ! oui, va, ce sont toujours là mes idées ! Je n'aime que toi, et combien !... »

Cependant, même au loin, la jalousie le torturait, car il savait que cette femme le trompait avec un cynisme constant. Quelques jours plus tard, il lui récrit :

« **Lundi matin, Londres.**

« Ma pauvre chérie,

« Adieu, va ! Ça vaut mieux. Quand tu auras besoin de moi, fais-moi signe, et tout je le ferai. Mais revivre ensemble, c'est impossible. Tu te paieras toujours des m..., jeunes gens, et ça finirait par de la charcuterie.

« Comme tu as plusieurs logements, je ne sais si j'irai rue Broca, où j'ai payé.

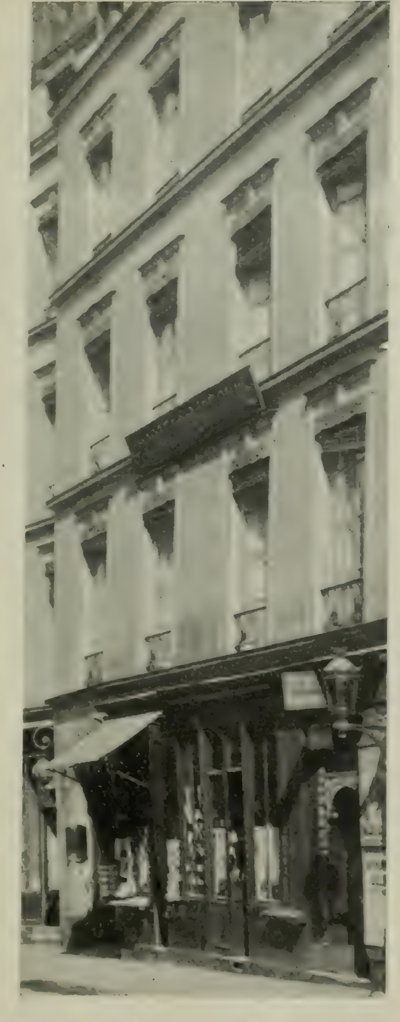
« Si tu veux me voir, je serai après-demain jeudi, gare du Nord, par le train qui arrive de Calais à Paris, à sept heures du soir. Surtout ne sois pas accompagnée et ne débusque pas tout à coup d'une porte.

« Ton P. V. »

Lundi soir.

Londres, 4 décembre.

« C'est la mort dans l'âme que je t'écris ceci. Quand une idée fixe s'empare d'un homme, c'est fini. J'ai l'idée, tout me le dit, le passé, le présent, 3 000 francs dépensé ou mis de côté pour toi, sans aucun profit pour moi, les propos des gens, — tout m'indique que tu as un amant, que tu demeures avec lui et qu'il se *fout* de moi comme de toi. A ton âge, on n'a pas *pour rien* des amants de vingt-neuf ans !



L'Hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard n° 4 où Verlaine habita longtemps.

« Je suis écrasé de chagrin, je pense tout le temps à cela.

« Morale :

« Ci-inclus 25 francs. Mais tu sais, je ne te donnerai pas gros, dorénavant. J'ai des habits et du linge à m'acheter, tout me manque. Je te propose ceci ; restons bons amis. Nous pourrons nous revoir, je ne te refuserai jamais un service. Mais vivre avec toi ! — D'abord, je ne veux plus coucher hors d'une chambre que j'ai payée. — Puis c'est trop cher vraiment. Des 600 francs qui disparaissent en rien de temps ; et tu voudrais encore que je te confiasse tout, tout mon argent. Merci ! Zut aux dos-verts qui s'en pourlécheraient.

« Tu me menaces de te fâcher. Fais-le donc, N. de D., fais-le !

« Moi, je n'ai plus, je n'ai jamais eu de confiance. Je sais bien par exemple que ton voyage à ton pays fut imaginé, c'est comme pour ton bandagiste, un alibi de... catin.

« Néanmoins, je t'aime trop — on peut aimer sans confiance — pour renoncer, moi, à toi.

« A toi qui ne m'aimes, — tu me l'as dit rue Pascal, — que pour mon argent, pour qui je ne suis qu'un miché, qu'un client, qui suis le monsieur qui t'entretient, tandis que les autres sont tes amants... de cœur — tu l'as dit à quelqu'un en face de moi, rue Saint-Jacques.

« Allons, écris-moi franchement : « Eh bien ! oui, c'est vrai. Je suis dans mes meubles avec A**, 20, rue de la Glacière. J'ai quelques sous d'avance ; quand je n'en aurai plus, je te le dirai. » — Malgré ce langage nous resterions, bons amis. Tandis qu'autrement, ce sera toujours des querelles. C'est terrible (pour moi), mais c'est ainsi.

« Au surplus, et si vraiment tu ne me trompes pas odieusement, salement, ignoblement, en salope, voici :

« J'aurai mon argent placé, j'en irai chercher au fur et à mesure. Je *suis sûr* en outre de 250 francs par mois qui me viendront d'*ici*. Je toucherai moi-même, seul.

« Si nous devons vivre ensemble, marions-nous. Je te fais, je crois, la part belle.

« En tout cas, écris vite. Je puis repartir jeudi prochain. Tu seras prévenue.

« Si ma confiance revient sur preuves, je saurai te rendre la plus heureuse des femmes sur le retour, moi trop ton vieux, hélas!

« P. VERLAINE. »

Et le lendemain il écrivit à l'autre :

Londres, 5 décembre 1893.

« Chère Philomène,

« Demain mercredi, c'est-à-dire le jour même où tu recevras ceci, je débarquerai à 7 heures du soir à la gare du Nord, train venant de Calais. J'apporte *peu* d'argent, mais vais en gagner beaucoup, quelque chose comme 250 francs par mois, pour Londres seulement.

« Je me sépare d'E** avec un gros chagrin. J'aime et j'aimerai toujours cette femme-là. Mais elle m'est dangereuse et mon parti est bien pris. Toi, je t'aime aussi ; tu as toujours été bonne pour moi. Ne me parle jamais plus de l'autre. Aie un meilleur caractère tout ira bien.

« A demain. Nous ferons un bon petit dîner près de la gare avant d'aller au dodo.

« Va, si nous sommes sages, nous pourrons être heureux. Seulement il faudra changer de quartier. Je dois m'éloigner d'E** autant que possible. Cette créature a jeté sur moi un mauvais sort ; et toujours ça va mal avec elle.

« C'est si incommode d'envoyer d'ici de l'argent qu'il faut m'excuser de me montrer si avare. Demain, viens à ma rencontre, à 7 heures du soir, gare du Nord, tout se récupérera.

« Ton Paul qui n'aimera plus désormais que toi. »

Mais Philomène était mariée. Elle ne put être aussi assidue auprès de Verlaine que celui-ci l'exigeait, et il retomba dans les bras d'Eugénie jusqu'au printemps de 1894, pendant lequel elle fit une fugue.

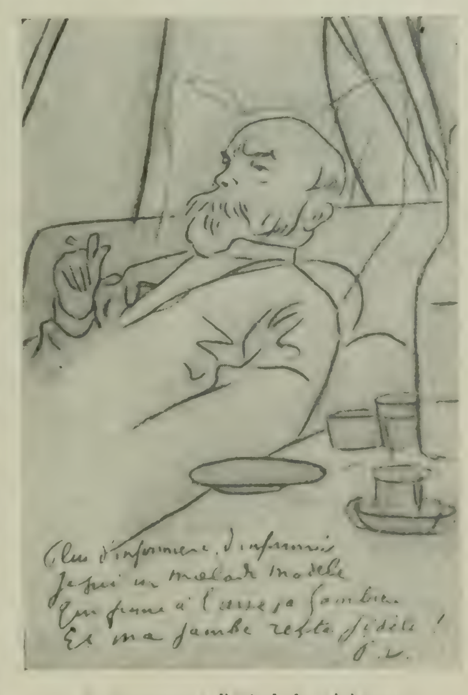
A l'automne, leurs relations reprirent. Enfin, en mars 1895, heureux d'échapper à la perspective de l'hôpital, il autorisa sa maîtresse à s'adjoindre une domestique, — Zélie.

Bien qu'il eût souvent de nombreuses querelles avec Eugénie Krantz, il ne voulait pas, en effet, retourner à l'hôpital. Sentait-il que sa fin était proche ? Il avait toujours eu horreur de l'hôpital comme d'un lieu indigne pour mourir, et il lui répugnait, dit M. Edmond Lepelletier « de finir avec l'agonie quasi-théâtrale d'un Gilbert ou d'un Malfilâtre ». Il demeura dans son pauvre logement, au milieu de ses meubles, de ses gravures, de ses livres familiers, assez bien soigné par sa maîtresse qui n'eut que le tort de ne pas prévenir les amis intimes de Verlaine lorsqu'elle vit la fin approcher.

L'auteur de la *Bonne Chanson* ne s'éteignit pas, en effet, brusquement, mais se consuma peu à peu en une très lente agonie. Gaston Stiegler, qui fut un des rares témoins de cette agonie, a décrit en quelques pages saisissantes la dernière visite qu'il fit à Verlaine :

« C'est là-bas, au sommet de la montagne Sainte-Geneviève, au quatrième étage d'une maison presque décente de ce quartier borgne et infect. Les choses sont étranges ! l'immeuble, récent, semble usé ; la peinture de l'escalier s'écaille ; la rampe suinte ; il y a pour concierge un tout petit fantôme de vieille, avec une voix tremblante d'au-delà. Je frappe à une porte étroite. Une femme simple, en caraco, figure carrée, physionomie altérée, vient m'ouvrir. C'est Mme Eugénie Krantz, l'amie chez qui est le poète. Le logis composé de deux pièces modestes, bien modestes, est propre. Dans la première, très exiguë, point de lumière. A peine entré, j'entends un souffle rauque qui me guide, et je pénètre dans la seconde chambre où luit un feu de charbon. Sous la lampe chétive, je ne vois d'abord qu'une masse blanche d'où s'échappe le cri rauque. Je m'approche ; les bras hors du lit, son front chauve enveloppé d'un mouchoir, la chemise entr'ouverte, c'est Verlaine.

« Comme il est pâle ! Ses yeux brûlés de fièvre se creusent sous les sourcils et son nez court s'efface dans sa barbe rousse qui grisonne : il semble qu'il ne reste rien de sa figure, rien qu'une petite chose blême entre des touffes sombres. Le corps, à demi tourné sur le côté, s'agite convulsivement par brusques saccades, et de la bouche frémissante se tire péniblement un long râle avec un affreux bruit de gouttière. La poitrine s'élève, s'abaisse, se relève avec effort. Le malade a l'esprit libre, mais il ne peut prononcer qu'un mot ou deux avec une extrême difficulté. Il souffre d'un sinapisme qu'on lui a posé : « Ça me mord », dit-il, en essayant un geste comme pour arracher la douleur. »



P. Verlaine à l'Hôtel de Lisbonne.
Dessin de F.-A. Cazals.
(Croquis d'un dessin acquis par le roi Milan.)

Gaston Stiegler lui parle, Verlaine lui tend la main. Il est préoccupé, inquiet ; il voudrait voir Lepelletier, Coppée, Mallarmé, qui n'ont été prévenus que bien tardivement.

« Aidée de deux femmes, deux voisines sans doute,

Eugénie Krantz s'empressa auprès du mourant sans trop savoir quoi faire pour le soulager. Elle expliqua à Stiegler comment le poète était tombé malade : c'était le jour de l'an ; depuis, la maladie a été toujours en empirant malgré les soins assidus du Dr Parisot. Le Dr Chauffard, qui fut le médecin de Verlaine à l'hôpital, est venu aussi et il n'a pas caché qu'il n'y avait plus d'espoir. »

De temps en temps, le malade s'assoupissait, puis, d'une voix éteinte et pâteuse, il réclamait ses amis ou son fils. Ce dernier, qui accomplissait son service militaire à Lille et se trouvait encore à l'hôpital où il venait d'être grièvement malade, fut prévenu trop tard. Il ne put même assister aux obsèques de son père!

Eugénie Krantz affirma depuis avoir appelé par lettre (et non par dépêche) les amis intimes de Verlaine, dont Edmond Lepelletier qui reçut en effet — le soir de l'enterrement! — un billet crasseux l'invitant à venir voir Paul qui était presque agonisant!

Le poète mourut donc presque seul, dans les bras d'Eugénie Krantz et des voisines de celle-ci. Étendu sur son lit couvert de fleurs, il reposa bientôt dans l'immobilité de la mort, un crucifix sur la poitrine.

A l'annonce par les journaux de la fatale nouvelle, ses intimes accoururent et l'on s'occupa des obsèques, cependant que le registre déposé dans l'humble loge de la concierge de la rue Descartes se couvrait de signatures.

Les lettres de faire-part furent libellées ainsi par M. Vanier :

« Vous êtes prié d'assister aux Convoi, Service et Enterrement de M. Paul Verlaine, poète, décédé le 8 janvier 1896, muni des Sacrements de l'Église, en son domicile, rue Descartes, n° 39, à l'âge de 51 ans, qui se feront le vendredi 10 courant, à 10 heures très précises, en l'église Saint-Étienne-du-Mont, sa paroisse. »

De Profundis.

On se réunira à la maison mortuaire.

Pour Marie

à F. A. Cazals.

Chez nos anciens c'était une bonne coutume
Que la dame de nos amis fût célébrée
Je veux donc dire de ma voix le mieux timbrée
Et les traces du bec de ma meilleure plume,

Vos mérites et vos vertus, dans l'amertume
Douce de vous savoir d'un autre énamourée —
Mais d'un autre moi-même, et la tâche sacrée
D'exalter et de promouvoir, or je l'assume,

La louange de vos yeux qui le surent voir,
Celle de votre cœur qui sut gagner le sien
Et celle due à votre, hélas ! fidélité,

Et, consolation ! celle du bon vouloir
Qui fait que votre main, sûre du respect mien,
Serre la mienne en lui sûr de ma loyauté.

7bre 1892 Paul Verlaine

Sonnet autographe de Verlaine.

De la part de M. Georges Verlaine, son fils, de M. Ch. de Sivry, son beau-frère, de son éditeur, de ses amis et admirateurs.

L'inhumation aura lieu au cimetière des Batignolles.

La veille de l'enterrement, à midi, Cazals fit un dernier portrait du poète, puis on prit le moulage de la tête.

Des couronnes furent envoyées par Edmond Lepelletier, le *Mercure de France*, la *Lorraine-Artiste*, *The Senate*, les *Soirées-Procope*, Gustave Kahn, la *Revue encyclopédique*, le *Parnasse*, la *Plume*, Léon Vanier, comte de Montesquiou-Fezensac, l'Association générale des Étudiants.

La levée du corps se fit à dix heures et demie. Le cortège était considérable.

Dessinateurs, reporters, photographes se pressaient dans la rue Descartes.

Derrière le modeste corbillard de cinquième classe, prirent place le représentant du ministre de l'Instruction publique, Charles de Sivry, Maurice Barrès, le comte de Montesquiou, Léon Vanier et Cazals. Dans la foule qui suivait on pouvait reconnaître Henry Roujon, Sully-Prud'homme, J.-M. de Heredia, Jules Lemaître, Jean Richepin, Henry Bauër, Raffaëlli, Jean Lahor, Armand Silvestre, Edmond Haraucourt, Rachilde, Gustave Kahn, Jean Moréas, Eugène Carrière, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Georges Rodenbach, Charles Maurras, Mme Segond-Weber, etc, etc... des poètes, des écrivains, des artistes, des comédiens...

A l'église Saint-Étienne-du-Mont, une messe basse fut dite par l'abbé Chanes; la maîtrise se fit entendre et Théodore Dubois exécuta aux orgues le *Pie Jesu*, de Niedermeyer.

Ensuite le cortège traversa tout Paris, se dirigeant vers le cimetière des Batignolles dont Verlaine avait dit lorsqu'il avait été question d'en retirer le corps de Villiers de l'Isle-Adam : « J'ai dans ce cimetière mon tombeau de famille, où dorment déjà mon père et ma mère : j'y ai ma place... Il me serait donc douloureux de penser que mon

cher ami de si longtemps, que mon grand Villiers, qui me fut fidèle et doux en cette vie, ne restât pas mon compagnon de l'Au-Delà. »

Sur la tombe, des discours furent prononcés d'abord par Maurice Barrès.

« La jeunesse intellectuelle dépose sur cette tombe l'offrande de son admiration.

« Paul Verlaine n'avait point de fonctions officielles, ni de richesses, ni de camaraderies puissantes. Il n'était pas de l'Académie, pas même au titre d'officier. C'était un exilé et qui se consolait de son exil, très simplement, avec le premier venu de « l'Académie Saint-Jac-



Maison où est mort Verlaine.
(39, rue du Cardinal Lemoine.)

ques » ou avec les derniers *arrivés* de la littérature.

« Cette figure populaire, nous n'aurons plus le bonheur de la rencontrer. Mais ce qui était en lui d'essentiel, c'étaient sa puissance de sentir, l'accent communicatif de ses douleurs, ses audaces, très nues à la française et ces beautés tendres et déchirantes qui n'ont d'analogue que dans un autre art, l'*Embarquement pour Cythère.*

« Or, tout cela demeure vivant. Et ce qui n'est plus dans ce cercueil vit dans nous tous ici présents.

« C'est pourquoi nous ne venons point pleurer, regretter son génie sur sa tombe, mais nous venons l'affirmer... »

François Coppée, très ému, prononça ensuite quelques paroles d'adieu :

« ... Heureux aussi le poète, disait-il, qui, comme le pauvre ami à qui nous disons aujourd'hui adieu, conserve son âme d'enfant, sa fraîcheur de sensations, son instinctif besoin de caresses, qui pêche sans perversité, a de sincères repentirs, aime avec candeur, croit en Dieu et le prie humblement dans les heures sombres, et qui dit naïvement tout ce qu'il pense et tout ce qu'il éprouve, avec des maladresses charmantes et des gaucheries pleines de grâce !

« Heureux ce poète ! j'ose le répéter tout en me rappelant combien Paul Verlaine a souffert dans son corps malade et dans son cœur douloureux. Hélas ! comme l'enfant, il était sans défense aucune, et la vie l'a souvent et cruellement blessé ; mais la souffrance est la rançon du génie, et ce mot peut être prononcé en parlant de Verlaine, car son nom éveillera toujours le souvenir d'une poésie absolument nouvelle et qui a pris dans les lettres françaises l'importance d'une découverte.

« Oui, Verlaine a créé une poésie qui est bien à lui seul, une inspiration à la fois naïve et subtile, toute en nuances, évocatrice des plus délicates vibrations des nerfs, des plus fugitifs échos du cœur ; une poésie très naturelle

cependant, jaillie de source, parfois même presque populaire ; une poésie où les rythmes libres et brisés gardent une harmonie délicieuse, où les strophes tournoient et chantent comme une ronde enfantine, où les vers, qui restent des vers — et parmi les plus exquis — sont déjà de la musique.

« Et dans cette inimitable poésie, il nous a dit toutes ses ardeurs, toutes ses fautes, tous ses remords, toutes ses tendresses, tous ses rêves, et nous a montré son âme si troublée et si ingénue...

« L'œuvre de Paul Verlaine vivra. Quand à sa dépouille lamentable et meurtrie, nous ne pouvons en pensant à elle, que nous associer aux touchantes prières de l'Église chrétienne que nous écoutions tout à l'heure, et qui demandent seulement pour les morts, le repos, l'éternel repos!... »

Après quelques mots de Catulle Mendès, Stéphane Mallarmé dit à son tour :

« La tombe aime tout de suite le silence.

« Acclamation, renom, la parole haute cesse et le sanglot des vers abandonné ne suivra, jusqu'à ce lieu de discrétion, celui qui s'y dissimule pour ne pas offusquer, d'une présence sa gloire.

« Aussi, de notre part, à plus d'un menant un deuil fraternel aucune intervention littéraire : elle occupe, unanimement, les journaux, comme les blanches feuilles de l'œuvre interrompu ressaisiraient leur ampleur et s'envolent porter le cri d'une disparition vers la brume et le public.

« La Mort, cependant, institue exprès cette dalle pour qu'un pas dorénavant puisse s'y affermir en vue de quelque explication ou de dissiper le malentendu.

« Un adieu du Signe au défunt cher lui tend la main, si convenait à l'humaine figure souveraine que ce fut, de reparaître, une fois dernière, pensant qu'on le comprit mal, et de dire : Voyez mieux comme j'étais.

« Apprenons, Messieurs, au passant, à quiconque, absent certes, ici, par incompétence et vaine vision, se trompa sur le sens extérieur de notre ami, que cette tenue, au contraire, fut, entre toutes, correcte.

« Oui, les *Fêtes galantes*, la *Bonne Chanson*, *Sagesse*, *Amour* et *Parallèlement* ne verseraient-ils pas, de génération en génération, quand s'ouvrent, pour une heure, les juvéniles lèvres, un ruisseau mélodieux qui les désaltérera d'onde suave, éternelle et française. — Conditions, un peu, à tant de noblesse visibles : que nous aurions profondément à pleurer et à vénérer, spectateurs, naguère, d'un drame sans le pouvoir de gêner, même par de la sympathie, rien à l'attitude absolue que quelqu'un se fit en face du sort.

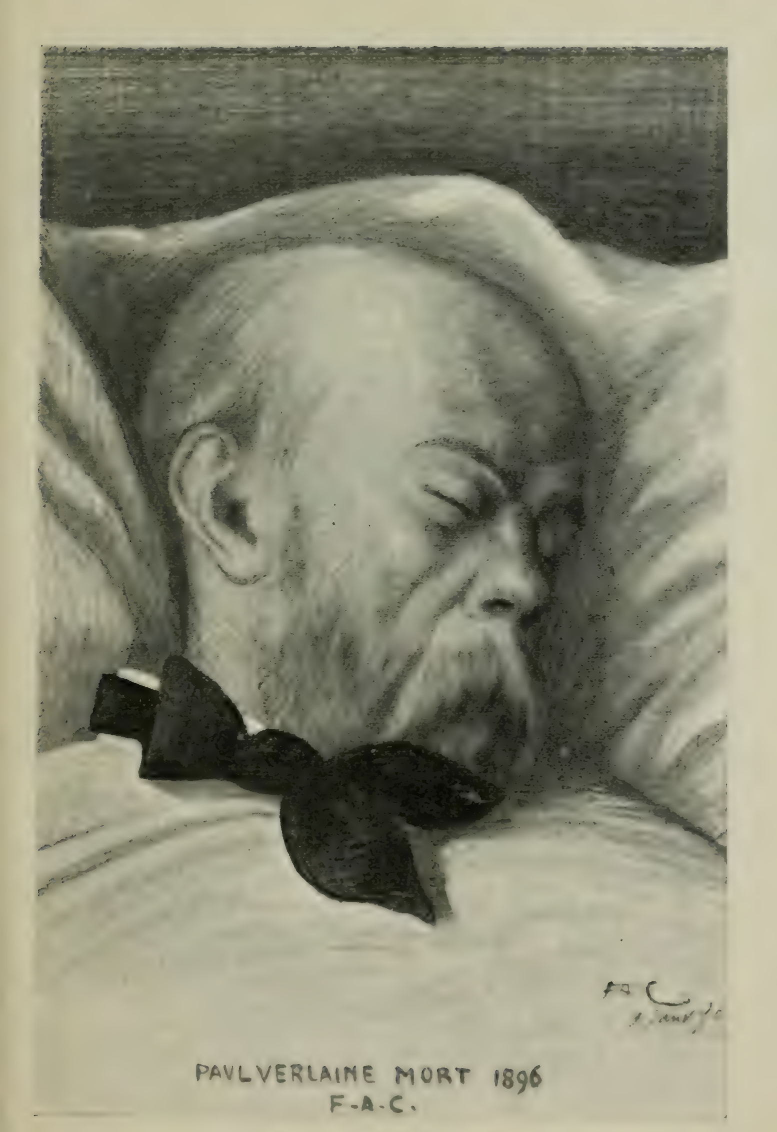
« Paul Verlaine, son génie enfui au temps futur, reste héros. »

Jean Moréas et Gustave Kahn dirent enfin un bref adieu au poète.

*
* *

Ainsi s'éteignit une des figures les plus originales et les plus touchantes du dernier siècle littéraire français.

A une époque où il semblait que les poètes se fussent définitivement « embourgeoisés », la silhouette du pauvre Lélian était là qui promenait dans Paris sa démarche miséreuse comme pour attester que la bohème n'était pas morte. Loin des places confortable, des sinécures, des grasses prébendes de toutes sortes que l'art s'attribue volontiers, un poète de la qualité la plus rare, de l'accent le plus émouvant, vivait misérablement de la vie des plus pauvres indigents, soutenu parfois pendant des mois entiers par la charité de ses amis.



(Dessin de F.-A. Cazals.)

Que l'homme eut des torts, qu'il se fût tissé lui-même la déplorable destinée sous laquelle il succombait, qu'il pût sincèrement se frapper la poitrine en clamant : « C'est ma faute ! » nul ne le conteste, mais sa détresse apparaît plus lamentable et plus sordide encore de notre temps où la société hiérarchisée et « administrée » en quelque sorte ne laisse plus aucune place libre pour la bohème.

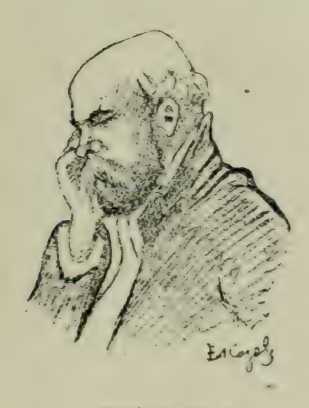
En un siècle plus pittoresque, plus sans-gêne, moins travailleur que le nôtre, la bohème gardait encore, comme au temps du romantisme, je ne sais quoi de juvénil, d'insouciant, de léger, qui la faisait excuser comme il la faisait supporter allégrement par ceux qui la subissaient. Mais aujourd'hui elle a cette apparence sinistre qu'elle emprunte aux bas-fonds où elle vit. Elle sent la détresse larmoyante, elle n'éveille plus le rire facile.

Voilà pourquoi il reste toute une part de la vie des dernières années de Verlaine qui excitera toujours la commisération de ceux qui sentent vraiment.

Toutefois, dans cette détresse même, le poète demeure toujours si original, si puissamment *lui* qu'au premier sentiment de pitié succède aussitôt un sentiment de curiosité intense et presque d'admiration. Qu'une telle poésie aussi délicate, aussi exquise, qu'un sentiment religieux aussi pur ait pu subsister dans une existence aussi vulgaire et matérielle, confond toujours un peu, puis, quand on y réfléchit, devient prodigieusement caractéristique de la virilité d'un tel écrivain. Et l'on se prend alors à aimer furieusement cette puissance verbale, ce don d'émouvoir si rare chez ce successeur de Villon. Et l'on aime tout de lui, et sa poésie, et ses aventures, et son âme et sa vie.

Pauvre vieux « sorcier de village », comme t'appelle Anatole France, pauvre vieux vagabond des routes et des faubourgs, tu auras traîné ton existence, tu l'auras usée au hasard de chaque pavé et de chaque rencontre, mais la vie mauvaise n'aura pas réussi à tuer en toi cette

petite flamme divine qui brûlait toujours comme au fond d'un sanctuaire et qui brille, maintenant que ta loque humaine est disparue, d'un éclat magnifique et sans égal, puisque c'est la flamme même de l'Art et de la Poésie.



Paul Verlaine.

(Croquis de Cazals.)

TABLES

des Chapitres et Gravures.

TABLE DES CHAPITRES

TABLE DES GRAVURES

—

Imprimerie F. Schmidt, 5-7, avenue Verdier, Grand-Montrouge (Seine).

Librairie LÉON VANIER, Éditeur

A. MESSEIN, Successeur

19, Quai Saint-Michel, 19. — Paris

Envoi franco contre timbres-poste ou mandat

ŒUVRES DE PAUL VERLAINE

VERS

Poèmes saturniens	3 50	**Parallèlement**	3 50
La Bonne Chanson	3 »	**Chansons pour elle**	3 »
Fêtes galantes	3 »	**Liturgies intimes**	3 »
Romances sans paroles	3 »	**Odes en son honneur**	3 »
Sagesse	3 50	**Élégies**	3 »
Jadis et Naguère	3 »	**Dans les limbes**	3 »
Amour	3 50	**Dédicaces**	3 50
Bonheur	3 50	**Invectives**	3 50

PROSE

Les Poètes maudits	3 50	**15 jours en Hollande,** avec portraits	5 »
Louise Leclercq	3 50	**27 biographies de poètes** et littérateurs publiés dans *Les Hommes d'aujourd'hui*, l'une	0 10
Mémoires d'un veuf	3 50		
Mes Hôpitaux	3 »		
Mes Prisons	3 »		

Œuvres complètes. 5 volumes in-16 de plus de 450 pages chacun, imprimés sur beau papier vergé.
Chaque volume se vend séparément, broché, 6 » ; relié . . . . . . 10 »

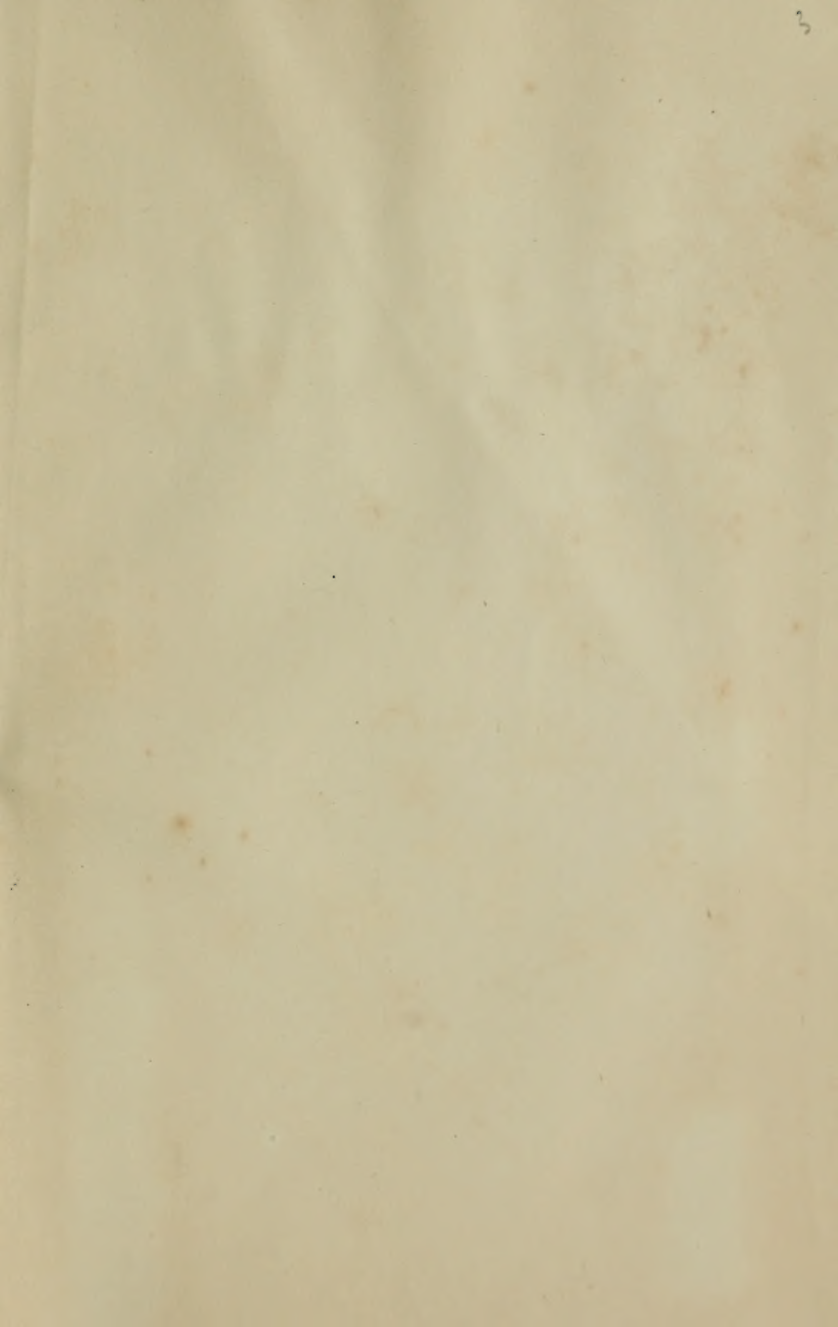
Œuvres posthumes, contenant *les vers et les proses restés inédits*. 1 fort volume in-16 dans le même format et sur le même papier que les *Œuvres complètes en 5 volumes* dont il termine l'édition : broché, 6 » ; relié. . . . . . 10 »

Verlaine intime, par Ch. Donos, illustré d'après des dessins de Paul Verlaine. 1 volume in-16 jésus, broché 3 50

TOUT RÉCEMMENT PUBLIÉS :

Voyage en France par un Français. Publié d'après le manuscrit inédit, avec une préface de Louis Loviot. Étude sur la question religieuse et littéraire. 1 volume in-12, broché 3 50

Poésies religieuses. *Étude-Préface* de J.-K. Huysmans. 1 fort volume in-12, broché. 3 50



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

19 FEV. 1998

19 FEV. 1998

CE

a39003 003368767b

CE PQ 2464
.S4 1909
COO SECHE, ALPHO PAUL VERLAIN
ACC# 1228101